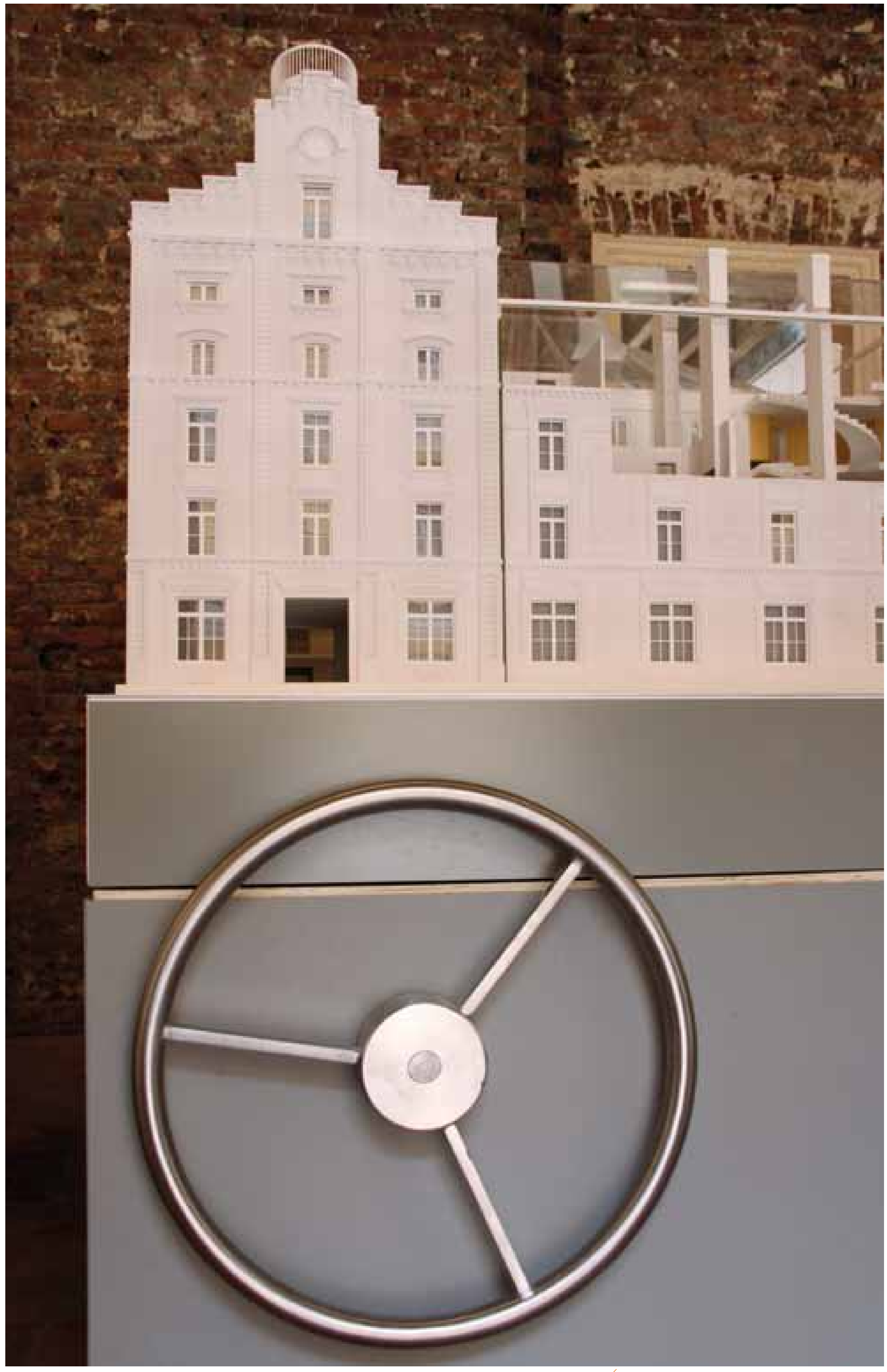
Le Familistère de Guise (Aisne)
Un Palais social



Publication collective
Département de l'Aisne - 2010

Supplément gratuit à Libération n° 9139 du jeudi 30 septembre 2010 - Ne peut être vendu séparément



Maquette du pavillon central du Palais social. Photographie D.B., 2010. © Département de l'Aisne

Le Familistère de Guise (Aisne)
Un Palais social

PANORAMA ILLUSTRÉ D'UNE UTOPIE RÉALISÉE



Cour du pavillon central. Photographie Georges Fessy, 2010. © Familistère de Guise

Publication collective
Département de l'Aisne
2010

Direction :
Damien Becquart, Frédéric Panni

Comité de rédaction :
Damien Becquart, Frédéric Panni, Alexandre Vitel

Textes :
Damien Becquart
Jonathan Beecher
Zoé Blumenfeld-Chiodo
Michel Cantal-Dupart
Denis Clerc
Guy Delabre
Jessica Dos Santos
Jean-François Draperi
Patrick Kamoun
Michel Lallement
Michel Onfray
Frédéric Panni
Alexandre Vitel
Bruno Walter

Traductions :
Geraldine Vaughan

Photographies :
Georges Fessy, Hugues Fontaine, François-Xavier Dessirier

Création graphique :
Christian Jomard

Illustration :
David François

Documentation :
Adeline Cheutin, Sophie Levert

Secrétariat, logistique :
Karine de Backer

Nos remerciements
Aux habitants du Familistère, hier et aujourd'hui, et en particulier : Simone Dorge, Jean Baudaux (†) et André Gravet (†) ;

A Yves Daudigny, sénateur, président du Conseil général de l'Aisne ; Philippe Mignot, directeur de cabinet ; Marlène Perez-Salson, directrice de cabinet adjointe ; Patrick Bastien, directeur général des services ; Aude Rœlly et Valentine Leignel des Archives départementales de l'Aisne et l'ensemble des personnels du Conseil général de l'Aisne qui ont permis l'aboutissement de ce travail ;

A Jean-Pierre Balligand, député–maire de Vervins, président du Syndicat mixte du Familistère Godin ; les membres du comité syndical du Syndicat mixte du Familistère Godin ; Bruno Airaud, coordinateur du programme Utopia et l'ensemble des personnels du Syndicat mixte du Familistère Godin et de la Régie du Familistère qui ont permis l'aboutissement de ce travail ;

Aux auteurs et à la rédaction du journal *Libération* pour leur confiance.

Aux photographes Georges Fessy, Hugues Fontaine et François-Xavier Dessirier.

Aux architectes et paysagistes ayant œuvré ou œuvrant au Familistère : Thierry Algrin (restauration des édifices classés aux monuments historiques), Base paysagistes (jardin de la presqu'île), Frédéric Beauclair (économats), Joël Chatain (jardin d'agrément), H2O et Michel Desvigne (place du Familistère), Atelier Frisque (théâtre), Béatrice Jullien et Catherine Frenak (pavillon central), Frédéric Ladonne (réserves), Luca Lotti (appartement de Godin et buanderie-piscine), Atelier Lab (architectures du jardin d'agrément et du jardin de la presqu'île).

Aux partenaires du Familistère de Guise : le Département de l'Aisne, la Région Picardie, l'Etat (ministère de la Culture, ministère de la Relance), l'Union européenne, la Ville de Guise, la Société d'équipement du Département de l'Aisne, l'Association pour la fondation Godin, le collectif La Forge, Jean-Marie Songy et Sans arrêts sans limite.

A Jean-Loup Pivin.

"Le bonheur, il faudrait des lois pour l'empêcher de faire le salaud."

La vie devant soi, Romain Gary



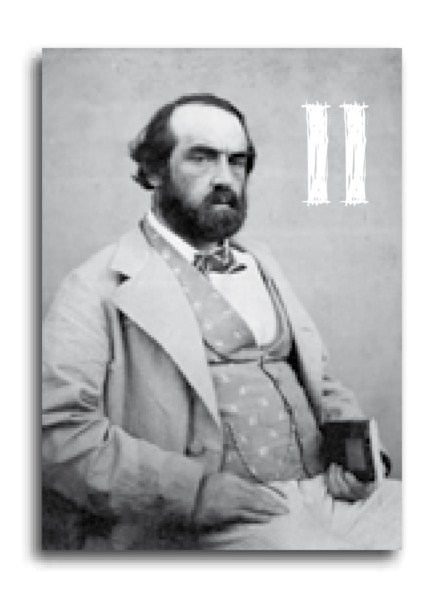
Imprimé par Imaye graphic sur papier recyclé en septembre 2010 - ISBN en cours

Pour tout renseignement : **Mission Familistère de Guise/Chemin des Dames**
Conseil général de l'Aisne, rue Paul Doumer, 02013 Laon cedex - 03 23 24 88 39

sommaire



MODERNITÉ 1



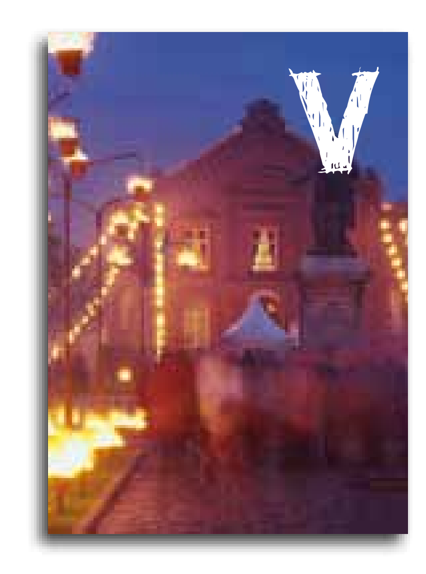
GODIN PORTRAIT(S)



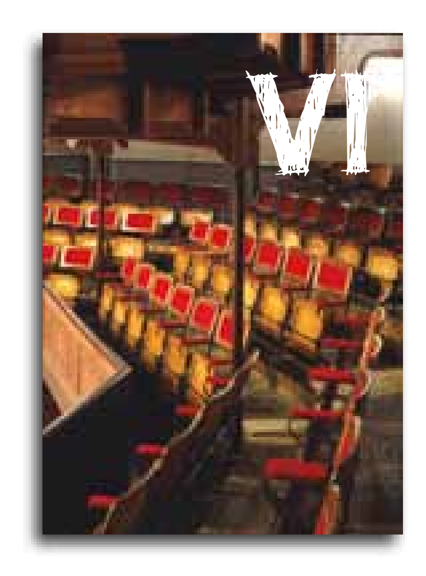
INDUSTRIE



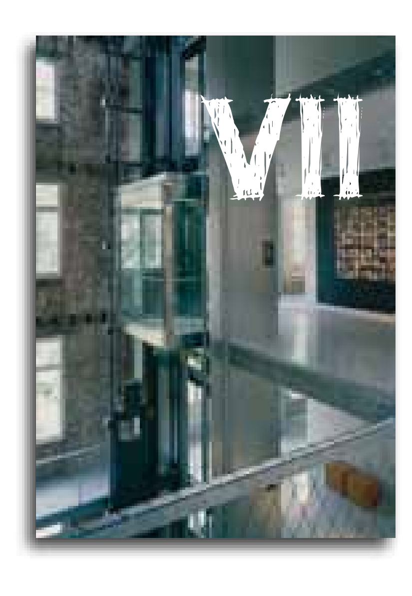
UNE ARCHITECTURE SANS ARCHITECTE



VOYAGE EN UTOPIE



UNE UTOPIE VUE PAR...



MODERNITÉ 2



Le Familistère

par Damien BECQUART

Shenzhen, Province de Guangdong, Chine, ville-usine de la firme Foxconn. 300 000 ouvriers travaillent dans d'immenses ateliers-monde où sont assemblés les accessoires électroniques les plus en vue de l'homme moderne, siglés Sony, HP, Nokia, Apple... Le salaire de base maintenu à un faible niveau encourage la pratique généralisée des heures supplémentaires à très haute dose, souvent bien au-delà de la limite autorisée de 36 heures supplémentaires par mois. En 2010, le monde découvre cette effarante réalité. Une vague de suicides, dix morts au cours des cinq premiers mois de l'année, oblige le patron et fondateur de Foxconn à des concessions : augmentation de 70 % du salaire plancher contre "test de compétence" [1]. Travailler à l'usine Foxconn de Shenzhen c'est y vivre. Car l'entreprise taïwanaise loge ses employés. Huit à douze personnes par chambre, confinées dans un espace réduit au confort spartiate : un couchage et un casier métallique pour chacun. Récemment, des filets sont apparus sur les façades des immeubles qui concentrent cette myriade de petits dortoirs, pour empêcher les ouvriers de se suicider.

Guise, petite ville à la campagne au nord de Saint-Quentin, département de l'Aisne, deuxième partie du XIXe siècle. L'industriel Jean-Baptiste André Godin, socialiste fouriériste mêlé aux événements de 1848, édifie le Familistère, aux portes de la manufacture d'appareils de chauffage en fonte qu'il a créée en 1846. Adaptation du phalanstère de Fourier monument rêvé, dessiné mais jamais érigé, le Familistère ou "Palais Social" met à disposition des ouvriers ce que Godin appelle *"les équivalents de la richesse"*. La construction de cet ensemble architectural, pavillons d'habitation, magasins coopératifs, théâtre, école, buanderie-piscine, jardin, kiosque à musique, nourricerie, démarrée en 1859 s'achève en 1884. Le manufacturier affecte au programme du Familistère une grande partie des bénéfices de son activité qui connaît une croissance spectaculaire grâce à sa politique d'innovations. Godin parachève son édifice en fondant, en 1880, l'Association coopérative du Capital et du Travail dont les ouvriers familistériens se partagent le capital constitué des actifs de l'entreprise et du Palais social. A l'échelle d'une cité de 2000 habitants, le Familistère de Guise trace la voie d'une réforme sociale, non exempte d'insuffisances et de défauts, qui embrasse l'ensemble des problèmes soulevés par la question sociale née de la révolution industrielle.

Autre continent, autre siècle, autre échelle. Foxconn est l'allégorie d'une révolution industrielle bien différente de celle dont Godin fut en tant que capitaine d'industrie et réformateur social un acteur de premier plan. Et cependant toutes deux ont des traits communs. Comme le fit la population rurale en Europe au XIXe siècle, en ce début de XXIe siècle, le peuple des campagnes chinoises se déplace en masse vers les villes où il offre sa force de travail à une industrie en forte croissance, très consommatrice de main-d'œuvre. Conditions de travail, salaires, question du logement sont quelques-unes des problématiques attachées à l'une et à l'autre de ces deux révolutions industrielles.

Nos débats actuels

En quoi l'aventure du Familistère de Guise peut-elle toucher à l'essentiel de nos débats actuels ? L'ambition de cette publication est d'apporter des réponses à cette question. En dessinant d'abord un panorama de l'histoire du Palais social et de ses enjeux, puis en glissant de ce paysage à ses significations, hier et aujourd'hui. Aujourd'hui, car si l'expérimentation familistérienne appartient à un temps et un espace particuliers (1846-1968 à Guise), elle continue à questionner la société au-delà de ces balises. Cette "utopie réalisée", cet autre lieu du monde industriel et capitaliste, est le monument d'une organisation économique et sociale alternative qui se situe toujours sur notre horizon social. Illustrations avec quelques sujets d'actualité relatifs à l'économie sociale et solidaire, à la protection sociale et à l'éducation des jeunes enfants.

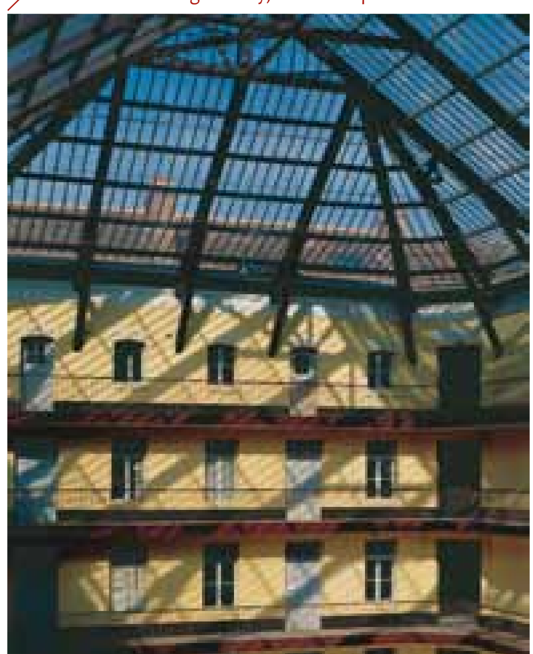
Coopération

Libération, février 2010. Les 212 salariés de l'usine d'assemblage Philips à Dreux apprennent au cours d'un week-end que leur établissement fermera ses portes le lundi et qu'ils seront reclassés, s'ils le désirent, sur un autre site industriel en Hongrie sur la base de 450 € de salaire mensuel [2]. Dans le même journal à la même page, antithèse avec un reportage sur la Société coopérative ouvrière de production Martin dans l'Indre. Cette SCOP du secteur du bâtiment emploie 75 salariés en CDI, dont 62 sont actionnaires, ainsi qu'une vingtaine d'intérimaires. La plupart ont perçu jusqu'à 18 mois de salaires en 2008 [3]. L'entreprise Martin a 159 ans. De familiale elle

Mai 2010, dortoirs de la ville-usine Foxconn à Shenzhen. Des filets ont été posés devant les fenêtres pour empêcher les suicides. Wang Yishu/Imagine China/AFP



Cour du pavillon central du Familistère. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



Le personnel de l'usine Godin de Guise, 1899. Photographie De Jongh frères. Coll. Familistère de Guise

est devenue coopérative en 1979, quand, à la suite du décès de son patron, ses salariés l'ont reprise et en ont épongé le passif.

L'histoire de l'économie coopérative débute au XIXe siècle. La doxa socialiste - d'avant l'idéologie marxiste - fait de l'association un de ses horizons : *"L'avenir est à nous. Le patronat décline, l'association commence"*, proclame en 1866 la revue *La Coopération.* Le Familistère de Guise expérimente la coopérative de production et de consommation, double mouvement que les coopérateurs britanniques viennent étudier sur place. Godin est considéré comme un des pères de l'Economie sociale et solidaire (ESS). Aujourd'hui, coopératives, associations et mutuelles forment un vaste secteur qui rassemble en France *"200 000 organisations employant 2,1 millions de salariés"*. Si elle *"peine à être reconnue comme une force de transformation sociale"*, l'ESS, qui tire l'essentiel de sa légitimité *"de sa capacité à innover et à trouver des solutions aux problèmes de notre société"*, retrouve une actualité avec la crise que traverse le capitalisme, analyse Philippe Frémeaux [4].

Sécu

"S'il existe une "identité nationale", la Sécurité sociale en est un élément fortement structurant". Propos de Pierre-Yves Geoffard, économiste, directeur d'études à l'EHESS, dans *Libération* [5]. Cette affirmation trouve son fondement dans l'histoire. C'est au XIXe siècle que la Sécu va chercher ses racines, sous la forme des premières sociétés mutuelles - au nombre de 3123 en France en 1855 [6] - créées dans des entreprises. A Guise, l'Association du Familistère gère ainsi pour les travailleurs de la fonderie un ensemble d'assurances mutuelles constitué de caisses de secours pour les malades, les blessés, les invalides du travail, les familles dont les revenus sont inférieurs à un seuil jugé minimal et les retraités. Dans ses écrits, Jean-Baptiste André Godin appelle le gouvernement à généraliser la solidarité en instituant un système de mutualité nationale fédérant les échelons locaux.

Education

"Petite enfance, capital humain et inégalités", titre une chronique du supplément Economie du journal *Le Monde* [7]. Dans cet article Thibault Gajdos, chercheur au CNRS, s'inquiète des effets d'un décret relatif aux conditions de prise en charge des enfants dans les services d'accueil de la petite enfance. Les professionnels sont en émoi contre une décision gouvernementale qui va entraîner de fait une réduction du taux d'encadrement dans les crèches. S'appuyant sur plusieurs études, cet économiste met en lumière l'enjeu social et économique que revêt la prise en charge collective des jeunes enfants et donc la nécessité de préserver la qualité de leur accueil. *"C'est au cours des premières années que se creusent les inégalités les plus durables"*, rappelle-t-il.



(1) Brice Pedroletti, *Le Monde Magazine,* 26 juin 2010.

(2) Alexandra Schwartzbrod, "A Dreux, Philips scelle de force le sort de son usine", *Libération,* mardi 16 février 2010.

(3) Xavier Renard, "Dans l'Indre, la Scop Martin soigne le social", *Libération,* mardi 16 février 2010.

(4) Philippe Frémeaux, "L'économie sociale et solidaire cherche sa voix", *Alternatives Economiques,* février 2010.

(5) Pierre-Yves Geoffard, "La Sécu, au cœur de notre identité nationale", *Economiques, Libération,* mardi 10 et mercredi 11 novembre 2009.

(6) Michel Lallement, *Le travail de l'utopie, Godin et le Familistère de Guise,* Les Belles Lettres, Paris, 2009, p. 297.

(7) Thibault Gajdos, *Le Monde Economie,* mardi 2 mars 2010.



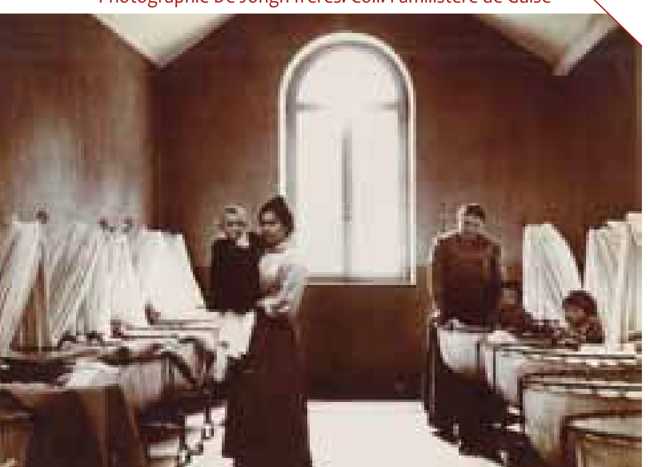
Le Familistère au goût du jour

Au Familistère de Guise, un service de prise en charge de la petite enfance avec une crèche et une école maternelle est institué dès l'achèvement du premier pavillon d'habitation, en 1861. Les enfants y sont reçus et encadrés par des nourrices et des éducatrices dès 15 jours et jusqu'à l'âge de 4 ans. En 1866, un bâtiment complet, construit à l'arrière du Palais social est dédié à la petite enfance, ses dispositions architecturales, aménagements intérieurs et mobilier sont réfléchis pour le confort des enfants. L'éducation publique de la première enfance est pour Godin un enjeu social de premier plan ; elle est au centre de la réforme familistérienne.

"Tout est fictif"

Il est tentant de multiplier ainsi les rapprochements entre le siècle de Godin et notre époque. Il n'est pas jusqu'aux représentations contemporaines du capitalisme et de ses soubresauts qui ne trouvent un écho au XIXe siècle. Si l'on s'intéresse par exemple à la cyclicité des crises financières que nous traversons, il faut relire *L'Argent* de Zola qui, en 1891, pointe le caractère inéluctablement répétitif des krachs : déjà régnait *"l'épidémie fatale, périodique, dont les ravages balaient le marché tous les dix à quinze ans, [...] il faut des années [...] pour que les grandes maisons de banques se reconstruisent, jusqu'au jour où, la passion du jeu [...], flambant et recommençant l'aventure, amène une nouvelle crise, effondre tout, dans un nouveau désastre"* [8]. Nos traders et autres spécialistes des salles de marché apparaissent comme les descendants – en plus sophistiqués - de ceux que l'on appelait jadis agioteurs, et auxquels on reprochait de vendre du vent. Après le krach de 1882, provoqué par l'effondrement de la banque Union Générale, Maupassant commente : *"Les opérations sont fictives, les bénéfices sont fictifs, la valeur est fictive, c'est une simple convention ; tout est fictif [...]* [9]*"* Les mêmes mots pourraient s'appliquer au temps présent.


Nourricerie du Familistère, 1899.
Photographie De Jongh frères. Coll. Familistère de Guise




Appartement de Godin au Familistère de Guise. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

"Etre utile à la vie humaine"

Au cours de la révolution industrielle du XIXe, dans les classes dirigeantes domine l'idée, formulée au siècle précédent, qu'il convient de laisser faire le marché au nom d'un intérêt général résultant de la rencontre des choix rationnels opérés par les individus. Notre époque vit elle aussi depuis le début des années 1980 - au moins jusqu'à la crise financière de 2008 - sous l'influence dominante d'un "fondamentalisme de marché" qui postule que celui-ci est capable de s'autoréguler, voire qu'il est infaillible dans un contexte de "concurrence pure et parfaite".

Depuis la chute du mur de Berlin et l'effondrement du bloc soviétique, *"le marché est seul face à lui-même"*, selon Michaël Fœssel et Olivier Mongin [10], et le périmètre du secteur marchand ne cesse de s'étendre. Même les « biens » comme la santé et l'éducation, tangentent ce champ. Leur inscription dans le domaine des biens publics collectifs a résulté d'un lent processus dans lequel les questionnements philosophiques et politiques du XIXe siècle ont pris une part déterminante.

Dans la réforme familistérienne, la valeur d'une chose ou d'une action est déterminée par son utilité à la vie humaine. Le but supérieur que doit poursuivre l'homme consiste à *"être utile à la vie humaine [...] travailler, par les moyens que la nature [lui] offre, à répandre les choses nécessaires au bien-être de l'individu et de l'espèce et à faciliter l'essor des facultés et la satisfaction des besoins de tous"* [11]. Selon ce principe, Godin affecte le produit du travail de son industrie à l'édification du Palais Social. Sont utiles à la vie humaine des biens tels que le logement confortable, le système éducatif gratuit pour tous, les secours mutuels, les équipements pour la culture, les loisirs... en vertu de quoi la réforme familistérienne consiste à les mettre en œuvre, à les construire plutôt qu'à les prescrire.

En arpentant le Palais social et ses annexes aujourd'hui, le visiteur du Familistère fait cette expérience singulière de la traduction d'un idéal du XIXe siècle - toujours vivace au XXIe siècle - en une réalité physique ; l'ensemble des dispositions architecturales qui sont offertes à son regard compose une sorte de tableau de la réforme.

L'auteur - Ancien journaliste, Damien BECQUART anime aujourd'hui la mission Chemin des Dames/Familistère de Guise au Conseil général de l'Aisne. ■

(8) Emile Zola, *L'Argent*, cité par Christophe Reffait dans "La crise financière actuelle, selon les écrivains du XIXe siècle", revue *Esprit*, "Les impensés de l'économie", janvier 2010, p. 57-72.

(9) Guy de Maupassant, "A qui la faute ?", *Le Gaulois*, 25 janvier 1882, cité par Christophe Reffait, cf note n° 8.

(10) Michaël Fœssel et Olivier Mongin, "Nos aveuglements face au réel", revue *Esprit*, "Les impensés de l'économie", janvier 2010, p. 35-44.

(11) Dans Jean-Baptiste André Godin, *Mutualité Sociale*, cité par Guy Delabre et Jean-Marie Gautier, *Godin et le Familistère de Guise*, Laon, 1983, p. 126.

II

GODIN PORTRAIT(S)

Portrait de Jean-Baptiste André Godin vers 1860.
Coll. Archives départementales de l'Aisne, Laon, Fonds Godin-Moret

Le siècle

1820

1817 Naissance le 26 janvier à Esquéhéries de Jean-Baptiste André Godin, fils de Jean-Baptiste Godin, serrurier, et de Marie-Josèphe-Florentine Degon



1821 Charles Fourier, Traité de l'Association domestique-agricole

1818 Allemagne, naissance de Karl Marx

1820 Mort de Claude-Henri de Saint-Simon

1825

1825 Godin fréquente l'école d'Esquéhéries

1824 Charles X succède à Louis XVIII

1824 Etats-Unis, Robert Owen fonde New Harmony

1830

1830 Révolution de Juillet. Louis-Philippe roi des Français

1830 Angleterre, Première ligne de chemin de fer régulière, Liverpool-Manchester

1831 Lyon, Révolte des canuts

1832 Paris, 18 632 victimes du choléra

1832 Condé-sur-Vesgre, Première expérimentation du fouriérisme

1833 Loi Guizot, création de l'école primaire

1835

1834 Godin quitte l'atelier de son père pour parfaire son apprentissage à Paris et dans le midi de la France avec son cousin Jacques-Nicolas Moret

1860

1858 La manufacture Godin-Lemaire de Guise installe son usine succursale de Belgique à Laeken (Bruxelles)

1859 Début de la construction du Familistère (aile gauche du Palais social)



1861 Russie, abolition du servage

1862 Londres, Création de la Fondation du banquier Peabody pour la construction de logements sociaux

1859 Amnistie des républicains exilés opposés à l'Empire

1864 Achèvement de la construction du pavillon central du Palais social

1865 Etats-Unis, fin de la guerre de Sécession, abolition de l'esclavage

1864 Londres, Fondation de l'Association Internationale des Travailleurs ou Première Internationale socialiste

1864 Reconnaissance du droit de grève et de coalition en France

1867 Première Fête du travail au Familistère le 2 juin



1867 La Société mulhousienne des cités ouvrières est récompensée à l'Exposition universelle de Paris

1867 Karl Marx publie *Le Capital, Critique de l'Economie politique*

1868 Grande-Bretagne, Création du Trade Union Congress, union des syndicats

1870

1871 Godin est élu député de l'Aisne à l'Assemblée nationale

1871 Godin publie *Solutions Sociales*

1870 Guerre franco-prussienne/ Proclamation de la République le 4 septembre

1870 Le chemin de fer : la Grande-Bretagne a construit 24 500 km de voies ferrées, l'Allemagne 19 500 km, la France 17 500 km et les Etats-Unis 52 000 km

1871 mars/mai Paris, Commune de Paris

de Godin

1840

1845

1850

1840 Mariage de Godin et d'Esther Lemaire et naissance de leur fils Emile

1840 Godin crée son atelier de serrurerie à Esquéhéries et brevette le poêle en fonte de fer

1842 Godin découvre la doctrine de Charles Fourier



1837 Mort de Charles Fourier

1842 Angleterre, Edwin Chadwick, Rapport sur les conditions sanitaires de la population laborieuse

1840 Louis-René Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*

1848 Godin échoue aux élections législatives d'avril 1848

1848 Le domicile de Godin, soupçonné de cacher des armes, est perquisitionné

1848 Révolution de février proclamation de la II[e] République

1848 Printemps des peuples : soulèvements ou manifestations en Autriche, Hongrie, Italie, Allemagne, Grande-Bretagne

1848 Grande-Bretagne, Public Health Act : première loi de santé publique en Europe

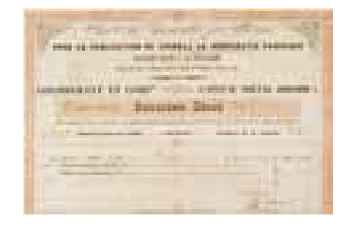
1848 Allons en Icarie ! Emigration des communistes d'Etienne Cabet aux Etats-Unis

1849 Louis-Napoléon Bonaparte élu Président de la République

1851 Brevet pour la décoration des appareils en fonte de fer par application d'émail

1853 Godin rédige un mémoire sur le chauffage d'un Phalanstère

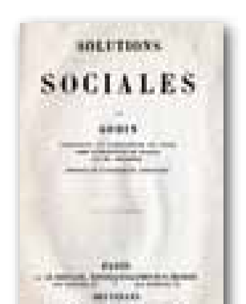
1855 Godin est l'un des gérants de la Société de colonisation du Texas (Etats-Unis)



1852 Napoléon III empereur

1852 Décret impérial accordant 10 000 000 F à la construction de logements ouvriers

1880

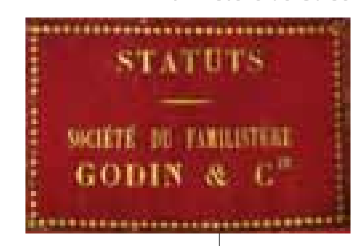


1873-1895 Première "Grande dépression" du capitalisme industriel moderne : chute des prix, faillites et chômage en Europe et aux Etats-Unis

1874 Limitation à 12 heures de la journée de travail, interdiction du travail pour les moins de 12 ans, jour de repos hebdomadaire

1878 Le Familistère compte 1 200 habitants après l'achèvement du Palais Social.

13 août 1880 Fondation de l'Association Coopérative du Capital et du Travail, Société du Familistère de Guise



1880 Amnistie des communards

1882 La Société du Familistère produit 194 000 appareils de chauffage et 130 000 objets et ustensiles divers

1883 Construction du pavillon Cambrai du Familistère de Guise

1882 Allemagne, instauration d'un système d'assurances sociales obligatoires

1884 L'Association du Familistère emploie 1605 personnes à Guise et à Laeken

1884 Légalisation des syndicats

1884 Lois *"Jules Ferry"* sur l'instruction publique, gratuite et obligatoire

1887 Construction du Familistère de Laeken (Bruxelles)



1888 15 janvier décès de Jean-Baptiste André Godin

1889 Le Familistère de Guise compte 1 748 habitants

1886 Etats-Unis. Création de la confédération syndicale American Federation of Labour

1886 Chicago, manifestation ouvrière du 1[er] mai pour la journée de 8 heures

Patron et entrepreneur

par Damien BECQUART

Au seuil des années 1880, l'affaire de Jean-Baptiste André Godin est florissante. Deux manufactures, l'une à Guise dans l'Aisne, l'autre à Laeken-Bruxelles en Belgique. 1 200 ouvriers. 2 000 appareils de chauffage et de cuisine produits à la semaine. Quatre millions de francs de chiffre d'affaires annuel. En quarante ans, ce fils d'un modeste artisan serrurier de village a construit un établissement industriel qui domine le marché des produits domestiques en fonte : chauffage, cuisson, hygiène et autres objets mobiliers. Une réussite économique qui pourrait servir d'emblème à la révolution industrielle que connaît la France du XIXe siècle.

Godin exhibe une autre réussite : un château

Né sous la Restauration, Godin a déjà plus de 60 ans, une barbe blanche, les photos le montrent vêtu bourgeoisement mais sans ostentation, l'air éternellement sévère, ou plutôt pénétré. Père d'un fils, Emile, avec lequel il s'est brouillé, il est séparé de sa première femme Esther Lemaire, au terme d'une harassante procédure qui faillit lui coûter son affaire. Il déplaît aux notables et à l'Eglise. Non content d'avoir été un soutien très actif de la cause sociétaire dans les années 1840-1850, il prétend pouvoir révéler au monde dans l'œuvre de sa vie la preuve concrète du bien qui doit surgir de l'application des théories phalanstériennes.

En conséquence de quoi, ce patron-là, qui a siégé le temps d'un mandat à la Représentation nationale sur les bancs républicains, ne peut en définitive être une figure de la nouvelle aristocratie industrielle.

La réussite industrielle est la clé de voûte de l'expérience sociale par laquelle Jean-Baptiste André Godin entend faire la démonstration que la richesse produite dans l'entreprise doit bénéficier au travail sans qu'il soit nécessaire pour cela d'organiser la révolution. Pour édifier le Familistère et permettre aux ouvriers d'accéder aux "équivalents de la richesse", Godin développe sa fonderie en patron avisé.

C'est qu'à-côté de cette grande usine où la fonte coule à flot, qui s'enorgueillit d'une installation de moulage mécanique préfigurant l'organisation scientifique du travail à la chaîne, dont les catalogues produits colportent le savoir-faire du manufacturier dans toute la France, Godin exhibe une autre réussite : un château.

La voilà l'œuvre de sa vie, c'est un château pour les ouvriers. Un Palais en brique. Edifié dans une boucle de l'Oise, il articule trois pavillons, dotés chacun d'une cour couverte. Cet édifice imposant est la demeure collective d'une partie des ouvriers et cadres de son industrie. 500 familles y habitent. Godin l'appelle le Palais social parce qu'il met le confort bourgeois à disposition de la classe laborieuse. Il y adjoint un théâtre, des écoles, des magasins coopératifs, une buanderie-piscine, un pouponnat, un kiosque à musique, des jardins. Y organise une fête de l'enfance et une fête du travail. Y donne des conférences au cours desquelles il appelle à *"salarier le capital en lui attribuant un intérêt obligataire"* et à *"capitaliser le travail en lui attribuant un dividende"*. Et pour couronner le tout, Godin y réside personnellement, en compagnie de Marie Moret sa collaboratrice devenue son épouse en 1886, occupant un confortable appartement de sept pièces où il tient ses bureaux.

Singulier patron que ce Godin ! On ne lui connaît pas de distraction, sinon quelques promenades, pas de danseuse, il en aurait les moyens. Il fuit les mondanités dont il n'a ni le goût ni le temps, c'est un homme plutôt austère, réclamant de lui-même plus encore qu'il n'exige de ses collaborateurs. Il dissimule son orgueil derrière le masque de la volonté. Souffrant de rhumatismes chroniques, il ne s'épanche guère sur lui-même.

Mais c'est un patron ! et on le respecte comme tel "Monsieur Godin". Attentif aux problèmes généraux et

Le monument élevé par l'Association coopérative au fo


Le conseil de gérance de l'Association du Familistère en 1885. Coll. Familistère de Guise



socialiste, deux fers, un même feu



ondateur du Familistère. Photographie Hugues Fontaine, 2002. © Familistère de Guise

à la multitude de détails que leur résolution effective ne manque pas de générer, cet industriel se révèle industrieux. Il a le génie pour développer l'activité de son entreprise, ou dans les crises la maintenir, utilisant pour cela toutes les armes dont peut disposer un entrepreneur de son temps aux prises avec une concurrence débridée, dans un marché très faiblement réglementé dont les mouvements erratiques font en permanence espérer aux révolutionnaires de tout poil l'imminence de la crise décisive.

Un maître-mot innerve sa vie : le travail. Le travail auquel il s'adonne sans compter, comme la plupart des hommes et des femmes dans son siècle. Le travail comme valeur qui à ses yeux situe l'Homme au-dessus de toutes les autres espèces.

Il en fait l'expérience dès l'âge de 11 ans, aidant son père dans l'atelier de serrurerie. Dans *Solutions Sociales,* qu'il publie en 1871, après son élection à l'Assemblée nationale, Godin raconte comment sa confrontation avec l'univers du labeur ouvrier détermine sa vie. En 1835, à 18 ans, il accompagne son cousin Jacques Moret, de huit ans son aîné, dans un tour de France. De place en place, Godin s'initie au travail exigeant des compagnons, en même temps qu'il découvre la condition peu enviable réservée à ces bras ouvriers qui font pourtant les riches profits de l'industrie nouvelle.

“Monsieur Godin”

Ebranlé par sa propre expérience de cette dialectique du travail - source de toute valeur dont on déprécie la valeur - Godin se serait promis dès ce moment de contribuer à « relever le travail de son abaissement » dans l'hypothèse où lui-même parviendrait à s'élever.

Le jeune homme fait très vite fructifier son propre travail. Revenu à Esquéhéries, il s'y installe à son compte en 1840. 1842, deux ouvriers. 1846, 30 ouvriers. 300 ouvriers dix ans plus tard. Entretemps, Godin, en quête d'espace, a déménagé son activité à Guise. Ses talents d'innovateur expliquent en partie le succès de l'entreprise qui ouvre bientôt une deuxième usine à Bruxelles (1853).

Mais c'est aussi par une attention particulière portée à l'organisation du travail - il rétribue le travail à la pièce -, en améliorant le contrôle des produits, en veillant au recrutement, en dispensant des primes à l'amélioration, en distribuant les satisfecit, médailles et diplômes que le chef d'industrie recherche les gains de productivité. Si les salaires chez Godin sont, en moyenne, de 20% plus élevés que dans les manufactures des alentours, là comme ailleurs les mises au chômage sont fréquentes parmi les ouvriers. Ces ajustements, par le recours à une “main d'œuvre flottante”, sont le moyen d'amortir les fluctuations extrêmement brutales du niveau de l'activité. A titre d'exemple, en 1870, sont fabriqués 66 800 appareils de chauffage et de cuisson, l'année suivante seulement 39 097.

Fasciné par la puissance et l'efficacité de son industrie

Godin postule que le développement de la richesse est la condition d'une amélioration de la situation du travailleur. D'où son productivisme. La profitabilité de l'entreprise permet de mener à bien l'expérience sociale du Familistère. Elle finance l'œuvre de sa vie, qui dans son aboutissement doit dessiner le gabarit de la future réforme sociale. Parfois, il est bien difficile de distinguer chez lui, tant les deux se confondent, l'expression de l'industriel, fasciné par la puissance et l'efficacité de son industrie, de celle du réformateur qui exige de cette industrie qu'elle lui confère les moyens de la réforme. *“Quand un jour, l'industrie, mieux organisée encore, garantira à l'ouvrier tous les fruits de plus-value dus à sa part de travail accompli, alors la justice sera faite, compagne de la liberté”,* écrit-il dans *Solutions Sociales.*

Godin veut réussir où les fouriéristes ont toujours échoué. Montrer au monde l'exemple d'un Phalanstère. Cette ambition l'accapare. L'échec de la colonie du Texas [lire pages 46-47] dans laquelle il avait investi 100 000 francs l'a marqué. Il est persuadé qu'il a manqué aux colons, outre la foi, la férule d'un *“homme fortement trempé, capable de suivre l'opération dans tous ses mouvements”.* A Guise, il est cet homme, afin que l'essai triomphe. Il définit le programme, précise les modalités de sa réalisation, s'assure de leur application, au besoin les adapte en fonction de la résistance et des freins que lui oppose le réel, hommes et situations.

Pendant toutes les années où il dirige l'entreprise industrielle et conduit cette entreprise sociale expérimentale dont le Palais ouvrier est le pivot, Godin s'efforce d'accommoder principes et réalité, de concilier idéalisme réformateur et possibilité de la réforme.

Pragmatique, le patron n'imagine pas substituer à la division du travail classique la “papillonne” que préconise Fourier pour abolir la répétitivité du travail. De même, le réformateur abandonne en 1878, après de nombreux essais il est vrai, l'idée de laisser le soin aux ouvriers de déterminer au moyen du suffrage la rétribution de la capacité et du talent. Ce faisant, il ne renonce pas au projet de démocratie industrielle, crée l'Association du Capital et du Travail, et ouvre ainsi les portes et les fenêtres à la participation ouvrière. Dans cet élan, en patron avisé, Godin veille cependant à garantir au futur administrateur-gérant le véritable pouvoir de gouvernance de l'entreprise.

Cette manière d'arbitrer porte la marque d'un homme prudent, qui réprouve les excès. Elle montre également un Jean-Baptiste André Godin, homme de son temps, profondément convaincu que la pratique de la science sociale peut aboutir à l'identification des conditions d'une harmonie sociale durable.

Solutions

Tôt sensibilisé aux maux de la révolution industrielle, Jean-Baptiste André Godin s'engage en politique aux côtés des fouriéristes dans les années 1840. Il partage leur échec et c'est *"sur le terrain de la vie pratique"*, à Guise, qu'il s'en retourne élaborer des réponses à la question sociale. Puis viennent les années au cours desquelles l'industriel socialiste tente d'élargir l'audience du Familistère, cette expérience globale conduite selon les lois d'une science sociale dont il a dégagé les principes dans *Solutions Sociales.*



Godin et une partie du personnel lors du banquet de la Fête du travail au Familistère le 6 juin 1870. Coll. Familistère de Guise

par Damien BECQUART

Le titre que Jean-Baptiste André Godin donne à l'ouvrage qu'il publie en 1871, *Solutions Sociales* résume formidablement l'objet qui préoccupe le fondateur du Familistère, et la manière dont il entend l'aborder.

Cet objet, c'est la question sociale. Elle surgit très tôt dans sa vie et l'accompagne jusqu'à son dernier souffle. La misère ouvrière qu'il coudoie, jeune apprenti, fait écho au dénuement qui prédomine dans le monde rural où il a grandi. Une double expérience qui détermine la place que cette question tient dans son esprit. Pauvreté, mendicité, insalubrité des logements, chômage, travail des enfants, bas salaires, accidents du travail, alcoolisme… toutes ces plaies de la nouvelle industrie appellent des réponses concrètes. Des *Solutions* qu'il n'a eu de cesse de rechercher depuis l'échec de la colonie phalanstérienne au Texas en 1856.

Affichette électorale du journal fouriériste *La Démocratie Pacifique*, février 1848. Coll. Familistère de Guise



VŒUX DU PEUPLE.

REFORMES POUR TOUS!

FRATERNITE UNIVERSELLE.

Godin adolescent a lu les philosophes des Lumières, Rousseau, Diderot, Voltaire que la bibliothèque bleue colporte jusqu'à Esquéhéries. Les idées de Saint-Simon, de Robert Owen et d'Etienne Cabet l'ont nourri. Mais c'est véritablement la découverte des conceptions du philosophe Charles Fourier, en 1842, qui marque le début de son engagement public. Il adhère à l'Ecole sociétaire qui rassemble les disciples de Fourier. L'Ecole finit par épouser la cause républicaine, s'engageant dans le combat politique pour un changement de régime. En février 1848, Godin se trouve mêlé au rassemblement suscité par les réformistes pour contourner l'interdiction de tenir des banquets décrétée par le Roi. Episode insigne qu'il rapporte : *"j'étais allé à Paris pour voir une manifestation et j'avais vu une révolution".*

Quelques semaines plus tard, il participe à la campagne pour l'élection de la Constituante. Lui-même candidat, il échoue, mais le républicanisme et le socialisme de l'industriel sont désormais de notoriété publique. Et valent à ce "quarante-huitard" de subir des perquisitions policières après les journées de Juin. Il réplique avec panache par une tribune publiée dans un journal de Saint-Quentin dans laquelle il proclame son adhésion à l'idée phalanstérienne. Au cours de ces années, Godin apporte un soutien financier significatif à l'Ecole sociétaire dont les responsables ont dû s'exiler pour échapper aux persécutions politiques.

C'est le fiasco de l'affaire du Texas qui met un terme à son compagnonnage avec les fouriéristes. Il en éprouve du ressentiment. Il avait signalé aux responsables du projet ce qui lui semblait défaillant dans son organisation. Peine perdue. Dans l'aventure, il a englouti un tiers de son patrimoine et près de 15 ans d'investissement personnel au soutien de la cause sociétaire. La manière dont l'expérience s'est débandée fait une sévère contre-publicité à l'idée phalanstérienne et à ses tenants. Sont-ils encore crédibles ? Godin est désormais résolu à conduire lui-même l'essai que Fourier appelait de ses vœux et qui n'a jamais été mené à bien.

Sont-ils encore crédibles ?

Seize ans plus tard, lorsque paraît *Solutions Sociales,* Godin, qui vient d'être élu député, a réalisé une grande partie du programme qu'il s'était assigné : le Palais social et ses services qui confèrent aux ouvriers de la fonderie *"les équivalents de la richesse"* [Lire pages 36-37]. Le temps est donc venu pour lui de faire connaître ses réponses à la question sociale. Il revient dans l'arène en produisant, à l'appui de ses *Solutions,* comme une preuve, le Familistère. Il peut exposer une expérience grandeur nature, qui adapte le modèle qu'imaginait Charles Fourier, en quelque sorte une matrice de la réforme sociale réalisable.

Dès lors, le manufacturier se déploie dans la promotion de ce qui est en cours à Guise. Et si le Familistère en tant que tel n'essaime pas, Godin demeure persuadé qu'il faut généraliser les progrès dont il a été le creuset : l'élévation des ouvriers par l'éducation, le système

de prévoyance par la mutualité, la participation, la démocratie industrielle… toutes mesures qui contribueront à l'extinction du paupérisme.

Pour atteindre cet objectif, qui, selon lui, relève du devoir de la société dans son ensemble, il propose plusieurs réformes de portée générale visant notamment à l'établissement de mutualités sociales bénéficiant d'un concours de l'Etat, au remplacement de l'impôt par un système de prélèvement sur l'héritage, à l'amélioration du suffrage ou encore à l'établissement de syndicats appelés à se prononcer sur les conditions de travail.

Pour faire connaître ses vues et tenter d'obtenir leur application, le fondateur du Familistère crée un périodique, *Le Devoir, journal de la Science Sociale,* en mars 1878, il publie plusieurs ouvrages et abstracts à la suite de *Solutions Sociales* et n'hésite pas à saisir directement les députés. Tant que persiste la question sociale, Godin s'obstine à imaginer des réponses, à les proposer. *"Rien chez lui, comme chez Fourier, ne semble jamais achevé",* constate l'universitaire Jean-Paul Thomas.

Le Devoir, journal de la Science Sociale

En 1887, Jean-Baptiste André Godin est âgé de 70 ans. Les accès de lassitude, de fatigue sont devenus plus fréquents, les rhumatismes ne lui laissent plus guère de répit. Mais il n'a pas renoncé. Le 30 juin, il signe son testament par lequel il lègue sa fortune disponible à la Société du Familistère. Le document a été soigneusement préparé, chaque disposition, phrase, mot, soupesé. Tout a été prévu. Même une dissolution anticipée de l'Association du Capital et du Travail du Familistère que décideraient les coopérateurs après la mort de son fondateur. Contre une telle éventualité, l'acte testamentaire se révèle dissuasif : si la Société coopérative venait à être défaite avant le terme de sa durée statutaire, la fortune léguée par son initiateur reviendrait à l'Etat, avec obligation pour celui-ci d'employer ce legs au service d'une association de travailleurs dans le cadre de la mutualité nationale. Ainsi donc, quoiqu'il advienne, devaient continuer les *Solutions Sociales.*

L'Association coopérative

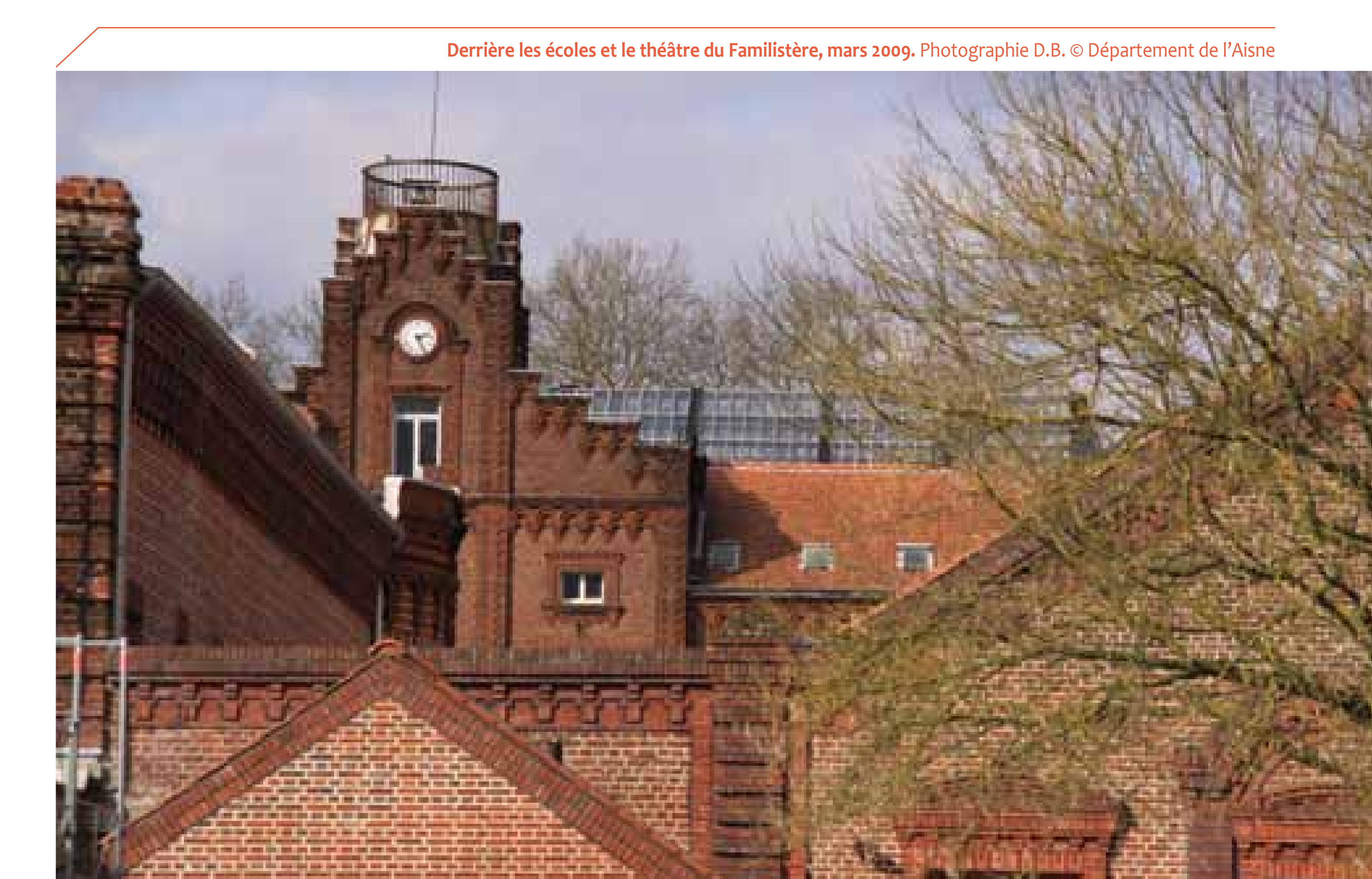
Godin tempête contre la législation sur la transmission héréditaire de la propriété qui gêne la constitution de l'Association du Capital et du Travail au Familistère. Il a expérimenté en 1877 la participation aux bénéfices et instauré, dès 1860, un système de prévoyance, il se consacre désormais à son projet d'association intégrale. Celui-ci prévoit le transfert progressif de l'ensemble du capital de la Société, usine, Palais Social et ses annexes, propriété de Godin, aux ouvriers. La coopérative constituée ayant la charge de la direction de l'industrie et la gestion de l'ensemble des biens et services communs du Familistère : écoles, nourricerie, théâtre, buanderie-piscine, magasins coopératifs, système de mutuelles de santé et de retraite, vie culturelle.

Opposée au Familistère, la première épouse de Godin, Esther Lemaire, mère d'Emile, multiplie les accusations contre son mari et les procédures pour le faire échouer. Le procès en séparation et la liquidation de la communauté de biens des époux met longtemps en péril le projet du Familistère.

Godin se heurte par ailleurs au scepticisme du personnel. Un patron qui consent à associer les ouvriers à la direction de son affaire et qui leur remet des titres de participation qui les feront bientôt collectivement détenteurs de l'ensemble du capital mobilier, immobilier et foncier de l'entreprise, c'est incompréhensible, voire suspect. Pas dans les schémas de pensée d'une *"population illettrée, habitant la campagne, accoutumée à son travail de tous les jours",* comme l'a rapporté par la suite Godin : *"on venait dire à ces gens-là que je voulais abuser d'eux, les condamner à un esclavage, que mes promesses n'étaient que mensonge […] L'incertitude et l'aveuglement s'étaient si bien emparés des esprits que lors de la première répartition, avant la constitution de la société, quand j'offris plus de 100 000 francs en participation aux travailleurs, à l'un 200 francs, à l'autre 300 francs, la plupart d'entre eux refusèrent !"* [3]

L'Association coopérative du Capital et du Travail est finalement officiellement constituée le 13 août 1880.

Derrière les écoles et le théâtre du Familistère, mars 2009. Photographie D.B. © Département de l'Aisne



(1) Dans Marie Moret, *Documents pour une biographie complète de Jean-Baptiste André Godin,* Familistère de Guise, 1897-1901, premier volume, p.98-99, cité par Michel Lallement, *Le travail de l'utopie, Godin et le Familistère de Guise,* Les Belles Lettres, Paris, 2009, p. 46.

(2) Dans Thierry Paquot, Marc Bédarida, *Habiter l'utopie, le Familistère Godin à Guise,* éd. De La Villette, Paris, 2004, p. 48.

(3) *Etudes Sociales,* n°5, 1884, p.74-75, cité par Guy Delabre et Jean-Marie Gautier, *Godin et le Familistère de Guise, une utopie socialiste pratiquée en Pays Picard,* Laon, 1983, p. 271.

Solutions Godin

"L'excessive misère contrastant avec l'excessive opulence fait comprendre à chacun l'injuste répartition des produits du travail". Jean-Baptiste André Godin partage avec les socialistes le constat de l'assujettissement du travail au capital dans un environnement économique où le libéralisme ne connaît pas de limite. Dans ce système la concurrence s'exacerbe avec pour conséquences le chômage, l'incertitude du lendemain pour les ouvriers et le maintien de bas niveaux de salaires. Pour établir un nouveau rapport social *"redresser le travail"* qui prime à ses yeux sur le capital, il préconise à la suite de Fourier *"l'Association du Capital, du Travail et du Talent".*

Godin socialiste

Lors de la révolution de 1848, l'association apparaît comme l'un des mots d'ordre des progressistes. C'est cette voie que Godin emprunte estimant qu'elle permet *"la répartition équitable des fruits du travail"* et qu'elle réalise *"la conciliation sociale des intérêts"* qu'il appelle de ses vœux. Car le Républicain Godin rejette absolument la violence révolutionnaire – il n'approuve pas la Commune - et prône un "pacifisme social", selon l'expression de Guy Delabre. A la suite des Lumières, il considère *"la liberté individuelle (…) indispensable au bonheur de l'homme".*

Le fondateur du Familistère se prononce publiquement à plusieurs reprises pour le socialisme. Un socialisme qui à ses yeux *"n'est pas une théorie"* mais doit se concevoir comme une science agissante. Partisan de la laïcité, de l'égalité homme-femme, de la mixité, il accorde une place centrale à l'éducation, au Familistère et dans ses réflexions. Facteur d'émancipation, elle sous-tend le progrès individuel et collectif de l'homme. Elle lui apporte les connaissances nécessaires à son épanouissement et l'armature morale qui lui est indispensable pour dépasser son égoïsme et vivre en harmonie au sein de la communauté. *"L'intérêt général de la vie humaine est celui auquel tous les autres intérêts doivent être subordonnés",* professe Godin. A l'instar d'autres socialistes de son temps, il insiste sur l'importance de la morale car elle est la valeur qui permet de se hisser jusqu'à l'intérêt général de la vie humaine. La notion de devoir, accordée à celle de fraternité, est également au cœur du discours godinien. Peut-être l'expression de l'influence du compagnonnage ?

Le socialiste Godin rejette communisme et collectivisme au nom de la défense de la Liberté. Mais aussi parce qu'il ne croit pas à leur efficience : *"La haine du mal n'est pas toujours la science du bien, et c'est là que se trouvent les défauts du communisme".*

C'est également parce qu'il n'est pas convaincu qu'ils puissent s'avérer probants que le fouriériste Godin écarte du champ de son expérience au Familistère, certaines propositions de Fourier. Ainsi, par exemple, l'instauration d'une rotation des tâches en application de l'idée de "travail attrayant" n'est pas à l'ordre du jour dans les ateliers de la fonderie.



Marie Moret en 1865. Collaboratrice puis seconde épouse de Godin, elle joue un rôle important à ses côtés. Elle est l'organisatrice des services de l'enfance. Coll. Familistère de Guise



Salle de théâtre à l'italienne du Familistère. Photographie Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise



Dieu et les esprits

Croyant en un *"Etre supérieur", "une substance infinie"* dont *"procède toute création",* Godin est en même temps parfaitement anticlérical. Il subit en retour l'hostilité des clercs et des notables qui lui reprochent, entre autres péchés, de se montrer favorable à l'union libre et d'empêcher l'éducation religieuse des enfants du Familistère. Godin, dont la sensibilité le rend sujet à des "révélations", aborde assez ouvertement les questions métaphysiques devant les familistériens à plusieurs reprises. Pour lui, l'existence de Dieu doit être accessible à la science. Il prône l'établissement d'une religion nouvelle, laïque dans laquelle le travail est central : *"mission divine dévolue à l'homme sur la terre",* le travail doit être en conséquence *"l'objet de tous les égards sociaux et de la plus stricte justice sociale",* écrit Godin.

La croyance en une vie des esprits indépendante de la matière est compatible avec le fouriérisme et la science de l'homme d'où procède la réforme sociale. Godin assiste à des démonstrations médiumniques, communique lui-même avec les esprits, correspond régulièrement avec le milieu spirite et étudie les textes du théosophe suédois Emanuel Swedenborg.

Godin est un audacieux. Rien ne prédisposait cet ouvrier de la campagne à accomplir ses multiples carrières d'entrepreneur, d'inventeur, de réformateur et d'homme politique. Il tente, il échoue parfois, il réussit aussi. Il se reconnaît un talent, un génie pratique qu'il n'hésite pas à appliquer à des objets très divers.

Le bon génie

par Damien BECQUART

Economie

"J'ai commencé en 1840 une fabrication de meubles destinés au chauffage et à l'art culinaire que j'espère élever au rang des premières de France [...] Pour la maintenir dans cette position, une condition me paraît indispensable, c'est de me consacrer presque tout entier à la partie industrielle pour la création d'objets nouveaux qui me laissassent toujours la supériorité sur les autres fabriques et même sur les contrefaçons, écrit Godin en 1847 [1].

On ne saurait mieux illustrer ce que Joseph Schumpeter (1883-1950) a analysé comme le "processus de destruction créatrice". Pour cet économiste autrichien, dans le système capitaliste, l'innovation, qui est suscitée par l'entrepreneur à la recherche du profit, alimente le cycle de croissance. L'innovation a pour effet d'entraîner la substitution sur le marché d'un produit existant par un produit nouveau. Ainsi, en 1862 Godin met en œuvre l'émaillage multicolore de la fonte. Cela lui permet de proposer une gamme nouvelle composée de produits décorés dont l'attrait exercé sur le consommateur devient très supérieur à celui des appareils en fonte brute de ses concurrents. L'entrepreneur Godin par cette innovation reprend la tête de son marché, contraignant les autres manufacturiers à réagir.

Mais là n'est pas la seule contribution de l'industriel à la science économique. A plusieurs reprises, il établit un lien entre niveau des salaires et consommation. *"Godin annonce Keynes",* relève Roland Choiselle [2] à propos de la conception du « travail organisé » qu'il développe dans son programme de candidat à la députation : *"le travail organisé préviendra les chômages ; il n'y aura jamais trop de travail, car le travail crée la richesse et du coup la richesse se généralisera."*

Coopération

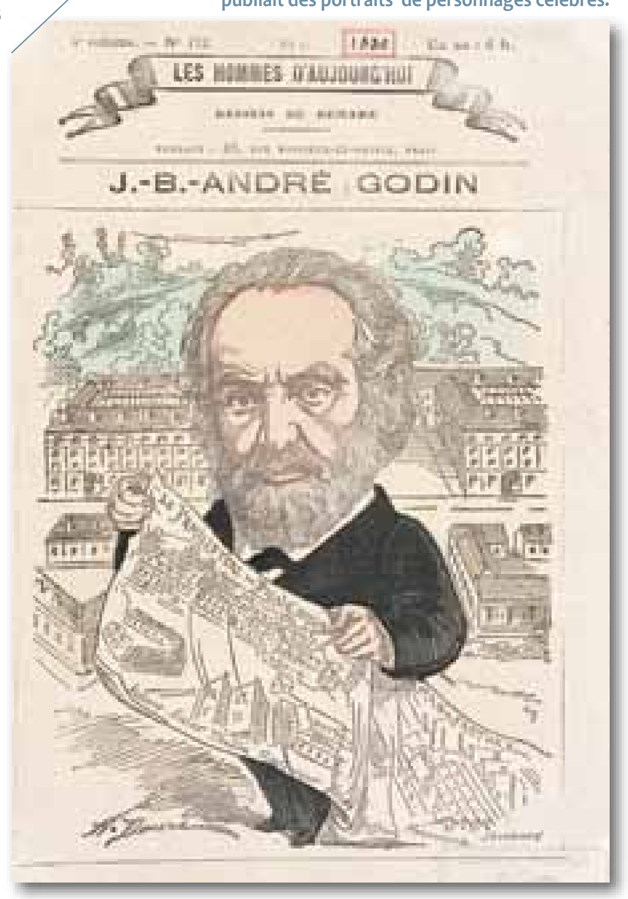
En 1885, se tient à Paris, pour la France, le premier congrès des coopératives de consommation. Godin y participe. Il est partisan de la coopération intégrale. C'est-à-dire d'une forme associative où l'on coopère non seulement pour la consommation mais également pour la production, la mutualité, l'habitation et ses services comme c'est le cas au Familistère. Il reçoit le soutien des coopérateurs anglais. Ces derniers appellent à imiter *"le grand exemple du Familistère de Guise",* rapportent Guy Delabre et Jean-Marie Gauthier [3]. En 1895, est instituée l'Alliance coopérative internationale (ACI) pour promouvoir la coopération dans le monde entier. Illustration de l'influence que le Familistère a eue sur le mouvement coopératif, les dirigeants de l'ACI viennent à Guise en 1937. Ils rendent hommage à Godin, et y commémorent le centième anniversaire de la disparition de Charles Fourier.

Dialogue social

Avant la loi Waldeck-Rousseau du 21 mars 1884, qui autorise les syndicats, Godin milite pour une représentation du travail, qu'il expérimente au Familistère. L'absence d'instances permettant de faire entendre, à côté de celle des employeurs, la voix des ouvriers, est préjudiciable à la paix sociale, selon lui. Parce qu'elle fait dépendre les conditions de travail de la seule loi de l'offre et de la demande, le résultat est que celles-ci s'abaissent. *"Quelle chose plus légitime et plus digne d'encouragement ! [que les syndicats] Combien il serait plus sage de permettre aux ouvriers de faire valoir leurs doléances, d'étudier leurs revendications et d'y faire droit, que de pousser les travailleurs au désespoir et à la révolte"* [4].

Grandes... comme petites choses

Bancs d'école ergonomiques, trappes à balayures, plancher de piscine amovible, ventilation du Familistère [lire pages 38 à 40]... à côté de ses grandes réalisations, Jean-Baptiste André Godin lègue quantité d'objets et de procédés destinés à améliorer le confort des habitants du Palais Social. Cette faculté à embrasser les grandes comme les petites choses avec la même attention est propre au génie godinien. Extrait d'une lettre que Godin adresse le 21 décembre 1864 au pédagogue fouriériste Jules Delbruck [5], où il est question de tétine de biberon... [...] *"Les mamelons en liège durent peu. Je me suis demandé pourquoi on ne le remplace pas par de la gomme élastique [...] Soyez donc assez bon de réunir ce que vous avez sur ce point, [...] je serais bien satisfait d'avoir des petits bouts de tubes en gomme ayant 6 à 8 millimètres de diamètre extérieur et 3 millimètres d'épaisseur. Je découperais cela par petits bouts de 2 à 3 centimètres de longueur pour revêtir extérieurement le bout aplati, fait en étain, de mes biberons à potage, afin qu'il ne blesse pas la bouche de l'enfant [...]".*



Portrait de Godin réalisé par Henri Demare, dessinateur et caricaturiste de presse, paru dans *Les Hommes d'aujourd'hui* en 1880. Cet hebdomadaire publiait des portraits de personnages célèbres.

---

(1) Cité par Guy Delabre et Jean-Marie Gauthier, *Godin et le Familistère de Guise,* Laon 1983, p. 250, Lettre de Jean-Baptiste André Godin du 31 octobre 1847 aux gérants de *La Démocratie Pacifique.*

(2) Op. cit., p. 310.

(3) Op. cit. p. 241.

(4) Jean-Baptiste André Godin, *La République du travail et la réforme parlementaire,* Guillaumin, Paris, 1889, ouvrage posthume édité par Marie Moret Veuve Godin, p. 426-427.

(5) Jean-Baptiste André Godin, *Lettres du Familistère,* photographies de Hugues Fontaine, textes choisis, établis et annotés par Frédéric K. Panni, Les éditions du Familistère, Guise, 2008, p.51 à 55.

L'Association

L'aventure coopérative survit au décès de son fondateur traversant des crises parfois aigües : guerres, dépression, grève... Les successeurs de Godin à la tête de la Société parviennent à tenir un cap, navigant entre exigences sociales et impératifs économiques jusqu'à la fin des années 1960. Si les différences de rang au sein de l'Association divisent et si l'allant réformateur des débuts s'est étiolé, les administrateurs-gérants font de Godin une figure de héros domestique pour cimenter la communauté familistérienne.

par Jessica **DOS SANTOS**

Etre le successeur de Jean-Baptiste André Godin a de quoi impressionner : celui qui de son vivant était déjà simplement appelé "le Fondateur" possédait en effet une personnalité hors du commun. Lui succéder impose tout à la fois de conserver à l'entreprise sa position dominante sur le marché de l'industrie du chauffage et de demeurer à la pointe du progrès social. Vaste mission, et parfois contradictoire ! En effet, poursuivre l'œuvre de Godin sur le plan social ou améliorer les avantages accordés aux ouvriers suppose des dépenses considérables qui apparaissent aux yeux des gérants comme des entraves à la productivité et donc à la compétitivité de la société. Face à une concurrence qui se développe rapidement, la priorité des successeurs de Godin sera de conserver à l'association sa prospérité économique et de dégager les bénéfices indispensables au maintien de l'œuvre sociale. La principale conséquence de cette stratégie est, à partir de la mort de Godin en 1888, l'arrêt des constructions supplémentaires au Familistère : à long terme, cela signifie une raréfaction des logements disponibles qui sont prioritairement accordés aux fils de Familistériens. Conçu pour faire naître la solidarité entre les habitants, le Palais social se ferme progressivement, suscitant une forte jalousie chez les ouvriers vivant en ville. Dans son ensemble, le système de protection sociale inventé par Godin se fige,

> "La prospérité vous suivra tant que l'accord règnera parmi vous"

"Mais que sont devenus les principes du fondateur ?"

Paru en 1934 dans *L'Exploité*, journal communiste fondé à Saint-Quentin en 1924, l'article qui suit illustre la manière dont des personnels des usines de la Société coopérative, mécontents des orientations productivistes suivies par les dirigeants de la fonderie, dénoncent l'abandon de l'idéal social de Godin :

"Organisation unique en France, si l'on considère les objectifs qu'on se proposait d'atteindre, cette usine est, prétend-on, la propriété exclusive des ouvriers qui y sont groupés. A l'époque de sa fondation, elle fut dotée de statuts qui reflétaient dans la plus large mesure l'esprit libéral et humanitaire de son Fondateur. [...] C'était alors la période de croissance du capitalisme, et le fondateur pour cette raison ne rencontra point de ce côté de difficultés insurmontables. Les années ont passé : subissant comme toutes les autres entreprises les crises de croissance du capitalisme, l'industrie lancée par Godin s'est développée, acquérant sur les marchés une place importante, un renom envié jusqu'à aujourd'hui. Mais que sont devenus les principes du fondateur ? Qu'a-t-on fait de l'œuvre sociale vers laquelle il aspirait ? Subissant l'influence idéologique et matérielle du régime où elle s'est développée, l'Association s'est débarrassée petit à petit de ce bagage encombrant dans ce régime où les coquins font la loi. [...]"

Article non signé, 31 mars 1934.

Bustes de Marie Moret et de Louis-Victor Colin, et portrait de Godin sur son lit de mort au Familistère. Appartement de Jean-Baptiste André Godin. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



sans Godin

n'évoluant plus que sous la contrainte ou à la faveur de la loi : progressivement rattrapée par la législation nationale, l'œuvre sociale du Familistère perd, bien avant 1968, son caractère exceptionnel. Cette priorité accordée à la compétitivité économique n'est pas sans susciter le mécontentement d'une partie du personnel qui dénonce un oubli des principes du Fondateur, faisant de la mémoire de Godin un des éléments du conflit qui l'oppose à la direction. En effet, si les ouvriers syndiqués contestent le choix d'imiter les entreprises capitalistes en imposant la rationalisation du travail et la recherche du profit, les dirigeants de la société rappellent la nécessité de réaliser d'importants bénéfices pour financer l'entreprise et ses œuvres sociales. Dans ce débat, chaque camp met en avant le souvenir de Godin, qui fonctionne jusqu'en 1968 comme un élément rassembleur pour la communauté familistérienne, phénomène que les gérants encouragent en rappelant fréquemment la devise gravée sur la tombe du fondateur : *"La prospérité vous suivra tant que l'accord règnera parmi vous"*.

L'auteur - Jessica Dos Santos est agrégée d'histoire, doctorante à l'Université de Charles de Gaulle Lille 3. Son doctorat en histoire contemporaine porte sur l'histoire du Familistère et de l'usine de Guise jusque 1968. ■





En 1922, en pleine reconstruction, on réinstalle une statue du fondateur devant le pavillon central du Familistère. La statue originale érigée en 1889 avait été détruite par les Allemands en 1918. Coll. Familistère de Guise

Six administrateurs-gérants successifs

A la mort de Godin en 1888, les associés décident de confier les rênes de l'Association à Marie Moret, son épouse et collaboratrice. Elue plus pour son influence morale que pour ses capacités de gestionnaire, Marie Moret renonce après quelques mois à cette régence symbolique et démissionne en faveur de François Dequenne. Ancien ouvrier lui-même, Dequenne démissionne à son tour en 1897, suite à un conflit avec l'assemblée générale des associés. Il est remplacé par Louis-Victor Colin, un jeune ingénieur en qui Godin lui-même, avant sa mort, voyait un possible successeur. Peu enclin à déléguer les responsabilités, Colin fait montre de grandes capacités, notamment lors de la reconstruction des années 1920, mais aussi d'une autorité moralisatrice qui lui attire l'hostilité d'une part des ouvriers. Affaibli par la grève qui secoue le Familistère en 1929 et par la crise économique, il cède finalement la gérance en 1933 à René Rabaux. Enfant du Familistère, devenu ingénieur grâce aux bourses d'études de l'Association, celui-ci entame une modernisation de la société, imposant une organisation plus rationnelle du travail et une politique sociale plus rigoureuse qui entrainent à nouveau l'hostilité d'une partie du personnel. Suite à un conflit avec les associés, il démissionne lui aussi en 1954, laissant place à Raymond Anstell. Confronté à de graves difficultés économiques, ce dernier cherchera avant tout à sauver l'usine de Guise par une fusion avec un concurrent, ce qui nécessitera l'abandon du statut original de l'entreprise.

1929 : la grève des “cent sous”

par Damien BECQUART

En 1929, une grève secoue l’usine Godin de Guise alors florissante. Le conflit creuse le fossé qui existe entre les non associés, parmi lesquels se recrutent les grévistes, et les associés, majoritairement non grévistes. Et se solde par un échec.

“Il y eut bataille entre grévistes et gendarmes ; les femmes surtout, firent preuve d’un cran merveilleux. Les gendarmes eurent recours aux pompes à incendie ; cinq lances furent mises en batterie, noyant tout ce qui se passait devant la porte de l’usine. Le maire ceint de son écharpe, pour enjoindre aux pandores de “cesser l’eau”, ne fut pas épargné. Il y en eut des grévistes arrosés, mais plus d’un jaune en pris aussi sa part” [1].

Emaillé d’incidents, le conflit qui affecte la fonderie Godin au cours de l’automne 1929 est le premier de cette ampleur au sein de l’entreprise créée par le fondateur du Familistère. La grève dont les premiers signes se manifestent le 18 novembre se prolonge jusqu’au 20 décembre. Au nombre des incidents figurent quatre condamnations judiciaires pour “entrave à la liberté du travail”, le retrait des pouvoirs de police du maire de Guise par le préfet, la dispersion au canon à eau des piquets de grève et une forme “d’état de siège” aux abords des ateliers et autour du Marché couvert, où les grévistes tiennent leurs réunions.

A la fin des années 1920, ce type d’événement n’a rien d’exceptionnel. Les grèves dures ne sont pas rares ; non plus que les interventions de préfet pour mettre un terme “aux désordres” de la rue ou les condamnations de militants syndicaux, politiques et dispersions musclées de cortèges par les forces de l’ordre. Sur le plan politique, c’est l’époque où l’Internationale communiste, au nom de la tactique de “classe contre classe”, exhorte ses sections à agir dans la rue et appelle à une démonstration de force sous la forme d’une “journée rouge”, le 1er août 1929 [2].

A Guise, les élections viennent de porter à la tête de la municipalité une majorité communiste. La ville, 7000 habitants, compterait “1 000 rouges”. Les délégués ouvriers non familistériens, qui siègent au Syndicat du travail, une instance de concertation existant au sein de l’entreprise Godin, sont affiliés au Parti communiste et à la CGT-U. Au cours de la grève, largement relayée par *L’Humanité,* plusieurs délégués du parti viennent soutenir l’action des ouvriers, le député-maire communiste de Bobigny s’adresse à eux au cours d’un meeting au Marché couvert, des responsables municipaux, dont le maire, s’affichent à leurs côtés dans les manifestations. D’évidence, la grève chez Godin se développe dans le contexte d’une mobilisation des militants et sympathisants communistes au sein de l’usine et dans la ville.

“1 000 rouges”

En 1925, la fonderie a connu deux jours de grève perlée dont l’origine était une demande d’augmentation. En novembre 1929, le conflit nait également d’une revendication salariale. Mais ce qui a changé, outre le climat politique, c’est le contexte économique : les carnets de commande sont pleins, l’entreprise atteint l’effectif record de 2188 employés. Les grévistes se retrouvent sur un mot d’ordre : les “cent sous”, une augmentation égale pour tous [3]. Très vite, cependant, les salariés associés s’en désolidarisent, manifestement sensibles aux arguments de l’administrateur gérant Colin qui leur démontre qu’une augmentation générale des salaires égale pour tous, en impactant fortement les dividendes, jouerait contre leurs intérêts d’actionnaires.

Ils apparaissent dès lors plus que jamais comme des “privilégiés”. Le problème des inégalités résultant des différences statutaires au sein de l’entreprise coopérative devient central. Le nombre de ceux qui accèdent au rang d’associé n’a pas progressé. A l’inverse, les participants, qui n’habitent pas le Familistère et reçoivent moins dans la répartition des dividendes sont devenus très nombreux : plus de 1 000. Il en va de même des auxiliaires : cette main d’œuvre non intéressée aux bénéfices, 800 personnes, croît fortement en période de prospérité.

La grève sépare les ouvriers et cadres familistériens des ouvriers non familistériens. Godin n’a jamais été égalitariste, ce que les communistes reprochent à sa doctrine. Mais il imaginait qu’à raison de leur talent, auxiliaires et participants pourraient accéder aux statuts supérieurs de sociétaire puis d’associé. Dans les faits, avec le temps, peu montent dans l’ascenseur.

Grévistes devant l’usine Godin, 25 novembre 1929. Coll. Pierre Nicolas



(1) EMILE Max, *La grève au Familistère de Guise, La Révolution prolétarienne,* n° 98, février 1930, Paris.

(2) Danielle TARTAKOWSKY, “Manifestations ouvrières et théories de la violence : 1919-1934”, *Cultures & Conflits La revue, www.conflits.revues.org*

(3) A l’issue du conflit, une indemnité de vie chère de 1,50 F par jour est allouée aux salariés. En outre, la direction met en application la révision des salaires qu’elle avait proposée dès le début du mouvement mais n’accède pas aux revendications des grévistes.

III

INDUSTRIE



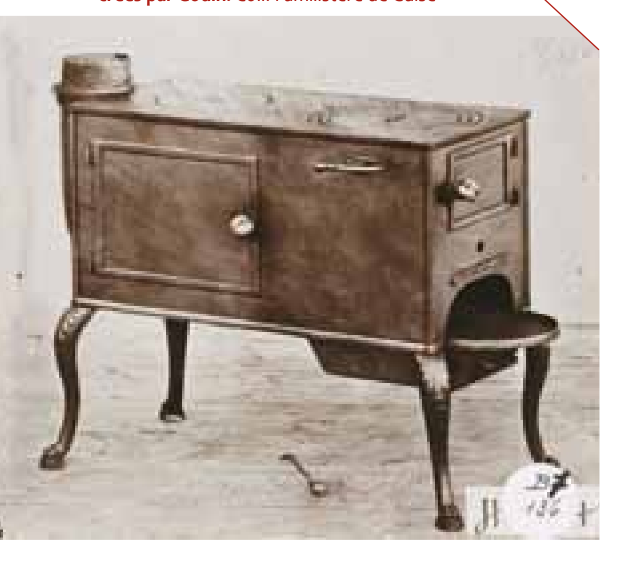
La fonderie de l'usine Godin S.A.
Photographie Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise



Une entreprise

La réussite industrielle de Jean-Baptiste André Godin a pour origine l'idée d'employer la fonte de fer dans la fabrication des appareils de chauffage. C'est un matériau ductile et résistant, plus calorifique que la tôle de fer alors communément utilisée. L'ancien ouvrier n'est pas le premier à utiliser la fonte pour la construction d'appareils domestiques (les frères Guyon à Dole, par exemple, déposent en 1828 le brevet d'un fourneau en fonte). Mais son génie de l'entreprise lui permet, sans autre capital que les 4 000 F qu'il reçoit de son père à l'occasion de son mariage, de conquérir en l'espace d'une vingtaine d'années une position dominante dans son secteur d'activité.

Un des premiers appareils sortis des ateliers créés par Godin. Coll. Familistère de Guise



par Frédéric PANNI

Au terme de deux années d'apprentissage dans des ateliers de Paris, de Lyon et du midi de la France, Godin crée en 1840 un premier atelier de serrurerie-fumisterie dans son village natal à Esquéhéries (Aisne). Le jeune artisan autodidacte entre en industrie par la propriété industrielle : il dépose en juillet 1840 un brevet de dix ans pour la construction d'un poêle à charbon en fonte de fer. En 1846, Godin déplace sa manufacture à une vingtaine de kilomètres de là, à Guise : la réserve de main d'œuvre y est plus importante et les voies de communication facilitent approvisionnements et expéditions. Une usine succursale est créée près de Bruxelles en 1854. La petite entreprise artisanale est devenue dès 1863 un ensemble industriel qui occupe 900 personnes et produit 60 000 appareils de chauffage et de cuisson par an.

Cette réussite repose à l'origine sur une série de brevets d'invention. Mais après avoir perdu plusieurs procès en contrefaçon, Godin considère que sa fabrication est tombée dans le domaine public et cesse pendant plusieurs années de protéger son industrie. *"Le moment était arrivé pour moi, écrit-il en 1869, de ne pas laisser prendre les devants aux autres. Les objets de chauffage sont un peu sujets à la mode. Je devais réaliser des améliorations dans mon industrie pour garder ma prépondérance industrielle"*. La stratégie de Godin consiste avant tout dans l'innovation permanente : création incessante de nouveaux modèles, améliorations technologiques, accroissement de la productivité. Il parvient ainsi à surmonter les obstacles qui se dressent devant lui : contrefaçons, crise industrielle à partir de 1873, difficulté à recruter un personnel de direction compétent, séparation avec sa première épouse, copropriétaire des fonderies Godin-Lemaire. Les procédés d'émaillage polychrome de la fonte mis au point dès les années 1850 vont donner à l'entreprise une supériorité incontestable sur ses concurrentes (surtout ardennaises : Deville, Faure, Nestor Martin, Saint-Nicolas). Les appareils de chauffage et de cuisson prennent l'apparence de meubles luxueux qui participent à la décoration des intérieurs.

Les appareils de chauffage et de cuisson prennent l'apparence de meubles luxueux

Godin expose sa production à l'Exposition Universelle de Londres en 1862, où il se rend pour étudier la concurrence étrangère. Il estime alors que son entreprise *"n'est pas seulement aujourd'hui la première de France dans son genre mais bien la première du monde"*. Le nombre de modèles passe de 170 en 1863 à 400 en 1869 puis 1100 en 1884. L'usine de Guise emploie alors 1 300 personnes. A partir de 1871, il cherche à mettre au point avec son directeur de la fabrication une batterie de moulage mécanique qui doit permettre de diminuer la pénibilité du travail des mouleurs et augmenter la productivité du moulage. Il en dépose le brevet en 1875 et installe à l'usine une première chaîne de fabrication mue par des machines à vapeur. Une seconde chaîne de moulage mécanique est installée en 1881. En 1882, la manufacture produit plus de 94 000 appareils de chauffage et de cuisson et 130 000 objets divers.


N°5

Demande d'un Brevet d'Invention de Quinze Ans

par

Godin

Brevet d'invention pour l'application des émaux à la fonte. Coll. Godin S.A. © Familistère de Guise

Godin est persuadé que la qualité de la production, en plus de sa nouveauté, est une condition pour asseoir durablement le leadership de l'entreprise. Il entend fidéliser une clientèle sur plusieurs générations. Le soin avec lequel il sélectionne ses fontes de seconde fusion illustre cette exigence. Godin fait en 1869 cette recommandation à son fils, envoyé en Angleterre pour l'approvisionnement de l'usine : *"Je suis d'avis que tu affrètes au moins un bateau de la meilleure fonte que tu pourras trouver, quel qu'en soit le prix. Il est certain qu'en faisant une mauvaise fabrication, on ne sait pas ce que l'on perd, et peut-être qu'au lieu de mar-*

heureuse en industrie

chander sur les cours, nous ferions bien de bien payer la fonte pour nous ménager auprès des maîtres de forges la possibilité d'un bon choix, c'est-à-dire de les encourager ainsi à nous resservir leurs meilleures fontes". La finesse des ornements qu'on peut observer sur les appareils anciens de la collection conservée au Familistère témoigne à la fois de la qualité des fontes utilisées et du savoir-faire des fondeurs des ateliers de moulage.

Des marchandises pour toutes les bourses

L'exigence de qualité se double de la volonté de proposer des marchandises pour toutes les bourses. Les appareils bon marché en tôle et en fonte ordinaire voisinent dans les catalogues avec les appareils de luxe, émaillés, nickelés, décorés à la mode, destinés à une clientèle bourgeoise. De plus la production se diversifie d'une façon inégalée par les concurrents. L'accroissement considérable du nombre de modèles tient en bonne partie à la fabrication, à côté des poêles et des cuisinières, d'articles d'hygiène (sanitaires, lavabos, baignoires, crachoirs…), d'objets de quincaillerie (fers à repasser, encriers, porte-chapeaux…), d'ustensiles de cuisine (poterie alimentaire, dessous-de-plat…), jouets, articles de jardin, d'écurie, etc. Si bien que les usines de Guise et de Bruxelles peuvent aussi concurrencer les fabricants spécialisés.

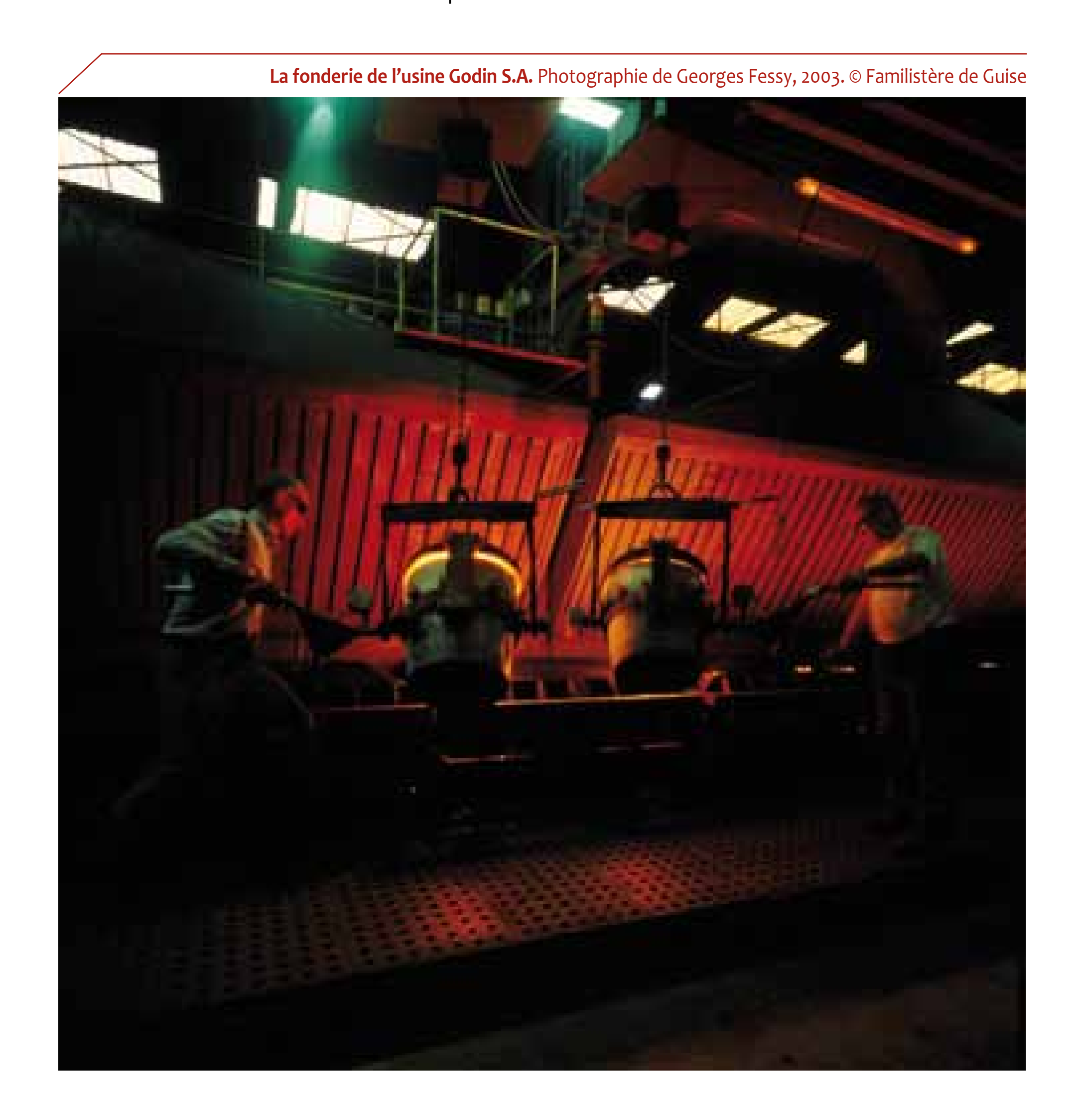
La commercialisation de la production est une autre préoccupation de Godin. L'usine de Bruxelles lui permet d'accéder facilement au marché belge. Il suit avec vigilance les tournées de ses voyageurs de commerce qui visitent les quincailliers revendeurs des appareils de la marque. Il tance ainsi en avril 1862 l'un de ses nouveaux voyageurs pour le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme et l'Oise : *"votre lettre du 9 courant me fait voir que vous prenez enfin sérieusement l'itinéraire que vous vous êtes chargé de suivre pour le placement de mes produits. Cela vient un peu atténuer l'effet produit sur moi par la lenteur de vos débuts car je dois vous faire remarquer que vous êtes parti le 12 mars de Guise et qu'à la date du 3 courant vous aviez seulement visité 13 villes de votre itinéraire".* A Paris, où le fouriériste François Cantagrel est son représentant industriel et commercial, il entretient des relations cordiales avec les principaux marchands comme Allez Frères, qu'il invite au Familistère en juin 1862. Godin maintient des relations commerciales dans toute la France, en Belgique, en Angleterre, en Suisse, en Algérie et même en Russie, où des sympathies phalanstériennes le conduisent à faire des affaires. Godin porte aussi une attention méticuleuse au matériel commercial, les catalogues en particulier. Ces albums destinés aux quincailliers sont en général parfaitement élaborés. Au dessinateur à qui il confie l'exécution des illustrations de l'album de 1863, Godin écrit : *"c'est avec un certain regret que je remarque une différence dans l'exécution des divers dessins. D'abord parce que dans les uns vous redressez la perspective, dans les autres vous la laissez comme sur les photographies. Cela n'aurait pas dû avoir lieu […]. Je vous ai dans mes précédentes lettres fait remarquer que les différences de teintes des photographies devaient être ramenées par vous à un travail uniforme […] Les cercles et tampons du dessus des cuisinières sont un peu trop tranchés avec le dessus", etc.*

Sans se substituer aux responsables des différentes directions de l'usine, Godin s'occupe de toutes choses avec la plus grande méticulosité. La maîtrise de tous les aspects de l'entreprise industrielle est une autre condition du succès. L'omniprésence de Godin est un palliatif à l'union des talents que suscitera, c'est le souhait de l'industriel, l'association coopérative du capital et du travail. Un Conseil de l'industrie est créé conformément aux statuts de l'association en août 1880. Présidé par l'administrateur-gérant, ce conseil réunit chaque mois Godin et les directeurs de l'usine pour débattre de toutes les questions industrielles et coordonner l'activité des différents services des fonderies et manufactures Godin & Cie.

Godin réussit à imposer durablement auprès du public l'idée que ses appareils domestiques sont économiques, économes, robustes et efficaces. Les "poêles Godin" sont, comme le résumeront au XXe siècle ses successeurs à la tête du Familistère, *"les meilleurs et les moins chers".* Ils sont aussi les plus coopératifs. La réussite industrielle n'est pas une finalité ; elle est le moyen du progrès social. Si la prospérité économique est la condition du Familistère, ce dernier est la justification même du développement industriel. Il ne suffit pas que l'usine offre des emplois ou des salaires. Il ne suffit pas qu'elle produise des richesses dont une partie peut être avec philanthropie employée au bien-être des travailleurs. L'usine appartient au projet sociétaire.

L'auteur - Frédéric Panni est conservateur du patrimoine au Familistère de Guise. ■

La fonderie de l'usine Godin S.A. Photographie de Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise



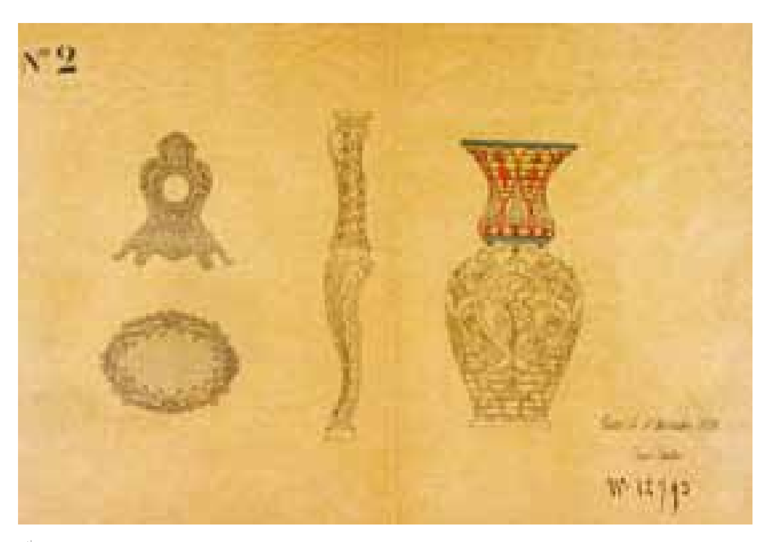


Le processus

Au XIXe siècle comme aujourd'hui, le processus de fabrication, de la conception des appareils à leur emballage, est entièrement intégré dans les ateliers de l'usine de Guise, sous le contrôle de Godin et de ses successeurs à la direction du Familistère. La chaîne de production a évolué sans être fondamentalement transformée depuis l'époque de Godin.

par Frédéric PANNI

La conception du modèle



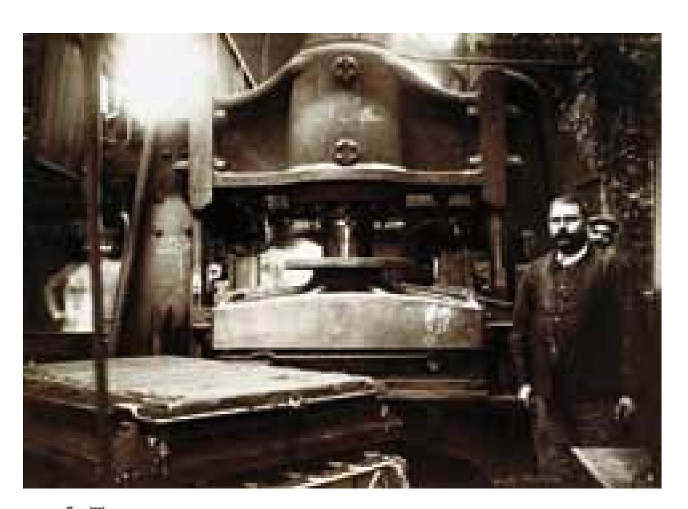
1. Les modèles sont en premier lieu dessinés : ici des objets de quincaillerie et un pied d'appareil dessinés par Godin en décembre 1852.

2. Les sculpteurs interprètent les dessins (accrochés au mur du fond) par des modèles en plâtre grandeur d'exécution. Le plâtre est teint à l'imitation de la fonte pour juger de l'effet produit par la pièce à la fin de la fabrication.



3. Les pièces modelées sont assemblées d'une part pour vérifier leur bon assemblage et d'autre part pour réaliser les photographies utiles à la confection des catalogues et au dépôt des modèles.

La création du moule



4-5. Les modèles en plâtre sont ensuite moulés pour fondre les formes de l'avers et du revers de chaque pièce. Ces plaques-modèles en métal servent à créer les empreintes en creux dans le sable des moules de fonderie qu'on passe à la presse.



de fabrication

Le moulage et les finitions



6. Les moules sont remplis de fonte de fer liquide avec régularité, vitesse et précision par les mouleurs armés de leur pesante louche. Les moules en sable sont détruits après chaque coulée.



7. Les pièces sorties des moules doivent être nettoyées du sable encore adhérent et libérées des éléments résultant du moulage (la fonte de remplissage des canaux par lesquels se fait la coulée et s'évacue l'air) ; elles passent ensuite au meulage où sont supprimées les bavures.



8. Les pièces en fonte destinées à être émaillées sont recouvertes de poudre d'émail et placées dans les fours. D'autres pièces sont placées dans les bains de nickelage.

Assemblage et expédition



9. Vient ensuite l'ajustage des différentes pièces qui entrent dans la composition des appareils (plusieurs dizaines de pièces différentes pour les poêles et les cuisinières : voir l'écorché de cuisinière p. 63).



10-11. Les appareils sont emballés avec de la paille et transportés par voiture à cheval jusqu'à la gare de chemin de fer.

Illustrations : collection Familistère de Guise sauf mention contraire © Familistère de Guise

1. Modèles d'objets de quincaillerie, 1852 (coll. Godin S.A.) - 2. L'atelier de sculpture sur plâtre, 1896 - 3. Modèle de cuisinière pour le dépôt au conseil des prud'hommes de Guise, 1890 - 4. Pressage d'un moule en sable, 1899 - 5. Les châssis de moulage, 1899 - 6. Moulage sur une batterie du moulage mécanique, 1899 - 7. Salle des fours de l'atelier d'émaillage, 1896 - 8. Atelier de montage et d'ajustage, 1890 - 9. Atelier d'emballage, photographie De Jongh Frères, 1899 - 10. Sortie d'une voiture à cheval de l'usine de Laeken à Bruxelles, 1895.

Petit catalogue de la

La fonderie créée par Godin en 1840 compte aujourd'hui 170 ans de production d'appareils en fonte de fer. Poêles et cuisinières se fabriquent toujours dans l'usine de Guise. Une telle longévité dans ce secteur d'activité est exceptionnelle. Les collections industrielles du Familistère de Guise offrent un bon aperçu du dynamisme de l'entreprise et forment une petite histoire de l'univers domestique.

par Frédéric PANNI

Les modèles de ces deux cuisinières à charbon ont été créés avant 1846, avant que Godin ne déplace ses ateliers d'Esquéhéries à Guise. La cuisinière n° 36 est même un "incunable" de la manufacture Godin-Lemaire puisqu'elle a été fabriquée à Esquéhéries, comme l'atteste la plaque visible sur sa façade. Les deux modèles sont produits jusque 1874. Ces appareils représentent la première période d'activité de la manufacture Godin-Lemaire. Ils sont réalisés entièrement en fonte de fer à l'exception des boutons ou robinets en laiton. Quatre pieds assez grêles supportent le corps de chauffe et de cuisson. La plaque de cuisson du dessus est assez basse (70 cm de hauteur). La cuisinière n° 36, sans ornement mais élégante, comporte un grand four, une étuve, une grande chaudière pour l'eau chaude et trois trous de cuisson sur le dessus.



Cuisinière n° 36

Ce petit calorifère à houille ou coke dont le modèle est créé en 1865, appartient à une série d'appareils de chauffage "d'un extrême bon marché", encore fabriqués après 1918. Ils sont formés de plusieurs parties emboîtées qui se démontent facilement (on peut transformer le calorifère en réchaud en enlevant la partie supérieure), sont légers et aisément transportables d'une pièce à l'autre.



Calorifère n° 16

La cuisinière n° 26, est l'une des *"plus jolies cuisinières que l'on ait jamais faites"* proclame le catalogue de 1863. L'argument esthétique a évidemment une valeur commerciale dès cette époque. Les ornements des pieds (en forme de sphinges), des portes et des colonnes d'angle sont d'une rare finesse qui dénote une belle maîtrise de la technique du moulage et requiert des fontes de la meilleure qualité, que Godin importait de Grande-Bretagne. Cette cuisinière très décorée, avec deux étuves dans le bas, un grand four, une chaudière, trois trous de cuisson sur le dessus, plus un trou dédié à un réchaud pour griller les viandes, est destinée aux cuisines bourgeoises.



Cuisinière n° 26 (don Arche)

production industrielle

Ce modèle de prestige, que les grands fabricants doivent avoir à leur catalogue, a été créé sous la gérance de François Dequenne, entre 1888 et 1898. Le "poêle-phare", d'une hauteur de 133 cm, est construit autour d'un gros foyer sphérique ouvert sur 360°. Le feu est ainsi visible de tous côtés et le calorifère n° 140 donne autant de spectacle que de chaleur. Il peut contenir 12 kilos de coke et sa capacité de chauffage est, selon le fabricant, de 225 m^3, un volume considérable qui destine le poêle au chauffage des lieux publics - salles de café, restaurants ou grands magasins - ou au vestibule de grandes demeures. L'appareil est en fonte de fer ordinaire rehaussée d'ornements nickelés. Un petit vase, installé sur demande spéciale, coiffe la trappe de chargement du combustible.

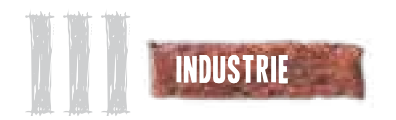
Calorifère n° 140

Calorifère n° 2121

Il s'agit d'un exemplaire du célébrissime "Petit Godin", fabriqué après la Première Guerre mondiale. L'appellation recouvre en réalité une gamme de calorifères à feu visible créés à partir des années 1890, qui se reconnaissent à leur fût élancé, circulaire à l'origine, en tôle de fer lustrée. La tête, le socle tripode, la porte et la bavette sont en fonte de fer émaillée, le foyer est garni de briques réfractaires et l'entrée d'air se règle non par le moyen d'une clef posée sur la buse mais par la vis qu'on voit sur la porte. Décliné en différentes tailles, hygiénique, efficace et économique, le "Petit Godin" est devenu au XXe siècle l'emblème du chauffage domestique, l'incarnation du bon génie du foyer. Sa simplicité de forme et de décor lui donne un caractère indémodable. Calorifère à charbon à l'origine, le Petit Godin est adapté après 1918 pour chauffer aussi le bois. Il est toujours fabriqué avec succès aujourd'hui : il existe même depuis peu un Petit Godin rose bonbon !

Cet appareil luxueux, véritable meuble de salon, illustre parfaitement l'importance de l'émaillage de la fonte de fer, une application qui distingue la manufacture de Guise dans les années 1860. La fonte émaillée facilite grandement l'entretien des appareils, ainsi protégés de l'oxydation, mais elle a de plus un grand pouvoir de séduction, en partie lorsqu'elle est comme ici associée à des éléments de fonte nickelée. Quelques décennies plus tard, tous les concurrents principaux de Godin produisent des appareils en fonte émaillée. Les fabricants accordent alors la plus vive attention au "style" des appareils ménagers pour flatter les goûts de la clientèle bourgeoise et accorder le chauffage au reste de leur mobilier. La principale nouveauté de cette cheminée à houille et à bois "de style moderne", dont le modèle entre au catalogue général de 1914, est le naturalisme contemporain du décor de l'enveloppe. Avant d'adopter, à partir des années 1930, une esthétique industrielle, les arts ménagers empruntent leurs styles à l'histoire de l'art : Godin produira des foyers "Renaissance", "Louis XV" ou "genre anglais".

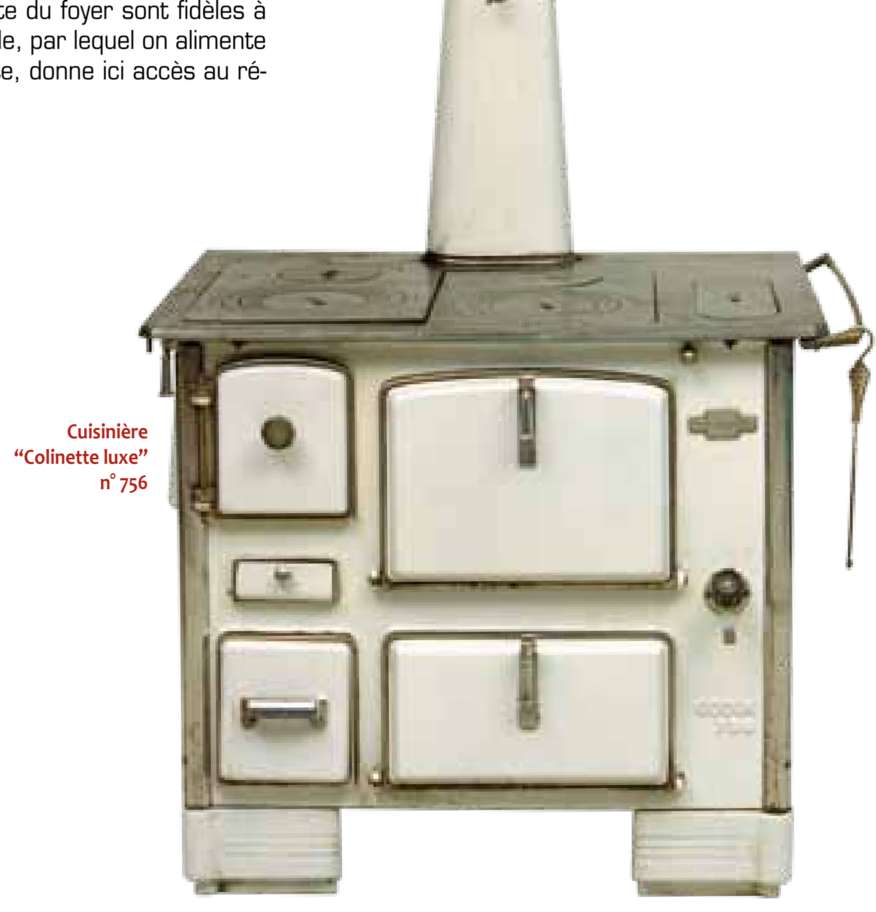
Cheminée à four
de style moderne n° 287



Petit catalogue de la

Encrier n° 16 "Radiolette"

Une nouvelle stratégie commerciale est adoptée par la Société du Familistère pour la distribution des petits poêles à bois créés dans les années 1920. Les appareils sont baptisés d'un nom familier, "Chauffette" (1924) ou "Radiolette" (1925), une affiche dédiée à chaque modèle est imprimée, des cartes publicitaires reprenant le visuel de l'affiche sont diffusées. Des produits dérivés en fonte de fer reproduisent les formes des calorifères. L'encrier n°16, qui entre au catalogue de 1927, est une réduction minutieuse de la Radiolette n° 399 : l'enveloppe ajourée et émaillée de l'appareil, la bavette, les pieds et les colonnes nickelés, la vis de réglage d'entrée d'air sur la porte du foyer sont fidèles à l'original. Le couvercle, par lequel on alimente en bois la Radiolette, donne ici accès au réservoir d'encre en verre. A l'exception de la porte du foyer, toutes les pièces de l'encrier sont moulées et assemblées comme les appareils de chauffage. Ces produits dérivés, comme les cuisinières-jouets que la manufacture fabrique depuis 1887, sont aussi une démonstration du savoir-faire des ateliers de Guise.



Cuisinière "Colinette luxe" n° 756

Le modèle de la cuisinière "Colinette luxe" est créé en 1938, trois ans après la mort de l'ancien administrateur-gérant de la Société du Familistère Louis-Victor Colin. Cet appareil commémoratif célèbre aussi le blanc, nouvelle vertu depuis les années 1920 de la cuisine-laboratoire, dont le plan de travail a été relevé de 10 cm depuis le milieu du siècle précédent (le dessus de la Colinette luxe est à 80 cm du sol).

Album de 1867



Cette planche de l'album paru en 1867 témoigne du soin apporté par Godin à la représentation des produits de l'usine du Familistère. Les lithographies de grand format (les planches ont 30 centimètres de haut), rehaussée d'une couleur, permettent d'apprécier chaque détail du décor.



Album anglais, 1880

Depuis l'Exposition Universelle de Londres en 1862, Godin fait des affaires avec l'Angleterre. En 1880, la nouvelle Société coopérative du Familistère édite en anglais un grand album de la manufacture. Cette planche présente une sélection des articles d'hygiène. Godin ne manque pas d'audace : il prétend vendre des "water-closets" aux inventeurs de la plomberie sanitaire !





Album spécial de 1913



L'introduction de la couleur dans l'impression des catalogues du Familistère au début du XXe siècle permet d'apprécier la palette des émaux qui peuvent être unis, granités ou marbrés.

Tableau n°4 des produits Godin-Lemaire pour l'année 1863



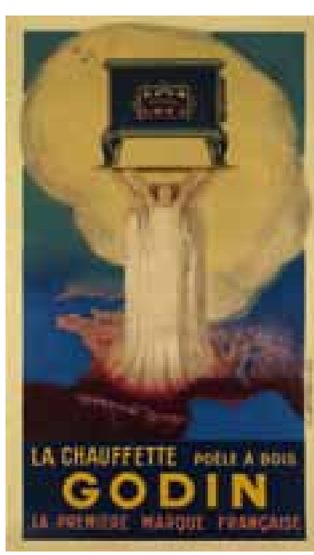
Ce tableau de 60 centimètres de large est un rare exemple du matériel publicitaire créé par la manufacture de Guise dans les premières décennies de son existence. Par le rapport qu'il établit entre le texte et l'image, il s'apparente davantage à une page de catalogue qu'à une affiche. Godin prépare d'ailleurs ces tableaux en même temps que le catalogue dont il réutilise les gravures. Dans la partie supérieure du tableau, l'argumentaire vante le nouveau procédé d'émaillage qui permet notamment de donner à la fonte des cheminées l'apparence du marbre. Dans la partie inférieure du tableau sont représentés les accessoires de chauffage et de cuisson, chaufferettes, braisières, poteries culinaires, moules à gaufres qui révèlent la diversité de la production. Cette communication, encore éloignée de la publicité du XXe siècle, semble d'abord destinée aux revendeurs des appareils, les grands magasins ou les quincailliers, que le fabricant cherche à rallier à sa cause pour défendre ses produits auprès du public.

Petit catalogue...

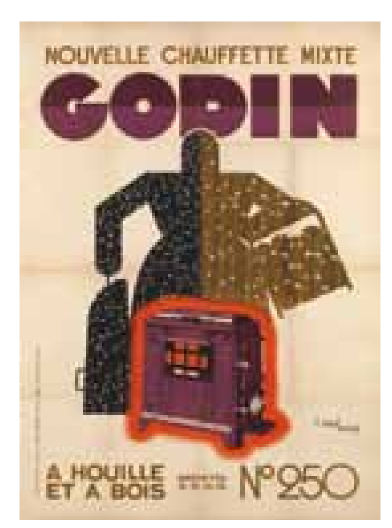
La comparaison de cette affichette avec le tableau de 1863, aux dimensions comparables, est intéressante. En 1927, l'argument n'est plus que visuel, la couleur aidant. Le slogan qui véhicule le nom de la marque, "Poêles Godin. Les meilleurs et les moins chers", a valeur d'image, tandis que la raison sociale de l'entreprise et la description sommaire des appareils passe au second plan. Après 1918, comme ses concurrentes, la maison Godin est entrée dans l'ère de la publicité. L'affichette de magasin est désormais moins une synthèse du catalogue qu'une déclinaison de l'affiche.



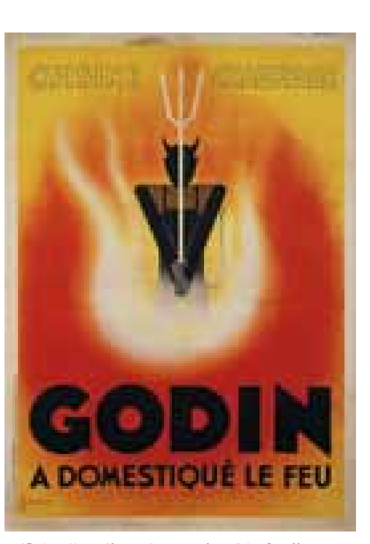
Affichette publicitaire, 1927



Affiche "La Chauffette", vers 1924



Affiche "Chauffette mixte n°250", 1932 (DR)



Affiche "Godin a domestiqué le feu", 1933
(coll. Archives Départementales de l'Aisne, DR)

Le relèvement de la France (et de la Chauffette, poêle à bois) est le sujet de la première grande affiche de la Société du Familistère. La guerre de 1914-1918 bouleverse le paysage industriel et commercial. C'est un petit appareil de chauffage, presque un chauffage d'appoint, que ces trois grâces gauloises portent en triomphe. « Godin » doit reconquérir ses parts de marché dans un secteur en pleine restructuration. Il s'agit désormais de séduire directement la clientèle individuelle. Le dessinateur Jean d'Ylen fait une excellente synthèse de l'affiche publicitaire au graphisme séduisant des années 1900 et de l'affiche engagée de la propagande des années de guerre. Acheter « Godin » apparaît avec élégance comme une question de salut national.

La pénurie de charbon après la Grande Guerre avait incité les fabricants à créer des appareils utilisant le bois pour combustible. Dans les années 1930, ils se concurrencent sur le terrain des différentes sources d'énergie : bois, charbon, gaz, électricité. En 1932, la nouvelle Chauffette, une vraie petite machine dans sa belle carrosserie violette, affiche la mixité de ses combustibles sous la forme d'une ménagère houille et bois dessinée par Edouard Courchinoux. L'entreprise reprendra le même argument pour ses cuisinières bois-charbon dans les années 1970, au moment de la crise du pétrole.

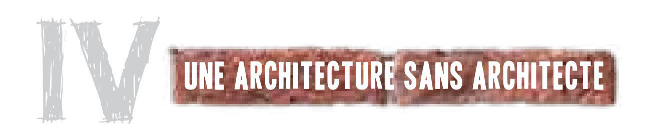
Sauf mention contraire, les objets présentés appartiennent aux collections du Familistère de Guise. Les acquisitions et les restaurations des collections du Familistère bénéficient du soutien du Conseil général de l'Aisne et de celui de l'Etat et de la Région Picardie (FRAM et FRAR). Photographies © Familistère de Guise

Avec cette belle affiche confiée à Jean Lachaux, le nouvel administrateur-gérant de la Société du Familistère, René Rabaux, souhaite mener une campagne de notoriété sur la marque elle-même. Pour la première fois peut-être dans l'histoire de la manufacture, il n'est fait aucune référence à un produit. La raison industrielle de l'entreprise est indiquée comme une abstraction : "Cuisine, chauffage". Le message va à l'essentiel : la maîtrise du feu qui permet de fabriquer les appareils en fonte de fer et de chauffer ou de cuire. Le très beau slogan *"Godin a domestiqué le feu"* s'entend aussi bien à propos de la métallurgie du Familistère que de la sécurité et du rendement des appareils qui en sont le produit. La personnification du nom de Godin en diable au trident a certainement fait sourire le personnel de l'Association coopérative du Capital et du Travail qui n'ignorait pas l'anticléricalisme du fondateur du Familistère.



UNE ARCHITECTURE SANS ARCHITECTE IV

Cour du pavillon central du Palais social.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



Le XIXe, un siècle ha

La révolution industrielle propulse le logement au rang de sujet politique de première importance. Qui résout le problème de la pénurie, du coût et de la salubrité des logements ouvriers agit simultanément sur l'hygiène publique, la natalité et la productivité, voire contribue au "relèvement moral" des populations et freine la progression des idées prônées par les partis ouvriers. En présence de tels enjeux, deux camps s'affrontent : partisans du logement individuel et de la petite propriété pour l'ouvrier, contre tenants d'un habitat collectif, apportant à la communauté des travailleurs ce que Godin appelle *"les équivalents de la richesse"*.

par Patrick KAMOUN

Le Familistère de Guise au début du XXe siècle.
Coll. AD Aisne, 22 Fi Guise



Une pénurie de logements abordables sévit dans toute l'Europe occidentale depuis le milieu du XIXe siècle. Elle est étroitement liée à la révolution industrielle. Georges Picot, l'un des apôtres du logement ouvrier, en définit deux causes simultanées : le développement de l'industrie qui exige un nombre considérable de bras et l'accroissement incessant de la population des villes.

Ce sont des médecins qui, dans toute l'Europe, vont se mobiliser sur la question du logement. Un nouveau genre scientifique, né de l'observation, y apparaît au XIXe siècle : il s'agit de la "topographie médicale". Ces médecins sillonnent les villes et les quartiers populaires. Ils décrivent avec une précision d'entomologiste les conditions épouvantables de logement de la classe ouvrière et de propagation des épidémies. Ces enquêtes vont sensibiliser penseurs et hommes politiques. Elles sont à l'origine de ce que l'on nommera le courant "hygiéniste". Ces médecins mettent en évidence la liaison entre la mauvaise santé, la diffusion des épidémies et le taudis. Pour avoir des ouvriers en bonne santé et donc productifs, il leur faut un logement salubre.

"Il faut désarmer pacifiquement l'émeute"

A cela s'ajoutent des préoccupations politiques. Les classes dirigeantes, si elles veulent combattre le socialisme et le collectivisme, prônés par les partis ouvriers, prennent conscience qu'elles doivent assurer à la classe ouvrière des logements sains, et si possible favoriser l'accession à la petite propriété. Napoléon III dont les ambitions sont *"l'extinction du paupérisme"* et *"rendre l'ouvrier propriétaire"*, disait aussi : *"il faut désarmer pacifiquement l'émeute"*.

La question du logement sera également au centre des politiques natalistes, soit parce que la natalité baisse, comme en France, soit pour lutter contre la mortalité infantile qui prend des proportions alarmantes à la fin du XIXe siècle.

Enfin, le "relèvement moral" de la classe ouvrière nécessite l'apprentissage de l'hygiène du corps et de la prévoyance. Une véritable croisade va être menée contre les trois grands "fléaux sociaux" : la tuberculose, l'alcoolisme et le mal vénérien.

Les premières réalisations de cités ouvrières, dignes de ce nom, seront le fait d'industriels pour fidéliser et moraliser leur main d'œuvre : Robert Owen en Ecosse à New-Lanark, les manufacturiers de Mulhouse, Henri de Gorge, en Belgique, au Grand Hornu, Menier, à Noisiel, qui permet au peuple la consommation de chocolat, Krupp à Essen, dont l'acier s'impose comme le meilleur du monde, les compagnies de chemin de fer de toute l'Europe industrielle, et bien entendu Jean-Baptiste André Godin. Ce sont des constructeurs pour leur personnel, dont les maisons serviront de modèles popularisés par les expositions universelles. A Londres en 1851, où un prototype de maison ouvrière est présenté pour la première fois au public, mais aussi à Paris en 1867 et en 1889. Ces expositions seront les vitrines de l'économie sociale et des lieux de rencontres et de confrontations internationales sur le thème du logement.

En France, parmi les grandes écoles de pensée qui vont s'attaquer aux problèmes du logement de la classe ouvrière, une mention particulière doit être faite à Frédéric Le Play et aux fouriéristes. Deux grands débats agitent et opposent ces penseurs et vont animer la pensée sociale en matière de logement pendant près de 150 ans… et ils sont toujours d'actualité. Faut-il des logements collectifs ou individuels ? Faut-il des logements en location ou accession à la "petite propriété" ?

La maison individuelle source d'isolement

Frédéric Le Play est le promoteur de l'économie sociale et du "patronage". La méthode de Le Play est basée sur l'enquête directe. Il étudie notamment le budget des familles ouvrières. Le Play rédige près de 300 monographies qui seront rassemblées dans un énorme ouvrage en six volumes *Ouvriers européens* publié en 1855. Ses théories sociales seront résumées en 1864 dans *La réforme sociale.* La cellule familiale constitue la cellule sociale de base par excellence. La

Vanniers au travail dans la pièce principale d'une maison à Origny-en-Thiérache au nord de l'Aisne. © AD Aisne, 22 Fi Origny-en-Th



famille sera effectivement au centre des préoccupations de ceux qui vont donner naissance au logement social. Il s'agit de favoriser la natalité, de protéger les familles nombreuses et de lutter contre la mortalité infantile.

Les théories de Le Play seront reprises par les réformateurs sociaux et notamment, en France, par les catholiques sociaux dont le chef de file, le vicomte Armand de Melun, sera le promoteur de la première loi française relative à l'aménagement des logements insalubres. Ces philanthropes s'opposent aux expériences sociétaires et à leurs théories de logements communautaires. De trop fortes concentrations d'ouvriers ne peuvent que *"mener aux déchéances sociales, au socialisme et aux anarchies sexuelles"*. Le logement des ouvriers doit se faire en maison individuelle, si possible avec un jardin dont le potager représente un complément alimentaire non négligeable, et si possible en accession à la petite propriété.



Dans l'appartement qu'occupait Jean-Baptiste André Godin parmi les ouvriers au Familistère de Guise.
Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

Ceux qui vont réaliser le rêve de ces réformateurs sociaux dans le domaine du logement sont des francs-maçons. La Loge de la Parfaite Harmonie de Mulhouse, fondée en 1809, regroupe essentiellement des industriels et négociants de Mulhouse. Ces manufacturiers seront à l'origine de la cité de Mulhouse - 1200 logements en maisons individuelles - qui va devenir au XIX[e] siècle, la référence européenne en matière d'accession à la petite propriété.

Les fouriéristes ne sont pas d'accord. Il s'agit de vivre en commun, sous l'égide des lois de la complémentarité. Charles Fourier (1772-1837) définit le concept de l'association du capital et du travail et propose un modèle de communauté de vie et de travail - le Phalanstère - dans son *Traité de l'association domestique et agricole* (1822), puis dans *Le nouveau monde industriel et sociétaire* (1829). Le modèle est communautaire. Il rejette le principe de la maison individuelle, pour celui de la maison commune. Son principal disciple, surnommé "le phalanstérien", Victor Considerant (1808-1893), s'interroge : faut-il une maison isolée pour chaque famille ou un édifice unitaire pour la réunion de familles composant la Commune ? Il répond : *"l'économie, l'aisance, la facilité des relations et des services, les agréments de toute nature, toutes les convenances matérielles, sociales et artistiques militaient pour le second système."*

niérache.



Après 1857, la faillite de l'essai fouriériste au Texas, dont Considerant était le chef de file amène un autre membre de l'école sociétaire, l'industriel Jean-Baptiste André Godin, à envisager la création de son propre Phalanstère en tirant les leçons de l'échec de l'expérience communautaire en Amérique. Godin édifie à Guise un "Palais" pour les ouvriers qu'il baptise "Familistère". Il estime que *"la richesse au service du peuple"* ne peut fonctionner que dans un espace communautaire. Ce sont les *"services rendus"* aux ouvriers qui peuvent leur apporter *"les équivalents de la richesse"*. Godin est un adversaire de la maison individuelle, source d'isolement, et de la petite propriété, symbole de l'égoïsme social.

Guise est un contre modèle pour les réformateurs sociaux du XIX[e] siècle. Aux yeux de la bourgeoisie bien-pensante, le Familistère représente un danger pour l'ordre moral. Ces pratiques "libertaires" comme la mixité et la laïcité de l'école, l'union libre pratiquée, tolérée… voire encouragée ! Godin ne vit-il pas lui-même dans le péché ? Mais plus grave encore, ce sont ces femmes de l'usine qui portent cheveux courts et ce sont les bals costumés organisés dans la cour centrale du Familistère. Ils sont décrits comme de la corruption de l'âme. Le Familistère ne pourra pas rivaliser avec Mulhouse à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris en 1867. Godin affirme qu'on l'a empêché d'exposer. Est-ce un hasard ? Le commissaire de l'exposition n'est autre que Frédéric Le Play.

L'auteur - Conseiller à l'Union nationale HLM, Patrick Kamoun enseigne l'histoire du logement social à l'Ecole supérieure des professions immobilières de Paris et à l'Université d'Orléans. ■

---

(1) *L'extinction du paupérisme,* Louis-Napoléon Bonaparte, éditions Pagnerre, Paris, 1844.

(2) La loi du 13 avril 1850,



Phalanstère, Familistère, cités ouvrières

par Frédéric PANNI

Le Familistère bâti par Godin n'est pas le Phalanstère imaginé par Charles Fourier. L'un existe, l'autre pas. Et la nécessité de construire en réalité amène Godin à interpréter de façon originale le palais sociétaire. Le Familistère n'est pas davantage une "cité ouvrière" au sens qu'on donne à cette expression depuis la seconde moitié du XIXe siècle. Il en est même le contre-modèle.

Phalanstère et Familistère

Dans la société harmonieuse imaginée par le philosophe Charles Fourier, une phalange ou association de 1620 individus vit dans un confortable palais. Il est édifié au centre d'un vaste domaine agricole. Les ailes du Phalanstère dessinent des cours plantées de jardins. Une rue-galerie intérieure, sur le modèle de la grande galerie du Louvre, irrigue l'ensemble de l'habitation unitaire qui comprend de multiples salles communes ou séristères, des logements à double rang de chambre, des ateliers domestiques et industriels, des écoles, un opéra, etc. La tour d'ordre dominant la grande place centrale assure les communications et permet de diriger les groupes de travail. Les disciples de Fourier vont diffuser une saisissante représentation du Phalanstère inspirée du château de Versailles mais leurs essais de réalisation sont des échecs notoires.

Jean-Baptiste André Godin nomme sa cité Familistère par analogie avec Phalanstère mais aussi pour s'en distinguer. Le Familistère n'a pas une vocation agricole mais industrielle ; il s'élève non pas à la campagne mais dans les faubourgs d'une ville, à proximité de la manufacture qui emploie les travailleurs. Les 500 appartements du Familistère hébergent 1 500 à 2 000 personnes. Le système de cours et de coursives du Palais social se substitue à la rue-galerie du Phalanstère : les cours vitrées des grands hôtels parisiens sont ici une référence aussi importante que celle du palais fouriériste. Si le belvédère du pavillon central et la place du Familistère sont des citations de la tour d'ordre et de la place du Phalanstère, le groupe formé par les écoles et le théâtre du Familistère est, lui, parfaitement inédit.

Familistère et cités ouvrières

Godin étudie les réalisations des sociétés industrielles ou des philanthropes et loue même les cités de Mulhouse dont les services contribuent selon lui *"au développement physique, industrieux, intellectuel et moral de la population"*. Il se trouve lui-même confronté à la nécessité de sédentariser une importante main d'œuvre pour faire fonctionner l'usine toute proche.

Le Familistère se distingue néanmoins radicalement des cités ouvrières. Il ne repose pas sur le principe du logement individuel mais sur celui de l'habitat unitaire locatif. A Guise, pas de château du patron, de maisons d'ingénieur ou de contremaître. Un même palais abrite les appartements du fondateur, de l'institutrice ou du mouleur. Chacun s'y loge selon ses besoins. Tous sont locataires et jouissent des mêmes services.

Dans le Palais du Travail, les familles ne trouvent pas le logement minimum mais les équivalents de la richesse. Avec la fondation de l'Association coopérative du Capital et du Travail en 1880, le Familistère devient la propriété commune de ceux qui y travaillent et y habitent. Il est conçu comme un moyen d'émancipation collective.

"Cités ouvrières"

Par "cité ouvrière" on a d'abord entendu l'immeuble collectif de logements réservés aux ouvriers sur le modèle des hôtels garnis et des maisons pour familles édifiés à Londres dans les années 1840. Ainsi, par exemple, la "Cité Napoléon" ouverte en 1853 à Paris. Le caractère exogène de l'habitation ouvrière collective est souligné en 1855 par le docteur Lepelletier de La Sarthe : *"L'établissement de cités ouvrières fut donc une rêverie de notre siècle, un de ces produits de fabrique anglaise dont le sol de la France n'a permis l'édification que pour en démontrer, par les faits, le peu de sens et d'opportunité"*. Mais l'expression va aussi rapidement désigner tout ensemble organisé de logements ouvriers. Louis-René Villermé peut écrire en 1850 : *"Autant qu'il est possible, il faudrait que chaque cité se composât exclusivement de petites maisons non contiguës"*.

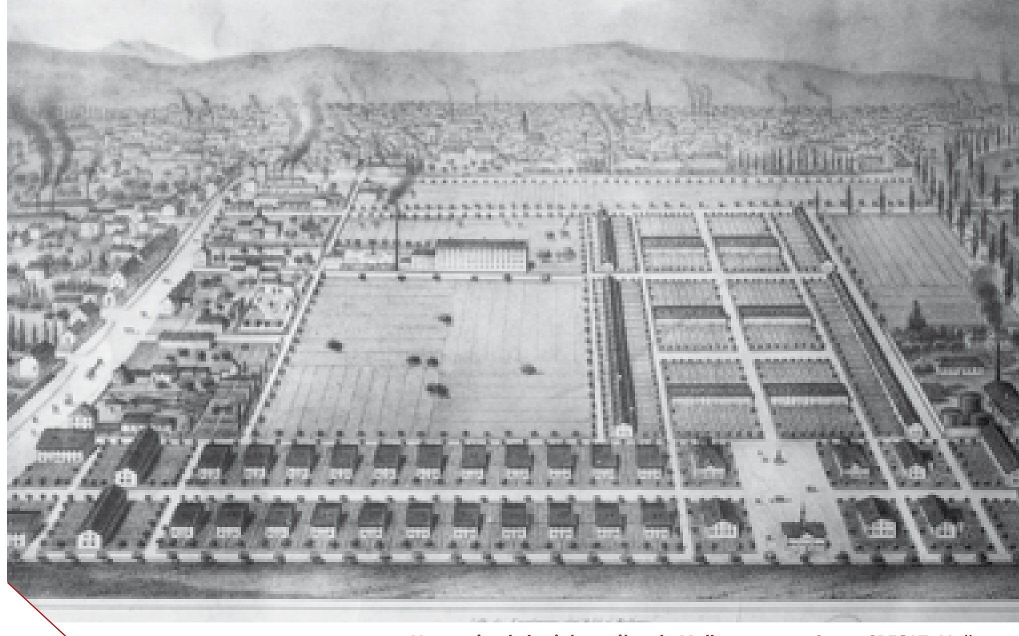
Vue du Phalanstère, gravure d'après un dessin de Victor Considerant, 1834. Coll. Familistère de Guise



Mulhouse *versus* Familistère en 1867

Les cités ouvrières de Mulhouse et le Familistère de Guise sont des réalisations qui ont valeur d'exemple. Elles posent avec une clarté remarquable les termes du débat sur le logement populaire des années 1860 à aujourd'hui.

par Frédéric PANNI



Vue-projet de la cité ouvrière de Mulhouse, vers 1852 © CRESAT, Mulhouse.

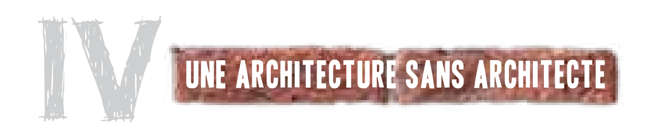


Paris, 1867. L'Exposition Universelle donne à Napoléon III l'occasion de glorifier la politique sociale du Second Empire. Les contributions personnelles de l'Empereur mettent le logement ouvrier en vedette dans la section d'économie sociale conçue par Frédéric Le Play. Deux visions sociales et deux conceptions du logement populaire, également hygiénistes et moralisatrices, s'opposent : le logement individuel et l'habitation collective. Les différents types de la maison ouvrière et le modèle de la cité ouvrière sont définitivement mis au point à Mulhouse par les industriels protestants, avec le soutien du gouvernement. L'habitation collective, à laquelle on a généralement renoncé au milieu du XIXe siècle, a son champion en la personne de Jean-Baptiste André Godin, fondateur du Familistère. La maison mulhousienne sort grande victorieuse d'une compétition avortée. Godin renonce à exposer (mais reçoit tout de même une médaille). Les termes du débat sur l'habitation ouvrière sont posés pour plus d'un siècle : *"Sauf des nuances qui sont très appréciables, quand on y regarde de près, mais qui ne sont pas fondamentales, à Beaucourt, à Guebwiller comme à Mulhouse, en Alsace, en un mot, le système aboutit à une idée typique et invariable : propriété individuelle ; le chez-soi de la famille ; absence de communauté. A l'antipode de ce système, est l'association illimitée, la réunion indéfinie des familles dans de vastes logements qui restreignent les frais généraux et font servir les grandes dépenses de l'ensemble à l'utilité de chacun. L'application la plus grandiose de cette idée s'est faite à Guise (Aisne) au Familistère de M. Godin-Lemaire"* (Henri Ameline, *Des institutions ouvrières au dix-neuvième siècle, 1866).*

La première cité de Mulhouse est encore expérimentale.

Les deux modèles d'habitation ont en commun la proximité des logements avec les unités de production industrielle et l'existence de services collectifs nombreux (et aussi d'institutions sociales développées). La première cité de Mulhouse est encore expérimentale. Plusieurs types d'habitations sont édifiés : les bandes de maisons contigües rivalisent avec les petits groupes de quatre maisons avec jardin, type mulhousien par excellence qui deviendra presque exclusif par la suite. La hiérarchie des constructions est tout à fait perceptible. La composition urbaine est étirée le long de trois longues rues parallèles d'une longueur supérieure à 600 m. La concentration caractérise par contre l'aménagement du Familistère. En 1867, les appartements et les services du Palais social sont compris dans un espace de 120 x 150 m. Les industriels mulhousiens favorisent avec succès l'accession à la propriété (654 maisons sont vendues en 1867) qu'ils jugent comme un puissant moyen de moralisation des mœurs ouvrières. A Guise, chaque famille reste locataire de son appartement ; la propriété du Familistère est destinée à être collective pour développer la solidarité des travailleurs-actionnaires.

	Le Familistère de Guise	Cités ouvrières de Mulhouse
Maître d'ouvrage :	Jean-Baptiste André Godin	Société mulhousienne des cités ouvrières (Jean Dollfus président)
Maître d'œuvre :	Jean-Baptiste André Godin	Emile Muller
Début de la construction :	1859	1853
Nb de logements en 1867 :	240 appartements	752 maisons : 216 dans la première cité et 536 dans la deuxième cité
Surface moyenne habitable du logement :	42 m²	55 m² (et 120 m² de jardin individuel)
Nb d'habitants en 1867 :	800	6 000
Coût :	820 000 F	env. 3 000 000 F
Financement :	bénéfices industriels des Fonderies et manufactures Godin-Lemaire	Société mulhousienne des cités ouvrières, par emprunt, avec les aides du gouvernement et de la Ville de Mulhouse
Statut :	logements locatifs, propriété des époux Godin-Lemaire (de l'Association coopérative du Capital et du Travail à partir de 1880)	accession à la propriété par location-vente
Coût moyen du loyer :	10 F par mois	mensualités de 25 F pendant 13 ans



Construire le

“Ce n’est donc pas le logement à bon marché qu’il faut créer, car le logement à bon marché est le plus onéreux pour l’homme ; ce qu’il faut édifier, c’est le logement de la véritable économie domestique, c’est l’atelier du bien-être et du bonheur humain, c’est le Palais Social enfin qu’il faut ériger au Travail…”

(Godin, *Solutions sociales*, 1871)

par Frédéric PANNI



En décembre 1857, Godin, conscient de son inexpérience en la matière, sollicite l’aide des architectes fouriéristes Victor Calland et Albert Lenoir, auteurs en 1855 d’un projet remarqué de “palais de famille”. Mais il renonce dès janvier 1858 à leur collaboration, parce que la proposition des architectes est incompatible avec la nécessité économique et sociale d’une construction progressive du Familistère : *“ce que je dois faire,* écrit alors Godin, *doit être facilement extensible et me permettre de commencer par un essai sur une échelle restreinte destinée à recevoir graduellement des développements”* (Lettre à Victor Calland, 26 janvier 1858). En architecture comme en toutes choses, Godin est un expérimentateur averti : *“L’idée de relier entre eux des parallélogrammes se prêtait à un plan d’ensemble, qui pouvait se réaliser par des entreprises successives, et cela me permettait, en même temps, de faire l’expérience réduite d’un fait trop nouveau pour ne pas donner lieu à des enseignements pratiques, dont j’aurais à tenir compte dans les développements ultérieurs de l’œuvre que je voulais fonder”* (*Solutions sociales,* 1871). L’échelonnement des constructions sur une période de vingt ans a des raisons économiques : Godin doit prélever la somme considérable de deux millions de francs sur les bénéfices de l’usine pour mener à bien son projet. De plus, l’acclimatation de la population à ce nouveau milieu architectural et social exige un temps d’expérimentation. Enfin, le succès du Palais social et de l’Association coopérative du Capital et du Travail obligent Godin à poursuivre les constructions au-delà du projet d’origine.

De 1859 à 1861, sont édifiés l’aile gauche du palais et les économats. De 1862 à 1864, le pavillon central et en 1866, au nord de celui-ci, la nourricerie et le pouponnat. Le théâtre et les écoles ainsi que la buanderie-piscine sont achevés en 1870. Avec la construction de l’aile droite du Palais, en 1877-1878, Godin a réalisé le Familistère projeté en 1858. Pour accroître le nombre de ses associés, qui doivent statutairement habiter au Familistère, l’Association coopérative bâtit de 1882 à 1884 deux nouveaux pavillons d’habitation indépendants (les pavillons Landrecies et Cambrai) et deux bâtiments d’école adjacents aux précédents. La population du Familistère augmente par paliers suivant la livraison des immeubles : 300 personnes en 1861, 800 en 1866, 1 200 en 1878 et 1 750 en1885. Un dernier immeuble d’habitation est entrepris en 1887 à Laeken pour que les travailleurs belges puissent bénéficier du statut d’associé. Il est achevé en juillet 1888, après la mort de Godin.


Projet du Palais social, aquarelle, vers 1858. Coll. Familistère de Guise



En chiffres : les trois ailes du Palais social

75 mois de chantier
10 millions de briques
30 000 m² de plancher
1 kilomètre de coursives
570 m de façades
900 fenêtres
1 300 portes
8 000 barreaux métalliques des garde-corps
11 000 carreaux de verre en couverture des cours

palais du travail



Pavillon central, maquette du pavillon central. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

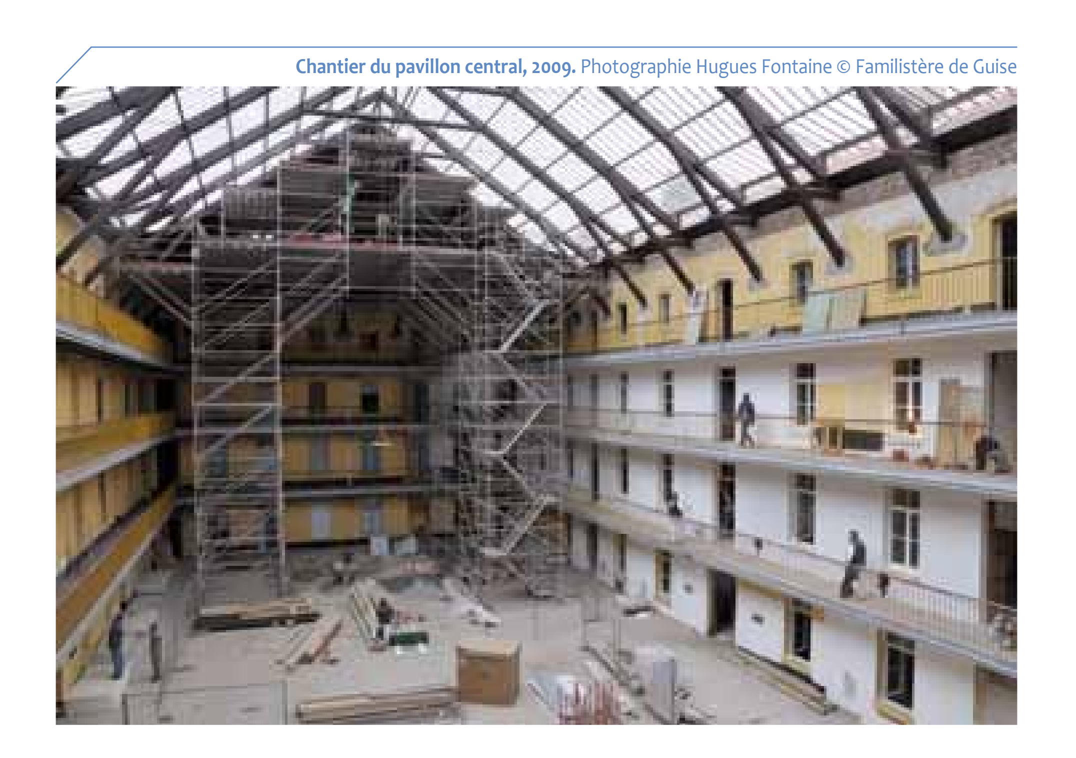
Charpentiers de l'usine du Familistère. Photographie De Jongh Frères, 1899. Coll. Familistère de Guise

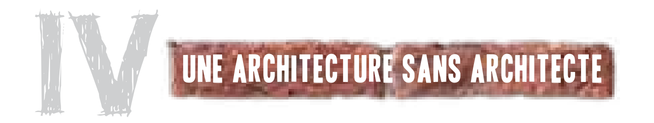
Architecture unitaire

L'architecture de l'habitation collective est qualifiée par les socialistes du XIXe siècle d'architecture sociale, sociétaire ou unitaire. Le terme d'architecture sociale apparaît sous la plume de Constantin Pecqueur en 1839 pour désigner une architecture industrielle hygiéniste. Jules Gay, qui définit l'architecture comme "l'application matérielle de la science sociale à l'habitation des hommes", intitule "Architecture sociale" le dernier chapitre de son ouvrage *Le socialisme rationnel et le socialisme autoritaire* (1868), description d'une cité industrielle inspirée de Fourier et d'Owen. Pour désigner l'architecture réformée de l'habitation, Charles Fourier et les fouriéristes écrivent "architecture sociétaire" ou "unitaire" pour désigner le palais de l'unité sociale, la phalange des sociétaires associés en capital, en travail et en talent. Godin préfère unitaire à sociétaire, qu'il doit juger trop attaché au fouriérisme orthodoxe. La terminologie fouriériste oppose unitaire à dispersé, morcelé, isolé. Dans l'esprit de Godin, l'habitation unitaire est l'habitation qui réalise l'unité sociale, géographique, économique, administrative, juridique et enfin morale : *"De même que la hutte correspond aux besoins de la vie sauvage, la tente à la vie pastorale, la maison isolée à la vie agricole et artisane, l'Architecture Unitaire de l'Habitation correspond à la constitution de la Grande Industrie, de la Grande Culture, de la Fabrique et de la Manufacture"* (Godin, *Solutions sociales,* 1871). L'Unité d'habitation grandeur conforme de Le Corbusier fait écho à cette conception d'une architecture unitaire.

Faute d'archives, on ne connaît pas les détails d'organisation de ce vaste chantier. Les bâtiments sont édifiés avec une grande rapidité (18 mois pour le gros œuvre du pavillon central) par une main d'œuvre à l'évidence nombreuse. Les installations de chantier se situent sur l'actuelle place. Les ateliers de l'usine interviennent peu mais certains éléments d'architecture ou de mobilier, comme les consoles d'étagère, sont fabriqués dans la fonderie. D'une construction à l'autre, Godin fait évoluer l'architecture : dans l'aile droite du palais, les cages d'escalier sont largement ouvertes sur la cour, le solivage de bois des planchers est remplacé par une structure de poutrelles métalliques… Avec une étonnante maîtrise, Godin établit le schéma directeur de la cité et arrête la plupart des dispositions particulières de l'habitation et ses différents équipements comme le réseau d'alimentation en eau ou le système de ventilation naturelle des cours et des logements (voir p. 38-40).

Chantier du pavillon central, 2009. Photographie Hugues Fontaine © Familistère de Guise





Théâtre, écoles, "Les équivalents de la richesse"



Godin définit lui-même ce qu'il entend par *"la richesse au service du peuple"*. C'est d'abord un logement commode, sain, hygiénique, lieu de tranquillité, de repos et d'agrément. Mais il s'agit aussi d'*"entourer ce logement de toutes les ressources et de tous les avantages dont l'habitation du riche est pourvue"* et enfin de *"remplacer par des institutions communes, les services que le riche retire de la domesticité"*[1]. Mais le confort matériel n'est rien s'il n'est pas complété par la première des richesses : *"l'instruction intellectuelle et morale"*.

par Patrick KAMOUN

Les écoles

Godin apporte un soin particulier à la formation des enfants. La gratuité de l'école est absolue. Les absences injustifiées sont passibles d'amendes. La mixité et la laïcité sont la règle, au grand dam de la bourgeoisie. Les méthodes d'enseignement sont d'avant-garde[2] : suppression de tout enseignement abstrait, apprentissage par le fait, l'expérience et le jeu. L'école débute par le "bambinat" de 4 à 6 ans et se poursuit jusqu'à 14 ans. Le mode d'instruction est "le raisonnement et la persuasion" et une stimulation concrète des sens. Les peines physiques sont proscrites. Les élèves sont initiés à la culture maraichère et à l'entretien des jardins avec une rétribution de leur travail. Les meilleurs accèdent aux cours supérieurs, financés par l'association. Pour les autres, c'est l'apprentissage et l'entrée dans la vie productive. Les diverses professions de l'usine et du Familistère sont offertes au choix de l'enfant. En 1896, près de six cents enfants sont scolarisés, dans dix classes.

Des cours du soir sont aussi organisés pour les adultes volontaires. Enfin, une bibliothèque de 6 000 volumes, ce qui est considérable pour l'époque, est mise à la disposition de tous, dans l'aile gauche du Familistère.

Le théâtre

Le théâtre, d'une capacité de six cents places, est à la fois lieu d'apprentissage et comme le dit Godin, *"un lieu de jouissances moralisatrices"*. Il est très sobre, avec une architecture intérieure de fonte et de bois, très fonctionnelle, mais d'un confort peu douillet. C'est dans cet espace que se tiennent les réunions d'associés. Godin y donne aussi, régulièrement, des conférences sur l'hygiène, l'association ou la question sociale. On y dispense des cours de théâtre et, bien entendu, c'est un lieu de spectacles. Les élèves s'y produisent, mais également de prestigieuses compagnies de passage. On y joue ainsi en 1896 *"Madame Sans Gêne"* de Victorien Sardou et Emile Moreau, pièce qui a triomphé à Paris, trois ans plus tôt.



Séchoir de la buanderie-piscine du Familistère en 2009. Photographie Hugues Fontaine. © Familistère de Guise



Un plaisir de riche : la musique

L'apprentissage de la musique est l'un des fondements de l'éducation sociétaire. Les activités musicales sont associées au jeu et à la fête. Lorsqu'il décrit la société phalanstérienne, Charles Fourier procède d'ailleurs par analogie avec l'harmonie musicale. Au Familistère, les enfants doivent développer leurs aptitudes musicales. Ils sont d'ailleurs réunis, avant la classe, dans une cour du Familistère et rejoignent leur salle en chantant des "cantiques" à la gloire du travail dont certains textes ont été rédigés par Godin lui-même.

Enfants de Dieu, que l'amour nous rassemble,
Entraidons-nous, pour le bonheur commun
D'un pas plus juste, avançons tous ensemble
Du vrai bonheur, l'amour est le chemin.

L'orchestre et l'harmonie du Familistère répètent et se produisent régulièrement au théâtre et aux beaux jours, dans le kiosque à musique construit en bois au milieu du parc [3]. A l'époque, une telle possibilité est très rarement offerte aux classes populaires. C'est l'association qui fournit les instruments. L'harmonie, avec soixante exécutants, a une belle



En 1890, les enfants du Familistère traversant la place pour se rendre à l'école. Coll. Familistère de Guise.

réputation qui s'étend bien au-delà du Familistère. Elle accompagne les nombreuses festivités organisées au Familistère, et notamment le bal annuel des enfants ou la fête du travail. Godin a son hymne que les "gens du tas de briques" connaissent encore et l'harmonie musicale produit même une composition originale intitulée "Boum Godin !".

L'hygiène et la santé

A l'entrée du Familistère, venant de l'usine, le bâtiment bas est celui du lavoir, de la buanderie, des bains et de la piscine. En 1870, le Familistère de Guise est, sinon le seul, du moins un des très rares lieux mettant une piscine à disposition d'une population ouvrière. Couvert et chauffé, son bassin de 50 mètres carrés est pourvu d'un fond mobile en bois, adaptable à la taille des nageurs. L'enjeu est important. La proximité de l'Oise qui court le long de l'aile gauche du Familistère est un danger potentiel pour l'enfant.

En utilisant la pente naturelle entre l'usine et le Familistère, Godin invente un système ingénieux de récupération des eaux chaudes de l'usine pour le lavage du linge, la piscine et les bains. En revenant du travail, il est possible et même recommandé de se « décrasser » avant de rentrer au foyer.

Le lavoir

Le lavage du linge, pour des raisons d'hygiène, est interdit dans les logements. Le lessivage se fait dans soixante baquets munis de robinets à eau chaude - ce qui pour l'époque représente un progrès considérable - le rinçage, dans des bassins en ciment où l'eau chaude est constamment renouvelée. Grâce à des essoreuses mécaniques, le linge peut être essoré sans être tordu ni détérioré. Au dessus du lavoir, le séchoir permet d'étendre les effets sous abri.

La garde des enfants : nourricerie et pouponnat

La nourricerie (jusqu'à 2 ans) et le pouponnat (de 2 à 4 ans) sont réunis dans un édifice spécial construit en 1862[4]. Ils sont séparés par une balustrade en bois. Ce bâtiment est relié au pavillon central par une passerelle couverte. Si ces deux divisions ne sont pas obligatoires, la possibilité de faire garder ses enfants constitue alors un véritable luxe. Les salles de repos contiennent une cinquantaine de berceaux. La nourricerie accueille les enfants dès six heures et jusqu'à 19h30.

Une "promenade à balustrade" est utilisée pour l'apprentissage de la marche. Les berceaux sont fabriqués à l'usine. Le matelas du berceau est en son, qui s'agglomère lorsqu'il est humide. Un drap sépare cette matière végétale du corps du bébé. Afin que celui-ci reste au sec, on remplace régulièrement les parties agglomérées. Tous les mois, le son est renouvelé complètement. Et c'est aussi une invention de Godin !

Les économats

Adepte de l'association, Godin considère les intermédiaires comme des parasites. De plus, faire ses courses au plus près est un gain de temps, le faire dans une coopérative est un gain d'argent. Le pavillon central dispose, au rez-de-chaussée, d'une épicerie, d'un magasin d'étoffes, d'un magasin d'ameublement, et de bureaux. Les magasins du Familistère offrent, sous forme de coopératives de consommation, les prix les plus bas. Des carnets d'achats sont mis en place à partir de 1878. Godin crée de fait sa propre monnaie. L'économat, situé face au Familistère, a un air d'atelier industriel. Il abrite les "magasins de production" : boulangerie, boucherie, charcuterie, fabrication de plats cuisinés, débit de boissons… Les plats cuisinés permettent aux ouvriers, pour un prix modique, de ne pas être aux fourneaux.

Le jardin d'agrément du Familistère

La flânerie fait partie des loisirs : jardins, pelouses, ombrages, eaux tranquilles de l'Oise où se pratiquent la pêche et les promenades en barque. Si les jardins ouvriers du Familistère permettent à l'ouvrier d'améliorer sa nourriture, le jardin d'agrément, situé entre l'usine et l'Oise, est un symbole d'oisiveté et de richesse. Les statues sont des reproductions d'œuvres réputées.

---

(1) *La richesse au service du Peuple : le Familistère de Guise,* Editions Guy Durier.

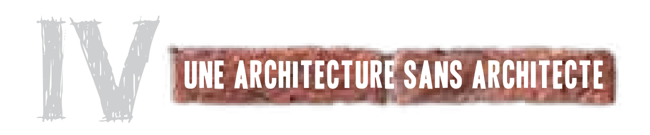
(2) Méthodes de Marie Pape-Carpentier, Gosselin, Frœbel et Laisné.

(3) Il est reconstruit avec une charpente métallique après 1918.

(4) Détruit par les bombardements en 1918, il est ensuite intégré aux écoles.

Répétition de l'orchestre au théâtre en 1902. Coll. Familistère de Guise





Une machine à

Pour la construction du pavillon central du Palais social en 1863-1865, Godin développe une ingénierie remarquable de l'habitat. Il invente, met au point ou reproduit de multiples dispositions matérielles d'ensemble et de détail pour offrir aux familistériens de l'hygiène, du confort, de l'aisance et même de l'agrément. Il crée les rouages d'une formidable machine à habiter, rationnelle, économique, efficace. La réforme architecturale de l'habitation, premier acte de la réforme sociale, n'est pas seulement l'œuvre d'un architecte mais aussi celle d'un mécanicien : elle requiert qu'on s'occupe de ferme-portes, de descentes d'eau, de vide-ordures. Le socialisme de Godin, c'est d'abord le socialisme des cages d'escalier. Quelques exemples illustrés par la grande maquette exposée au pavillon central du Palais social.

par Frédéric PANNI

Un poumon dans la cave

Les caves constituent une véritable centrale de ventilation naturelle de l'habitation. De larges baies sont ouvertes en sous-sol, à l'arrière du pavillon central. Les vents dominants s'engouffrent dans les galeries voûtées. L'air pénètre dans la cour intérieure par les grilles disposées au sol puis s'échappe par des ouvertures ménagées dans les verrières par l'effet de la différence de température de l'air entre l'intérieur et l'extérieur. Les conduits de cheminée prennent naissance dans ces galeries de ventilation. Chaque pièce du pavillon central dispose d'un conduit particulier. Le même conduit est utilisé pour ventiler et pour rejeter les fumées. Près du plancher, une ouverture munie d'une valve permet l'apport d'air neuf depuis les caves. La buse du poêle ou de la cuisinière se branche au-dessus pour évacuer gaz et fumées.


Les conduits de cheminée prennent naissance dans les caves.

Cabinets à balayures

Des cabinets à balayures sont aménagés sur les paliers des escaliers nord. Ces petites pièces prennent le jour par une fenêtre. Leur porte se ferme seule. Elles abritent les trappes à balayures du Familistère, les plus anciens vide-ordures de l'habitation collective en France. Dans chaque cabinet, un pan incliné évacue les petits déchets ménagers dans un conduit de 50 cm de diamètre descendant jusqu'aux caves. L'ouverture est protégée par une grille et équipée d'une trappe qui se referme automatiquement pour confiner les odeurs. Les ordures se déversent au sous-sol dans un réceptacle maçonné que l'on vide tous les jours.

Eau à tous les étages

Les services collectifs d'hygiène sont situés sur les paliers des escaliers sud. À tous les niveaux d'habitation, on trouve une fontaine et des cabinets d'aisance. Une pompe actionnée par une machine à vapeur fait monter l'eau froide potable du sous-sol jusqu'aux deux réservoirs de 2 000 litres placés dans les combles. La colonne descendante alimente les robinets et les chasse d'eau. Les eaux ménagères sont évacuées par les conduites d'eaux usées des cabinets d'aisance. Au rez-de-chaussée de l'aile gauche se trouvent aussi des salles de bains approvisionnées en eau chaude grâce à la machine à vapeur.


Le réservoir d'eau au-dessus des services sanitaires de l'escalier sud-est.

habiter ensemble

Des escaliers à pas mesuré

Quatre escaliers sont logés dans les angles de l'édifice. Ils sont tournants et semi-circulaires. La hauteur des marches (inférieure à 16 cm) est déterminée pour offrir le plus grand confort. Chacun, enfant ou adulte, trouve ainsi un pas à sa mesure. Au sud, où le pavillon central communique avec les ailes adjacentes, se trouvent les escaliers de grande largeur (120 et 130 cm de passage). Leurs paliers desservent les services sanitaires. Le ciment et la fonte de fer, peu sonores, sont préférés au bois pour former les marches du bel escalier situé au sud-est.

Rues suspendues

Le système des coursives abritées sous la verrière transpose la rue-galerie fouriériste qui irrigue le phalanstère. À chaque étage des pavillons d'habitation du Palais social, une ceinture de coursives dessert les logements comme le ferait une rue suspendue. Les circulations se font ainsi à découvert plutôt que dans l'espace confiné d'un corridor. La largeur des galeries (1,30 m) est déterminée pour offrir un passage confortable sans empêcher le bon éclairement des pièces d'habitation donnant sur la cour. La hauteur des garde-corps (1 m) et le faible écartement des barreaux en fonte (12 cm) préviennent tout risque d'accident.

Les solives des pièces côté cour forment le porte-à-faux des coursives.



Ferme-portes à ressort

Les entrées des pavillons d'habitation étaient fermées par des portes en bois à un seul vantail, installées l'hiver et démontées l'été pour favoriser la ventilation de la cour. L'une de ces portes est toujours en activité, entre le pavillon central et l'aile droite, du côté du jardin. L'unique vantail pivote autour d'un axe central : un jeune enfant peut ouvrir la porte par une simple poussée sur un côté du vantail et vaquer sans autre souci à ses occupations. La porte se referme d'elle-même grâce au gros ressort qui enveloppe le pivot du vantail, mis en tension au moment de l'ouverture.

Discrètes eaux pluviales

Les façades sur la cour intérieure sont débarrassées des descentes d'eaux pluviales par un moyen risqué mais ingénieux. Les eaux collectées par le chéneau de la verrière et des versants intérieurs du toit sont évacuées vers les façades extérieures par des conduites horizontales encastrées dans le solivage des planchers du comble. Ces conduites se connectent aux descentes d'eau des façades extérieures. Raffinement supplémentaire : pour épargner la frise de couronnement des façades, les tuyaux de descente du chéneau des versants extérieurs des toitures traversent le plancher des greniers et se raccordent aux conduites horizontales avant de ressortir sous la frise, au niveau du plancher du comble.

Une conduite horizontale et la descente d'eaux pluviales en façade.



La cellule d'habitation

Chaque aile du pavillon est une répétition de cellules carrées de 10 x 10 m. Elles sont délimitées par les murs de façades et les refends porteurs qui comprennent les conduits de cheminée. La cellule d'habitation-type comprend un vestibule et deux logements contigus de deux pièces de 20 m^2 avec un cabinet de débarras chacun. La cloison de séparation peut être percée pour réunir les deux logements. Les appartements sont traversants : une pièce ouvre sur l'extérieur, l'autre sur la cour intérieure. L'ouverture des fenêtres opposées provoque un courant d'air qui assure la ventilation de l'habitation.

Appartements traversants.



Une machine à habiter...

Lumière équitable

La lumière naturelle est un équivalent de la richesse que le Palais social doit dispenser abondamment à tous ses habitants. Les appartements bénéficient d'une double exposition. Toutes les pièces prennent le jour par une large fenêtre ouverte au milieu du mur de façade. Les fenêtres côté cour ont une hauteur d'allège très basse pour échapper autant que possible à l'ombre portée des coursives. Les fenêtres du côté extérieur touchent presque au plafond pour chercher l'éclairement maximal. Les hauteurs de plafond et la taille des fenêtres augmentent à mesure que l'on descend dans les niveaux d'habitation pour une répartition équitable de la lumière.

Une construction en boîtes

Dans chaque aile du pavillon central, le mur de refend parallèle aux façades et la série de murs de refend perpendiculaires garantissent la stabilité générale de l'édifice. Les maçonneries et les planchers forment une structure d'alvéoles ou de petites boîtes qui donne de la rigidité à la construction. La reprise des fortes charges de la verrière ou le contreventement des façades sont assurés par ce système. Les murs de façades sont élevés sur de larges assises de 3 m visibles dans les caves.

Les planchers

Les planchers sont constitués de deux rangs de solives en appui sur les murs de façade et le refend longitudinal. Les pièces de sapin sont de taille modeste (22 x 8 cm) mais leur espacement est réduit à 25 cm. Des planches de chêne jointives sont clouées sur cette structure pour la raidir davantage et pour servir de support au pavement des sols. Les solives des pièces sur cour traversent la maçonnerie de la façade pour former le porte-à-faux des coursives.

Sens alternés du solivage
des planchers dans les angles de l'édifice.



Assurance contre le vent

Les façades de 18 m de haut forment de minces écrans de briques. Les planchers contribuent à leur stabilité. Pour renforcer la résistance au vent des parois, le sens des solives alterne d'un niveau à l'autre dans les angles de l'édifice. Les pièces de bois situées en rive des murs sont ancrées dans la maçonnerie par des fers plats.

Le jointement des maçonneries de façade.



Maçonnerie polychrome

Une polychromie originale des joints de la maçonnerie de brique donne aux façades un éclat singulier. La chaux est teinte en rouge et en noir pour souligner les encadrements de baies et accentuer le relief des pilastres. Elle est alternativement teinte en rouge et laissée blanche pour former un motif sur les parties planes. Les surfaces se couvrent ainsi d'une résille de petites croix qui égayent les imposantes élévations de briques.

Standardisation

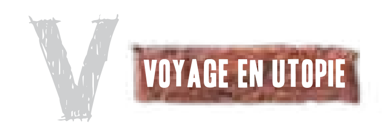
L'ampleur du chantier permet des économies d'échelle, grâce notamment à un effort de standardisation du second œuvre. Du rez-de-chaussée au 2e étage, les ouvrants des fenêtres et des portes sur cour sont de même taille. Seule la variation de la hauteur de l'imposte vitrée permet l'ajustement aux différentes hauteurs de plafond. Les 153 placards exécutés pour meubler les logements de tous les niveaux ont des dimensions identiques. Leur hauteur de 2,60 m correspond à la hauteur de plafond des appartements du 3e étage, moins élevée qu'aux étages inférieurs.

Une maquette pédagogique

La maquette du pavillon central du Palais social a été conçue par Sylvain Le Stum, architecte, dans le cadre de l'aménagement muséographique du pavillon central confié par le Syndicat mixte du Familistère Godin à Béatrice Jullien et Catherine Frenak, architectes. Elle a été exécutée en 2010 par l'école d'architecture de l'Université polytechnique de Catalogne à Barcelone sous la direction de Laura Baringo et Angel Garcia. Son échelle est de 1 cm pour 33 cm.



Feux de la compagnie Carabosse sur la place du Familistère.
Photographie Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise



Fourier, le fouriérisme

par Jonathan BEECHER

traduit de l'américain
par Geraldine VAUGHAN

Figure du courant utopiste, Charles Fourier (1772-1837) formule une société dans laquelle n'existe plus d'écart entre nos désirs et notre capacité à les satisfaire. Théâtre de cette expérience : la Phalange. Cette communauté mixte de 1620 personnes garantit un revenu minimum, promeut un système éducatif visant l'épanouissement des talents et permet à chacun de travailler selon ses passions. Le dynamisme du mouvement fouriériste retombe à la suite de l'échec de la IIe République et d'expériences communautaires éphémères. L'Association coopérative, fondée par Godin, montre toutefois que toute expérience d'inspiration fouriériste n'est pas vouée à l'insuccès.



Un buste et les œuvres de Charles Fourier dans l'appartement de Jean-Baptiste André Godin au Familistère de Guise.
Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

Parmi les penseurs de la tradition utopique, Charles Fourier se distingue à la fois par sa rupture radicale d'avec les philosophies, coutumes et institutions de l'époque et par ses descriptions abondamment détaillées de la société idéale. Il est l'emblème du parfait utopiste du XIXe siècle. En tant que critique de la société, il avança l'idée de "l'écart absolu" d'avec les croyances de l'époque et surpassa Rousseau dans l'intransigeance avec laquelle il rejetait sa propre société. En tant que psychologue qui célébrait les passions comme les agents du bonheur humain, il porta à son plus haut degré le déni utopiste du péché originel. En tant que prophète social qui imagina des plannings de travail, des menus de dîners et des meubles de puériculture pour son utopie, il avait constamment à cœur de donner une définition précise de sa conception d'une société juste. En tant que visionnaire qui entrevoyait une ère dans laquelle on pourrait transformer l'eau de mer en limonade, il croyait d'une manière déjà tout à fait remarquable pour l'époque napoléonienne en la capacité des êtres humains à façonner leur propre monde.

"Travail attrayant" et libération des désirs

A l'image d'autres prophètes sociaux du début du XIXe siècle, Fourier apparaît comme l'un des personnages clefs de la réaction intellectuelle manifestée à l'égard de la Révolution française et de la révolution industrielle. Aux côtés d'Henri Saint-Simon et d'Auguste Comte, il appartenait à un groupe de penseurs dont l'une des préoccupations principales était de trouver des repères intellectuels dans un monde transfiguré par la Révolution et Napoléon. Comme Saint-Simon et le manufacturier britannique visionnaire Robert Owen, il était également obsédé par l'idée qu'il fallait nécessairement chercher des solutions aux bouleversements économiques provoqués par la montée du capitalisme industriel.

Au centre de la pensée de Fourier résidait l'idée que dans un monde justement ordonné il n'y aurait pas d'écart entre nos désirs et notre capacité à les satisfaire. Il montrait que toutes les passions humaines devaient s'exprimer et que la plupart des maux sociaux résultaient d'une répression instinctive de ces dernières. L'utopie fouriériste tentait donc d'exposer clairement le genre de société à faire advenir et qui rendrait possible la libération économique, sociale, psychique et sexuelle de l'humanité.

L'institution-clef de l'utopie fouriériste était la Phalange, une communauté de 1620 hommes et femmes de goûts, d'inclinations, d'âges et de milieux sociaux variés. Au sein de cette communauté, le travail et les loisirs seraient répartis selon de petits groupes (et des "séries" de groupes), les enfants seraient élevés de manière collective et toutes les activités seraient organisées suivant les "préceptes" des passions, ces forces intérieures que Fourier considérait comme les forces élémentaires à l'œuvre dans l'univers social.

Il y avait deux éléments centraux dans l'utopie fouriériste. Le premier était l'idée du "travail attrayant". Fourier pensait que le travail ne devait pas nécessairement être ennuyeux ou déshumanisant, et que dans des conditions adéquates, il pourrait devenir une source de plaisir et un moyen d'expression libre pour chaque individu. Son objectif était d'organiser la société de sorte que le travail nécessaire ne soit pas accompli par devoir ou obligation mais à l'appel des passions. Pour mener à bien cela, Fourier affirmait qu'il était nécessaire d'octroyer un minimum (un revenu minimum garanti) à tous les membres de la communauté, que ces derniers

et le fouriérisme appliqué

travaillent ou non. Le système éducatif viendrait compléter ce "minimum social" en aidant les enfants à développer leurs talents et aptitudes naturels. Des séances de travail courtes empêcheraient les participants d'être astreints à une seule tâche et la compétition entre les groupes de travail stimulerait la productivité.

Le deuxième élément clef dans la vision utopiste de Fourier était la libération des désirs. Fourier rédigea un traité complet (qui fut publié seulement en 1967) sur les institutions et les pratiques amoureuses qui naîtraient dans une société où les gens étaient libres de réaliser tous leurs désirs sexuels, même ceux qui étaient stigmatisés par la société de l'époque. Dans *"le nouveau monde amoureux"*, écrivit Fourier, *"personne capable d'amour"* ne serait jamais *"frustré dans son désir"*. Cette garantie de satisfaction amoureuse servirait de fondement au développement d'un monde de relations humaines subtiles et complexes qui adviendrait seulement une fois que les besoins humains élémentaires seraient comblés.

Fourier était autodidacte et il passa la plus grande partie de sa vie à travailler comme commis et comme voyageur de commerce pour des négociants en soie lyonnais. Ses idées utopistes prirent d'abord forme dans les années 1790 dans une plus vaste *"théorie des destinées"* avec laquelle il espérait combler le vide intellectuel et moral créé par la Révolution française. Son premier livre, intitulé *Théorie des quatre mouvements* (1808), passa inaperçu. Son deuxième livre, le *Traité de l'association domestique-agricole* (1822), fut tourné en dérision par la presse parisienne. Malgré cela, en 1816, un fonctionnaire de la préfecture de Besançon nommé Just Muiron devint le disciple de Fourier.

Grâce aux encouragements et à l'aide financière de Muiron, Fourier déménagea à Paris en 1822, et il passa le reste de sa vie à rechercher le soutien d'un mécène riche qui financerait la création d'une communauté expérimentale ou "phalange d'essai". Cette dernière pourrait montrer au monde entier les avantages de sa théorie. Il n'y eut jamais de mécène, mais en 1832, Fourier avait réussi à former un groupe de disciples prêts à répandre ses idées et à les appliquer au sein d'une communauté modèle.

Au cours des dernières années de la vie de Fourier, ses disciples échouèrent dans leur tentative de créer une "phalange d'essai" aux alentours de Paris, à Condé-sur-Vesgre, près de la forêt de Rambouillet. Fourier s'attira également des disciples parmi les canuts lyonnais. Ses idées économiques étaient discutées dans leur journal, *L'Echo de la fabrique,* et le négociant en soie lyonnais Michel Derrion s'appliqua à organiser un réseau de coopératives de consommation inspirées des idées fouriéristes.

Un public pour les idées fouriéristes

Après la mort de Fourier en 1837, Victor Considerant (1808-1893) prit la tête du mouvement fouriériste et popularisa la théorie de Fourier dans un journal quotidien. La grande réussite de Considerant fut de trouver un public pour les idées fouriéristes et de l'attirer dans l'orbite du mouvement socialiste de l'époque. Ce faisant, Considerant et ses collègues transformèrent toutefois la doctrine fouriériste en l'épurant de ses idées sexuelles et cosmologiques "extravagantes" et en mettant l'accent davantage sur l'organisation du travail que sur la libération des instincts. Sous cette forme altérée, les idées de Fourier acquirent une renommée internationale dans la décennie qui suivit sa mort. Le fouriérisme prit racine aux Etats-Unis à l'initiative de l'astucieux journaliste Albert Brisbane - en 1846, il existait vingt-cinq communautés fouriéristes. La plus célèbre d'entre toutes, celle de Brook Farm, attira de nombreux écrivains et intellectuels - et parmi eux, Nathaniel Hawthorne, qui en brossa un portrait ironique dans son ouvrage *Blithedale Romance.* Les idées fouriéristes rencontrèrent un certain succès même dans la Russie tsariste, où elles séduisirent le radical Alexandre Herzen et son cercle ainsi qu'un groupe d'intellectuels de Saint Pétersbourg qui incluait le jeune Dostoïevski. Mais l'âge d'or des mouvements fouriéristes fut éphémère.

En 1848, le journal fouriériste *Démocratie pacifique* joua un rôle important dans la formulation des idées de la gauche démocrate et socialiste. Mais en 1849, quand le parti de l'ordre triompha et que le mouvement "démoc-soc" fut écrasé, Considerant fut forcé de s'exiler. Considerant et ses collègues abandonnèrent la création de communautés après l'expérience ratée de la fondation d'une communauté socialiste baptisée *La Réunion* près de Dallas en 1855 (voir p. 46-47). Après cela, le mouvement fouriériste ne fut plus en mesure de retrouver l'énergie qui l'avait animé et l'influence qu'il avait exercée avant 1848.

Néanmoins, une des applications pratiques des idées fouriéristes en France fut couronnée d'un succès durable. C'était le Familistère, l'association coopérative de production de poêles en fonte, fondée par Jean-Baptiste André Godin à Guise, et qui perdura pendant le XXe siècle. Godin opéra une lecture sélective de Fourier. Comme il le déclara lui-même dans ses *Solutions sociales,* son intérêt pour les idées fouriéristes résidait dans *"les questions d'économie sociale"* et non dans *"le côté psychologique, psychique ou moral de sa théorie".* Nonobstant, l'expérience tentée par Godin du "fouriérisme pratique" s'inscrivit dans la durée, et celui qui visite le Familistère aujourd'hui entre dans un monde forgé par certains aspects de la vision utopique de Fourier.

L'auteur - Historien américain, Jonathan Beecher enseigne l'histoire intellectuelle de l'Europe et de la Russie à l'Université de Californie à Santa-Cruz. Il a publié deux importantes biographies de Charles Fourier et de Victor Considerant.

La traductrice - Geraldine Vaughan est maître de conférences à l'université de Rouen au département d'anglais, elle y enseigne la traduction et l'histoire britannique.

Le belvédère du Familistère de Guise rappelle la tour d'ordre du Phalanstère de Fourier où sont réunis l'observatoire, le carillon et le télégraphe.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



Les fab
Principales expérimen

par Zoé BLUMENFELD-CHIODO
et Frédéric PANNI

Bloomfiel Union Association
Friendly Association for mutual interests at Kendal
La Grange Phalanx
Oneida
Jefferson industrial Association
Alphadelphia Phalanx
Iowa Pioneer Phalanx
Wisconsin Phalanx
Kaweah cooperative Colony
Réunion
Silkville
Colonie de Topolobampo
Colonie icarienne de Nauvoo
Integral Phalanx
New Harmony
Unitary Household
Brook Fram
Modern Times
North American Phalanx
Valley Forge
Friendly Association for mutual interests
Trumbull Phalanx
Prairie Home Community
Clermont Phalanx
Colonia Cecilia
Colonie industrielle du Saí
Falansterio de Chilán

Afrique

Algérie - Union agricole d'Afrique (Saint-Denis du Sig, Oranie), 1846.

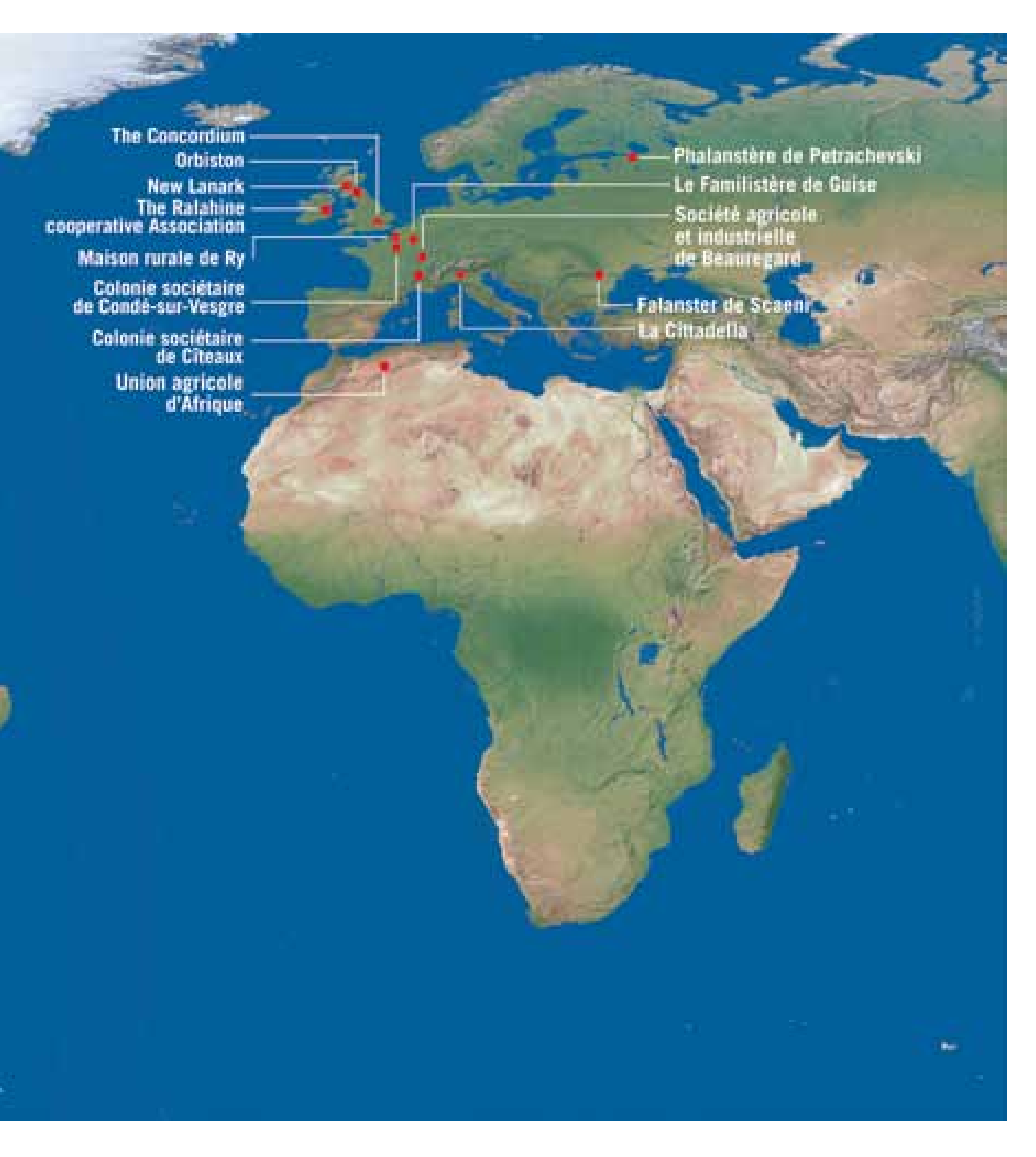
Amériques

Brésil - Colonia Cecilia (Palmeira, Parana), 1890.
Colonie industrielle du Saí (Santa Catarina), 1841.

Chili - Falansterio de Chillán (Chillán), 1866.

Etats-Unis -
Alphadelphia Phalanx (Kalamazoo Co., New Jersey), 1844.
Brook Farm (Suffolk Co., Massachussets), 1841.
Bloomfield Union Association (North Bloomfield, Ohio), 1844.
Clermont Phalanx (Clermont Co., Ohio), 1844.
Colonie icarienne de Nauvoo (Nauvoo, Illinois), 1848.
Friendly Association for mutual interests at Kendal (Massillon, Ohio), 1826.
Iowa Pioneer Phalanx (Mahaska Co., Iowa), 1844.
Jefferson industrial Association (Watertown, New York), 1844.
Oneida (Madison Co., New York), 1848.
Integral Phalanx (Sangamon Co., Illinois), 1845.
Kaweah Co-operative Colony (Tulare Co., Californie), 1886.
La Grange Phalanx (La Grange Co., Indiana), 1843.
Modern Times (Brentwood, New York), 1851.
New Harmony (Posey Co., Indiana), 1825.
North American Phalanx (Red Bank, New Jersey), 1843.
Prairie Home Community (Logan Co., Ohio), 1843.

riques de l'utopie
tations socialistes au XIXe siècle



Légende :

- Communauté fouriériste
- Communauté oweniste ou communiste
- Communauté libertaire
- Communauté associationniste

Sources principales :

Cahiers Charles Fourier ;
Bernard Desmars, *Militants de l'utopie ? Les fouriéristes dans la seconde moitié du XIXe siècle,* 2010 ;

Henri Desroche, *La société festive : du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués,* 1975 ;

Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, 1997 ;

Carl Guarneri, *Utopian alternative : Fourierism in nineteenth century America,* 1991,

Marie Moret, *Documents pour une biographie complète de Jean-Baptiste André Godin,* 1897-1910.

Réunion (Dallas, Texas), 1854.
Unitary Household (New York City, New York), 1858.
Silkville (Franklin Co., Kansas), 1869.
Trumbull Phalanx (Trumbull Co., Ohio), 1844.
Valley Forge Friendly Association for mutual interests
Wisconsin Phalanx (Fond du Lac Co., Wisconsin), 1844.

Mexique - Colonie de Topolobampo (Sinaloa), 1886.

Europe

France -
Colonie sociétaire de Cîteaux (Côte d'Or), 1841.
Colonie sociétaire de Condé-sur-Vesgre (Yvelines), 1832.
Le Familistère de Guise (Aisne), 1859.
Maison rurale d'expérimentation sociétaire de Ry (Seine-Maritime), 1866.
Société agricole et industrielle de Beauregard (Vienne), 1852.

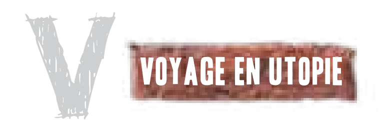
Irlande - The Ralahine Co-operative Association (Ralahine, Irlande), 1831.

Italie - La Citadella (Stagno Lombardo, Cremona), 1887.

Roumanie - Falanster de Scaeni (Saac), 1834.

Russie - Phalanstère de Petrachevski (Saint-Pétersbourg), 1847.

Royaume-Uni - New Lanark (Ecosse), 1800.
Orbiston (Motherwell, Ecosse), 1825.
The Concordium (Ham Common, Surrey), 1838.



Le Far West des

En 1854, des disciples de Fourier venus d'Europe fondent une communauté au Texas. Jusqu'à 300 colons s'installent en un lieu baptisé La Réunion pour cultiver une terre qu'ils croient d'abondance. Un grand nombre d'entre eux rêvent de mettre en pratique le partage des fruits du travail suivant les principes du philosophe socialiste, mais l'enthousiasme des débuts est rapidement douché par les difficultés matérielles et morales qui s'amoncellent. Sécheresse, grand froid et stérilité du sol s'ajoutent aux divisions internes et les exacerbent : c'est l'échec. A quelques encablures du site de cette expérience naufragée, que finança Godin, s'élèvent aujourd'hui les gratte-ciel de l'opulente Dallas.

par Jonathan BEECHER

traduit de l'américain par Geraldine VAUGHAN

Reproduction agrandie de la carte réalisée à l'époque de l'expérience Guise. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

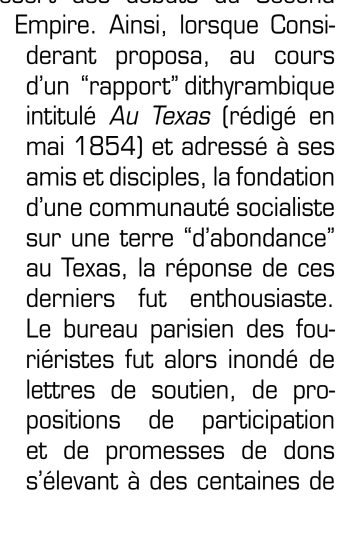
Tenter de créer à Dallas, au Texas, une communauté socialiste baptisée La Réunion en 1855 fut le dernier grand effort de création communautaire entrepris par les disciples de Charles Fourier. Le résultat fut catastrophique. Mais cette tentative nous intéresse non seulement parce que Jean-Baptiste André Godin fut l'un des principaux actionnaires de l'entreprise mais également parce que son échec vint renforcer Godin dans l'idée qu'il devait trouver sa propre voie pour mener à bien certains aspects de la vision utopique de Charles Fourier.

Afin de saisir ce qui échoua à La Réunion, il faut resituer l'expérience dans son contexte historique. L'élément clef fut la débandade du mouvement fouriériste après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte. Victor Considerant, à la tête du mouvement, fut exilé en Belgique et de nombreux fouriéristes parisiens lui reprochèrent âprement d'avoir compromis le fouriérisme en l'associant aux courants politiques démocrates et républicains. Quand son ami américain Albert Brisbane l'invita à l'accompagner dans un voyage à travers les Etats-Unis afin d'explorer les possibilités d'y fonder une communauté expérimentale, Considerant, désœuvré, sauta sur l'occasion.

En 1853, les perspectives d'instituer en France quelque forme de communauté socialiste que ce soit paraissaient bien maigres. Mais, de manière souterraine, la foi fouriériste continuait de survivre dans le paysage politique désert des débuts du Second Empire. Ainsi, lorsque Considerant proposa, au cours d'un "rapport" dithyrambique intitulé *Au Texas* (rédigé en mai 1854) et adressé à ses amis et disciples, la fondation d'une communauté socialiste sur une terre "d'abondance" au Texas, la réponse de ces derniers fut enthousiaste. Le bureau parisien des fouriéristes fut alors inondé de lettres de soutien, de propositions de participation et de promesses de dons s'élevant à des centaines de milliers de francs. Pour s'occuper du dispositif financier, on créa une Société de colonisation européo-américaine en septembre. Parmi ses directeurs, on trouvait le polytechnicien Allyre Bureau et le manufacturier Jean-Baptiste André Godin, deux sympathisants du mouvement fouriériste de vieille date.

> "Je vais vous attendre sur la terre immaculée où nous avons à semer la liberté, la science et l'amour"


Vue de Dallas depuis le site de La Réunion réalisée en 1990 par Jonathan Beecher.



En réalité, il s'avéra vite qu'un désaccord fondamental quant au type de communauté à fonder au Texas existait entre Considerant et la majorité de ses disciples. Ce que les disciples appelaient de leurs vœux était une association fouriériste, c'est-à-dire une communauté au sein de laquelle le travail serait organisé suivant des principes fouriéristes : les profits seraient distribués en travail, capital et talent suivant les préceptes de Fourier et un minimum garanti de nourriture, de vêtements et de logement serait accordé à tous. Ce que Considerant désirait était un « champ d'asile », un lieu de refuge au Texas où les chefs de file de divers courants socialistes pourraient, chacun de leur côté, mettre en pratique leurs idées. A cela s'ajoutait une autre difficulté : très peu des futurs candidats à l'exode au Texas avaient une connaissance du monde agricole.

fouriéristes



fouriériste au Texas. Appartement de Godin au Familistère de

Parmi ces derniers, on comptait surtout des fonctionnaires, des instituteurs à la retraite et des employés amoureux du jardinage et peu de paysans, d'artisans ou d'ouvriers qualifiés.

Une autre difficulté résidait dans la synchronisation des départs. Suivant la proposition initiale de Considerant, une avant-garde américaine devait passer un an sur place à préparer le site avant l'arrivée des colons. Mais, par la suite, certaines décisions prises ainsi que le désir de nombreux Européens de partir aussitôt pour le Texas malgré les instructions de leurs chefs l'emportèrent sur cette proposition initiale. Finalement, 150 immigrés français, suisses et belges partirent pour le Texas au cours de l'hiver 1854-1855, avant même qu'un site n'ait été retenu. Considerant se laissa lui aussi emporter par l'enthousiasme général et en janvier 1855, dans un discours à ses camarades à la veille de son propre départ, il n'émit ni doutes ni réserves : *"Je pars, amis, écrivit-il, et vais vous attendre sur la terre immaculée où nous avons à semer la liberté, la science et l'amour."*

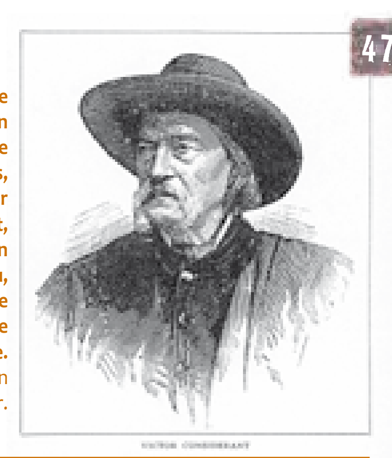
Le site qui fut finalement retenu se situait au sommet d'un promontoire qui surplombait le fleuve Trinity, à l'ouest du village de Dallas au Texas. La présence d'arbustes, de vignes et de pâturages donnait l'illusion d'une terre fertile mais en réalité le sol était quasiment stérile.

Au cours du printemps de l'année 1855, des ouvriers travaillèrent à bâtir les premières maisons et les colons fraîchement débarqués commencèrent à semer la terre. Malheureusement, l'été 1855 fut l'un des plus torrides que la région eût connu : les rivières et les sources se tarirent avant l'heure, les récoltes furent mauvaises. La nourriture, le sel et les autres vivres devaient être acheminés depuis Houston par voie de terre avec des chariots à bœufs. Les nouveaux groupes de colons se succédaient et trouvaient à leur arrivée des vivres gâtées, une chaleur étouffante, des sources asséchées et des serpents à sonnettes.

Confrontés à de telles difficultés, beaucoup de colons perdirent espoir. Au mois de juillet, des conflits opposaient différents groupes. Mais au lieu d'intervenir, Considerant se mura dans son silence et finit par se retirer dans sa tente. Pendant les six mois qui suivirent son arrivée à La Réunion, il n'envoya aucune lettre à ses collègues parisiens, confiant toute correspondance à ses assistants. Il écrivit plus tard que la seule solution viable aurait été de renvoyer en Europe neuf dixièmes des colons et de faire une croix sur les pertes subies la première année. Il s'était senti incapable d'accomplir ce geste.

Considerant se mura dans son silence et finit par se retirer dans sa tente

L'hiver 1855-1856 fut très froid, et on passa beaucoup de temps à isoler les dortoirs bâtis à la hâte l'été précédent. Mais la situation matérielle n'était pas encore désespérée. De nouveaux bâtiments tels un fumoir, une boulangerie, de nouveaux ateliers, des entrepôts ainsi qu'une épicerie avaient été construits. Le troupeau de bovins de la communauté s'était agrandi et, à la fin du mois de mai, on labourait et on semait la terre. Mais une catastrophe frappa la communauté au début du mois de mai 1856. Un vent glacial venu du nord entraîna une gelée sévère qui endommagea les cultures. Le froid fut si intense qu'en plein mois de mai, le fleuve Trinity fut totalement gelé. On dût recommencer les labours et les plantations. Mais peu de ces semis du mois de mai survécurent à la chaleur, à la sécheresse et aux sauterelles d'un été à nouveau torride. Les choses se compliquèrent davantage quand six nouveaux groupes de colons arrivèrent durant le premier semestre de l'année 1856 – la population de La Réunion comptant désormais quasiment 300 personnes. Au cours du printemps de l'année 1856, la communauté était déchirée par des discordes. Considerant avait perdu la confiance de presque tous les membres. Après la démission de François Cantagrel, son collaborateur principal, Considerant abandonna tout simplement la communauté. Les directeurs parisiens décidèrent donc de dissoudre La Réunion et ils envoyèrent au Texas l'un des leurs, Allyre Bureau, pour diriger les opérations. Mais quand Bureau arriva à La Réunion en janvier 1857, le caractère épouvantable de la situation lui causa un tel choc qu'il tomba malade en tentant d'arranger les choses. Vincent Cousin, originaire de Belgique, fut alors dépêché sur place et il passa le printemps et l'été de l'année 1857 à vendre les outils, le bétail et la terre de La Réunion à des ex-colons et même à quelques colons et fermiers américains. En 1860, environ la moitié des premiers colons était rentrée en Europe ; l'autre moitié s'était installée dans les environs de Dallas. Quant aux actionnaires de La Réunion, dont Godin était l'un des principaux, ils parvinrent finalement à recouvrer seulement 12% de leur investissement initial.



Une représentation du chef de file des fouriéristes, Victor Considerant, coiffé d'un chapeau, à l'époque de l'aventure texane. Coll. Jonathan Beecher.

Il ne reste presque plus rien de La Réunion aujourd'hui. On peut voir une plaque commémorative sur un parcours de golf dans l'ouest de Dallas ainsi que les tombes de quelques-uns des premiers colons dans le petit cimetière français de Fish Trap Road. Mais les collines crayeuses sur lesquelles la communauté s'était installée ont été arasées pour faire place à une cimenterie. Au lieu des dortoirs, de la boulangerie et de l'épicerie on trouve les centres commerciaux, les lotissements et les parkings de voitures d'occasion de l'ouest de Dallas. Quelques kilomètres plus loin, de l'autre côté du fleuve, s'élève la ville de Dallas, une cité bâtie sur la fortune pétrolière et grâce à un capitalisme d'entreprise que les fondateurs de La Réunion n'auraient jamais pu imaginer. Sur la ligne des toits de la ville moderne de Dallas se détache une tour panoramique haute de cinquante étages qui a été baptisée La Réunion. Mais il est à parier que peu des habitants de Dallas savent aujourd'hui quelle est l'origine de ce nom.

Le Familistère, labo

Modèle de réussite économique, l'entreprise selon Godin est un espace d'expérimentations sociales, lesquelles ouvrent la voie en pratique à des progrès qui se généralisent au cours du XXe siècle. La délibération collective en entreprise, la participation des ouvriers au capital, l'égalité homme-femme… Ces sujets, qui ont fait l'histoire du Familistère, sont aujourd'hui encore au cœur de l'actualité.



par Michel LALLEMENT

Tout le long de sa vie, Jean-Baptiste André Godin n'a jamais cessé d'innover. Doté d'un solide sens technique, le fondateur du Familistère révolutionne tôt la manière de fabriquer les appareils domestiques destinés au chauffage et à la cuisine. Dès qu'il se lance dans l'aventure industrielle, il accumule les trouvailles, collectionne les brevets, perfectionne les machines… Entre 1858 et 1878, il ne glane pas moins de dix sept médailles dans divers concours et expositions. En élargissant sans cesse la gamme de ses produits et en décrétant que leur qualité et leur esthétique comptent au moins autant que leur prix, Godin opte pour une stratégie d'une étonnante actualité. Aujourd'hui, en effet, les entreprises françaises qui affrontent la mondialisation avec le plus de succès suivent exactement le chemin tracé par Godin : plutôt que de se battre à armes inégales en cherchant à compresser le coût du travail, mieux vaut proposer des biens et des services de très haute qualité grâce à une main-d'œuvre qualifiée et bien rémunérée. Si Godin assure à ses ouvriers un salaire relativement confortable et s'il est soucieux de leur bonne formation, c'est aussi, il est vrai, pour des raisons morales. Il veut résoudre la question sociale qui hante une société qui paye comptant les dégâts de l'industrialisation et de l'urbanisation naissantes, et cela à coup de chômage, de pauvreté, de mauvaises conditions de travail, de santé précaire, de déstabilisations familiales, d'inégalités criantes…

En dépit de l'échec, Godin ne baisse pas les bras

Sous des formes différentes, ces maux nous accablent toujours aujourd'hui. C'est pourquoi les multiples innovations sociales testées par Godin afin d'améliorer le sort des plus démunis ont une telle saveur d'actualité. Le fondateur du Familistère peut par exemple être rangé parmi les pionniers de la démocratie industrielle. En France, il faudra attendre les lois Auroux de 1982 pour que pareil projet gagne enfin un peu de consistance et incite les employeurs à regarder leurs entreprises autrement que comme un espace privé au sein duquel la délibération collective ne saurait être admise. Godin, lui, n'attend pas. Tout entier imprégné des idées de Charles Fourier, il expérimente à partir de 1867 différents systèmes destinés à récompenser le plus justement possible le talent de chacun. Le principe est révolutionnaire : les ouvriers et les employés votent pour désigner qui, parmi eux, mérite un complément de revenu. La complexité des procédures imaginées par Godin est cependant à la hauteur de ses désillusions : plutôt que de désigner les plus talentueux, certains travailleurs nouent des alliances informelles et votent les uns pour les autres, d'autres préfèrent jouer la carte de la solidarité et réserver leur bulletin aux moins bien payés d'entre eux…

En dépit de l'échec, Godin ne baisse pas les bras. Pour permettre à tous de contribuer à l'amélioration du fonctionnement de l'usine et du Familistère, il reproduit le modèle des séries Fourier. En 1877, chacun est convié à s'inscrire dans un groupe où il pourra faire entendre sa voix et être force de proposition. Une fois encore, hélas, l'expérience tourne court. Inlassable, Godin innove à nouveau pour donner vie à l'idéal qu'il partage avec de nombreux autres socialistes du XIXe siècle, à savoir l'abolition du salariat. Tirant une nouvelle ficelle fouriériste, Godin crée en 1880 l'Association du capital et du travail. Grâce à cette structure juridique originale, les ouvriers pourront devenir propriétaires de leur outil de production. Même si, au quotidien, le pilotage de l'entreprise reste entre les mains d'une équipe de directeurs, une rupture majeure est consommée. Godin fraye la voie en pratique à la doctrine de la participation.

On sait le destin tumultueux de cette idée novatrice. Après la Seconde Guerre mondiale, Charles de Gaulle plaide pour une troisième voie entre libéralisme et socialisme grâce à l'association des salariés aux bénéfices de l'entreprise. Thématique chère à nombre de militants situés bien plus à gauche que le Général, l'autogestion n'est pas non plus étrangère à la volonté de Godin de transporter la démocratie dans l'atelier. Comme on se plaisait à l'affirmer haut et fort au début des années 1970, les travailleurs ne sont pas que des ressources productives. Ce sont aussi des citoyens qui ont le droit de participer à égalité aux décisions qui engagent leur entreprise. L'économie sociale a perpétué à sa manière une telle exigence. La crise de 2008 nous a montré, à rebours de toutes les préconisations de Godin, combien est dangereuse la tentation de céder aux pressions des actionnaires et des marchés fi-

Une classe mixte aux écoles du Familistère en 1899. Coll. Familistère de





Réunion des associés au théâtre, 1898. Coll. Familistère de Guise



nanciers, peu soucieux de l'avis et de la vie de celles et ceux qui, par leur travail, font battre le cœur de l'économie.

Parce qu'il a conscience, justement, de la place majeure qu'occupe le travail dans la société, Godin joue un rôle actif en faveur de l'activité professionnelle des femmes. Ce n'est pas un hasard puisque le fondateur du Familistère possède une véritable fibre féministe. *"La vérité, c'est que la femme est destinée à jouir de droits égaux à ceux de l'homme, et que la vie sociale sera incomplète, imparfaite, tant que la femme ne sera pas comme l'homme affranchie de corps et de volonté, par les institutions"*, écrit-il en 1883 dans *Le Gouvernement, ce qu'il a été, ce qu'il doit être et le Vrai Socialisme en action.* Godin anticipe aussi, à sa façon encore, une évolution des mœurs qui attendra la fin des années 1960 pour prendre forme. Déjà, au Familistère, les femmes peuvent porter le cheveu court, l'école est mixte, l'union libre est tolérée, l'Association du capital et du travail ne fait pas de différence entre épouse légitime et concubine pour l'attribution des allocations en cas de veuvage…



Escaliers de l'aile droite du Familistère de Guise. Photographie Hugues Fontaine, 2002. © Familistère de Guise

Et bien longtemps avant que l'on ne discute, comme aujourd'hui, de l'opportunité d'instaurer des quotas pour assurer la parité hommes/femmes dans les conseils d'administration ou dans les cénacles politiques, Godin estime nécessaire d'assurer aux femmes un droit à la discussion et à la décision. Dès 1861, il institue un conseil du Familistère composé de 12 femmes et de 12 hommes élus par les habitants.

> "La femme est destinée à jouir de droits égaux à ceux de l'homme"

Qu'il s'agisse, en bref, des stratégies gestionnaires, de la démocratie dans l'entreprise ou du droit des femmes, Godin a su faire œuvre d'innovateur au service de l'émancipation collective. Mieux encore, même si les réalisations n'ont pas toujours répondu à ses espérances, ce chef d'entreprise fouriériste a proposé des solutions sociales originales dont nous n'avons toujours pas fini de mesurer la richesse ni de tirer toutes les implications.

L'auteur - Michel Lallement est Professeur de sociologie au Conservatoire national des Arts et Métiers (Cnam), auteur de *Le Travail de l'utopie. Godin et le Familistère de Guise,* Les Belles Lettres, 2009

Guise



Concilier travail et vie de famille

Alors que beaucoup de ses contemporains estiment que la place "naturelle" des femmes est au foyer, Godin ne l'entend pas de cette oreille. Comme les hommes, elles doivent pouvoir avoir accès à cette pratique, sacrée et utile aux autres, qu'est le travail. Dès la fondation du Familistère, Godin propose à des femmes d'être rémunérées pour s'occuper des espaces communs. En 1885, il crée un atelier de bonneterie qui emploie une quarantaine d'ouvrières. Tout est fait, surtout, au Familistère pour permettre aux femmes d'accommoder leurs obligations familiales avec un travail professionnel : magasins à portée de main ; pouponnat à proximité immédiate ; surveillance collective des lieux de vie qui assure à un enfant de quatre ans de pouvoir se rendre seul à l'école en toute sécurité ; infrastructure (eau courante, buanderie, trappes à balayures, etc.) mise à disposition de tous pour alléger le fardeau des tâches domestiques… En militant pour le travail des femmes, Godin avait déjà anticipé ce que nous appelons aujourd'hui le problème de la conciliation entre travail et hors travail.

Les visiteurs

A partir du milieu des années 1860, journalistes et réformateurs sociaux font le voyage jusqu'à Guise pour rendre compte de l'expérience familistérienne.

par Damien BECQUART

C'est en empruntant la ligne de diligence au départ de Saint-Quentin qu'Henry Roberts gagne Guise, un jour de juin 1866. Le trajet dure trois heures. Avant cela, cet architecte renommé a pris un train à Creil. A la lecture de plusieurs articles dans la presse anglaise, Roberts avait décidé d'opérer *"un détour sur mon chemin vers Paris"* pour se rendre à Guise et visiter le Familistère de *"M. Godin-Lemaire"*. En venant sur place, il se forgerait une opinion *"sur cet essai au bénéfice de l'ouvrier"* qu'évoquent les journaux de son pays et que l'homme de l'art voudrait comparer *"aux essais du même genre réalisés en Grande-Bretagne" et "sur le continent"*[1].

Dans l'appartement de Jean-Baptiste André Godin au Familistère de Guise.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



Entre 1865 et 1888, année de la mort de Godin, ils sont, à l'instar de l'architecte Roberts, près de 350 journalistes, médecins, coopérateurs, militants ouvriers, professeurs, écrivains… à effectuer ce voyage découverte. *"Une partie de l'intelligentsia européenne défile au Familistère",* note Henri Desroche[2]; et américaine, pourrait-on ajouter. Godin reçoit à Guise des fouriéristes : François Cantagrel, Charles Legault, l'Italien Fransceco Vigano, les médecins François Barrier et Valère Faneau, Wladimir Taneew, avocat russe… Des coopérateurs : Edward Vansittart Neale, Auguste Fabre, Elie Reclus… Des écrivains, hommes politiques, journalistes : Jules Simon, Robert Halt, Charles Potvin, Charles Fauvety, James Stansfield, Charles Limousin, Jules Manier, Henri Flamans, Auguste Desmoulins[3]…

Au-delà des relations que le fondateur du Familistère a noué dans les milieux intéressés par la question sociale, c'est l'écho que la presse donne à ses réalisations qui provoque ce mouvement d'intérêt. Cette publicité ne doit rien au hasard. Après l'avoir dissuadée jusqu'au milieu des années 1860, estimant que son modèle n'était pas prêt, Godin l'encourage. Désormais, l'exemplarité du Familistère doit être portée devant l'opinion.

Une première étude paraît en 1865 sous le titre : *Une véritable cité ouvrière. Le Familistère de Guise.* Signée par le journaliste Alexandre Oyon, elle décrit le Familistère et les avantages mis à disposition des familistériens. La même année, ce panégyrique de 48 pages est traduit en anglais par Tito Pagliardini et publié dans *The Social Science Review.* Une version que le coopérateur britannique, lyrique conclut par ce vœu : *"Je n'ai plus qu'un mot à dire, un désir, une prière à exprimer ; puissé-je bientôt voir sur la première pierre du premier Familistère anglais ces mots que M. Godin écrits au fronton du sien : Dieu nous soit en aide. – Hommes, soyez-nous favorables"*[4]. En Grande-Bretagne, jusqu'en 1871, pas moins d'une vingtaine de publications consacrent des articles au Palais ouvrier de *"M. Godin-Lemaire"*. Le leader du mouvement coopératif anglais, Edward Vansittart Neale, venu sept fois à Guise, s'appuie sur l'exemple de l'Association du Capital et du Travail fondée par Godin pour plaider auprès de ses compatriotes en faveur d'une coopération élargie, incluant production et consommation.

Quelques succès aux Etats-Unis

Dans cette bataille de l'opinion, Godin obtient quelques succès aux Etats-Unis où *The Evening Post, The New York Herald, The Daily Graphic, The Truth Seeker* traitent du Palais ouvrier de l'Aisne, tandis que la fouriériste Mary Howland, déjà auteur d'un roman sur le Familistère, traduit *Solutions Sociales* qui paraît en langue anglaise à New York, en 1887. En Italie, en Russie, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Pologne et jusque dans la lointaine Australie, l'expérience familistérienne trouve un prolongement dans les gazettes.

L'audience du Familistère croît peu à peu dans les années qui suivent la publication de *Solutions Sociales* en 1871. Bien que la diffusion de l'ouvrage se soit révélée décevante, avec celui-ci le récit de l'aventure godinienne et la doctrine du fondateur du Familistère se trouvent enfin formulés. Mais la bataille de l'opinion est loin d'être gagnée. Certains passages de *Solutions Sociales,* qui révèlent un personnage habité par une métaphysique pour le moins complexe, l'exposent aux railleries de ses adversaires : *"C'est un esprit généralisateur et emphatique. Il pose volontiers en prophète et emploie le langage de la métaphysique la plus obscure",* assène Paul-Leroy Beaulieu dans le *Journal de l'Aisne*[5].

Néanmoins, les habitants de la petite ville de Guise remarquent qu'il se trouve de plus en plus fréquemment, à la descente de la

du Palais

diligence provenant de Saint-Quentin, de ces voyageurs à l'accent lointain. Depuis que la Société Godin s'est transformée en Association, il en vient chaque mois entre cinq et dix. En 1884, pas moins de 47 voyageurs sont reçus au Palais. De même, on peut lire dans certains journaux que l'industriel socialiste recueille au sein de la famille progressiste des soutiens qui vont désormais au-delà du cercle fouriériste. Les articles que publie *La Revue socialiste* lui sont favorables. A plusieurs reprises, le responsable socialiste belge, Louis Bertrand et son camarade, Edward Anseele ont des échanges fructueux avec Godin au Familistère. Le pédagogue Jean Macé vient le rencontrer pour s'entretenir d'éducation. Les amis de Benoît Malon, partisans du "socialisme intégral", se montrent favorables à l'expérience familistérienne qu'ils distinguent du modèle des cités ouvrières où le travailleur est enchaîné à son industrie. Il y a également ce rapport, établi en 1884 par une délégation ouvrière de Paris qui, après sa visite au Familistère, réclame l'édification dans la capitale de palais sociaux semblables à celui de Guise.

De ces voyageurs à l'accent lointain



La rue Godin à Guise en 1900. Coll. Familistère de Guise

Indéniablement positifs, ces signaux sont de très loin insuffisants à structurer dans l'opinion un mouvement favorable à la cause que défend le manufacturier. Dès 1848, lorsque les fouriéristes concouraient à l'élection de la Constituante, Godin a compris combien était difficile la pénétration des idées de réforme dans la population. Particulièrement dans ces campagnes où s'ancre le conservatisme et qui représentent la majeure partie du territoire national.

A plusieurs reprises, il s'avoue déçu de ce que les progrès initiés au Familistère aient, au regard de leur valeur, si peu retenu l'attention publique. Il dénonce une *"conspiration du silence", "de la critique mal intentionnée, de façon que l'habitation unitaire et l'association restent ignorées et incomprises"* [6]. Se donnant à voir comme un exemple, le Familistère s'est exposé aux jugements des observateurs ; d'autant plus que l'expérience met en jeu des questions qui divisent : sécularisation, éducation des enfants, droit d'association, droit au logement… A l'enthousiasme des uns répondent les dénonciations et sarcasmes des autres dans une presse d'opinion où les avis sont tranchés, reflétant une société fortement clivée. *"qu'il le veuille ou non c'est une caserne que son palais* […], assène le publiciste Louis Reybaud pour qui les *"déclamations"*, le *"style"*, la *"métaphysique"* du fondateur du Familistère sont le *"produit évident d'un cerveau malade"* [7]. Avec la question de la religion de Godin, le parti pris de l'habitat unitaire se trouve au cœur des attaques émanant de la presse conservatrice. A l'autre extrémité du champ politique on peut soupçonner l'industriel de n'être qu'un patron un peu plus philanthrope que les autres et rejeter le compromis de l'Association comme alternative à la lutte des classes…

En 1883, déposant devant une commission extra-parlementaire qui enquête sur les associations ouvrières Jean-Baptiste André Godin déclare, réaliste : *"Je ne prétends donc pas que le moment soit venu de songer à établir partout des institutions du genre de celle du Familistère".* Et il ajoute, néanmoins déterminé : *"Ce que je tiens à signaler, c'est que l'association que j'ai faite contient en germe toutes les améliorations auxquelles les travailleurs aspirent ; par conséquent, on peut détacher de l'ensemble certaines parties pour en faire l'application à la société présente"* [8].

Aujourd'hui, on continue à venir au Familistère de Guise, même si ce n'est plus en diligence.

Engels

En 1872, le philosophe Friedrich Engels décerne un brevet de socialisme à Godin. *"Aucun capitaliste n'a intérêt à édifier de telles colonies (owénistes ou fouriéristes) ; aussi bien il n'en existe nulle part au monde en dehors de Guise, en France, et celle-ci a été construite par un fouriériste, non comme une affaire rentable mais comme expérience socialiste"*, [*La question du logement*, 1re édition]. Jugement révisé dans la réédition de 1887 où Engels a ajouté cette note : *"Celle-ci est devenue finalement, elle aussi, un simple foyer d'exploitation ouvrière".* Entretemps, il est vrai, la ligne marxiste s'est peu à peu imposée au sein de la famille socialiste…

Zola

***"Je veux un bâtisseur, un constructeur de villes […] A sa voix, il faut que les pierres se soulèvent d'elles-mêmes et montent en construction, il faut que les hommes se groupent, s'associent, créent la cité nouvelle"*, écrit Zola à propos de Luc Froment, le personnage principal de *Travail*, le dernier roman qu'il ait écrit, paru en 1901. Dans les notes préparatoires de l'écrivain plusieurs feuillets sont consacrés au Familistère de Guise où Zola s'est très probablement rendu. La description de Luc Froment n'est pas sans faire penser à Godin comme le relève Marc Bédarida [9].**

(1) Henry Roberts, *Notes on the the Familistère,* in *The Labourer's Friends,* No CCXXI, 1er octobre 1866, pp. 60-62, cité par Thierry Paquot, Marc Bédarida, *Habiter l'utopie, le Familistère Godin à Guise,* éd. de La Villette, 2004, pp. 189-191.

(2) Henri Desroche, *Jean-Baptiste André Godin et le Familistère de Guise à l'épreuve de l'histoire,* colloque de Guise, 21 mai 1988, Presses universitaires de Reims, p. 53.

(3) D'après Le livre d'or du Familistère, dans Michel Lallement, *Le travail de l'utopie, Godin et le familistère de Guise,* Les Belles Lettres, 2009.

(4) Tito Pagliardini, "Une visite au Familistère", *The Social Science Review,* Londres, octobre 1865, cité par Thierry Paquot, Marc Bédarida, op. cit., pp. 171-188.

(5) Paul Leroy-Beaulieu, *Journal de l'Aisne,* 4 septembre 1871.

(6) Jean-Baptiste André Godin, *Le Gouvernement,* Paris, 1883, p. 478, cité par Guy Delabre et Jean-Marie Gauthier, *Godin et le familistère de Guise,* Laon, 1983, p. 275.

(7) Louis Reybaud, *Revue des Deux Mondes,* 15 février 1872, pp. 798-799, dans Guy Delabre et Jean-Maris Gauthier, op. cit., pp. 301-302.

(8) *Etudes Sociales* n° 5, 1884, p.76.

(9) Thierry Paquot, Marc Bédarida, op. cit., pp. 167-170.

"On n'était pas des on était les champi

Des enfances au Palais Social : témoignages croisés recueillis en 2000 auprès d'anciens familistériens. Souvenirs heureux d'un monde disparu dont la nostalgie avive les couleurs.



Pavillon central : l'éducation, équivalent de la richesse.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

"Au Familistère, c'était vraiment la famille. On allait à l'école garçons et filles ensemble. C'était l'école mixte. Alors, on a gardé quelque chose, un souvenir inoubliable de notre jeunesse. Ce qui a gâché tout après, bien sûr, c'est la guerre. Moi, j'avais quatorze ans à la guerre. Mais enfin, on a tout de même vécu une dizaine d'années dans le Familistère quelque chose d'exceptionnel. Tout est resté comme à l'époque de monsieur Godin. C'est à dire qu'on copiait un peu notre vie sur la vie de ces gens-là. On savait très bien le mode de vie qu'ils avaient. Et on avait vécu à peu près comme eux, avec bien sûr un peu de renouvellement. Mais les principes étaient restés les mêmes. C'était le principe de discipline, puis de cohabitation... de famille, on se connaissait tous. On connaissait les parents, on connaissait les grands-parents qui avaient connu Godin. On savait ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait pas faire. Chacun avait ça ancré chez lui et à l'école ; dans les classes on nous apprenait ce qu'avait fait monsieur Godin. On nous a inculqué un peu l'esprit voyez-vous, l'esprit de monsieur Godin, l'esprit de ce qu'il avait fait. On nous disait : *"Voilà, c'est monsieur Godin qui a fait ça"*, et on savait ce que monsieur Godin avait fait".

Jean BAUDAUX

"Tous les jours d'école, les enfants se réunissaient dans la cour du central, par classe. On traversait la place pour se rendre dans nos classes respectives, filles et garçons bien sûr en chantant sur l'air de l'Arlésienne : *"Par milliers, venez chers écoliers"*. On allait à la piscine le jeudi. Au Familistère, on allait à l'école le jeudi matin. On faisait des travaux pratiques. Du modelage par exemple, du dessin. On avait que le jeudi après-midi. Et le jeudi après-midi, on allait à la piscine par rang d'âge. Les plus petits, les plus grands, parce que le plancher de la piscine était réglable en hauteur. Il y avait une heure pour les tout petits, puis après les plus grands."

Jean BAUDAUX

"J'ai passé mon enfance au Familistère. On avait tout pour jouer, on avait les parcs, les terrains de foot, de basket. On avait les cours des familistères ; Quoique c'était interdit de jouer au ballon et tout ça, on trouvait toujours le moyen de jouer quand même. Tant que le garde ne nous poursuivait pas, on jouait puis après on partait et on revenait une heure après. Moi je trouve qu'on était une bonne bande de copains ici au Familistère, garçons et filles, on jouait ensemble partout et puis il y avait les fêtes, il y avait l'école, les distributions des prix..."

André GRAVET

Jean Baudaux naît en 1926 dans le pavillon central au Familistère. Il est scolarisé à l'école du Familistère jusqu'à l'âge de 14 ans. De 1940 à 1980, il travaille à l'usine Godin de Guise, successivement à l'atelier de mécanique, en menuiserie, au service de la correspondance, au planning puis comme surveillant d'atelier à la scierie. Entre 1953 et 1954, il est contraint à 22 mois d'inactivité en raison d'une lésion pulmonaire. Marié en 1946, il demeure au Familistère avec son épouse Yvonne et leurs deux enfants. Il est élu associé de l'Association du Familistère en 1951.

Son grand-père Joseph Baudaux était entré comme mouleur à l'usine Godin vers 1880 et avait été élu associé en 1899, année de la naissance de son père, Aimé Baudaux, également familistérien.

champions, ons du Familistère”

“Mon mari son Familistère c'était tout, mon beau-père c'était encore pire et mon fils il est pareil, il reste pas au Familistère mais le Familistère c'est un noyau qu'il a eu à lui parce qu'il allait quelquefois se promener derrière avec mon beau-père, qui était son grand-père, il le prenait par la main et ils allaient voir le bord de l'eau et tout ça pendant que je faisais mon travail. Quand mon gamin est venu au monde, moi je lui ai tout expliqué sur Godin et tout ça. Mon fils voulait savoir mais par écrit. Il copiait tout, il savait tout.

“Un beau jour, on a voulu abattre des arbres là derrière des marronniers qui ont plus de 100 ans, soit disant que ça donnait de l'ombre, que les racines allaient abîmer le Familistère. Ils avaient déjà abattu celui du coin là.

- Le petit me dit : *qu'est-ce qu'il y a ?*
- *Eh bien, ils vont abattre les marronniers.*
- *Quoi,* qu'il me dit.
- Je lui dis, *oui.*
- *Ah non,* qu'il dit, *moi je ne veux pas qu'on abatte ça.*
- *Qu'est-ce que tu veux faire ? T'as 18 ans, la belle affaire, on va pas t'écouter.*
- *Tu vas voir,* qu'il me dit.

Moi j'étais pas tranquille parce que mon beau-père, quand il disait quelque chose, tout le monde filait. Si mon gamin il est comme lui ! Et c'est ce qui s'est passé, parce que le gamin est parti. Je suis allée avec ma voisine sur la pelouse, voir les gars.

- La première, j'ai dit : *Mais ils ont toujours été là ! Qui ça gêne ? Vous avez abattu là un arbre, vous venez de commettre un crime, il est pas malade.*
- Mon gamin, il dit : *Qu'est-ce que vous allez abattre ?*
- *Bien pour l'instant il n'y a que celui-là et puis celui d'à-côté. On a ordre mais nous on est des ouvriers.*

Au bout d'un moment, il y en a un qui a été téléphoner ou je ne sais pas quoi, il y a un gars de cette maison qui a dit :

- *Arrêtez tout, il faut qu'on discute de ça.*

Mais c'était bien dit qu'on abattait au moins les 5 à la file. Mon gamin il est monté sur le tronc de l'arbre.

- Il a dit : *Si vous le faîtes tomber, vous me faîtes tomber avec, je ne bouge pas de là.*

Il a pas bougé et puis les hommes ont remballé. Depuis ce temps-là, on en a plus entendu parler les gens lui ont dit :

- Pourquoi tu fais ça ?
- Mon gamin a répondu : *C'est mon arrière-grand-père qui les a mis.*

C'était le père de son grand-père qui les avait plantés avec les autres de la ville quand ils ont décidé de mettre des marronniers sur tout le tour du bâtiment. Au départ, il était pas tellement bien et puis après tout le monde lui a dit :

- *Grâce à toi, on a toujours nos marronniers.*

Et lui il était fier d'avoir défendu un petit peu le Familistère et moi je trouve qu'il a bien fait, il avait raison.

Simone DORGE

“Quand on était gamin, il y avait les marchandes de lait qui passaient avec une voiture à cheval dans le Familistère et il y avait les habitués qui prenaient leur lait. Les gens… les dames avaient l'habitude de mettre leur timbale à lait sur la fenêtre avec l'argent en dessous. Alors, comme nous on le savait bien sûr, comme tout gamin, on allait faire un tour et puis avant que la laitière elle passe, on relevait les sous et puis on se barrait. Oh, c'était l'affaire de 2-3 sous, c'était pas formidable ! Ou alors, quand on était arrivé trop tard, que le lait était dans… qu'il n'y avait plus de sous en dessous de la timbale, on buvait une gorgée puis on se sauvait.

On s'est bagarré… on faisait des batailles avec les gens [du quartier] de Robbé par exemple. On s'armait comme des anciens, on avait des boucliers. J'ai connu des gars qui avaient des arcades fendues par un caillou… par des scories. C'était comme ça, on défendait le Familistère si vous voulez. On faisait des murs, quand c'était l'automne, avec des feuilles de marronniers et on se bignolait à coup de marrons avec les gens… Bon bien, c'était comme tous les gosses, mais je vous dis, on était pas des champions pour autant. On était les champions du Familistère.”

Jean BAUDAUX

Simone Dorge est admise au Familistère en 1952, année de son mariage avec Roger Dorge, familistérien et pointeau à l'usine Godin (préparation des payes des ouvriers). Le beau-père de Simone Dorge exerce longtemps le métier de mouleur à l'usine de Guise. Simone et Roger Dorge s'installent dans un appartement de l'aile gauche du Familistère, celui-là même où Roger Dorge a vu le jour. Ils y élèvent leurs deux enfants, fille et garçon. Simone Dorge y demeure après le décès de son mari.

André Gravet : “Mon grand-père est entré [à l'usine Godin] le 24 novembre 1881, à 17 ans. C'est-à-dire qu'il a travaillé avec J.-B.A. Godin. Il était natif d'Esquehéries (…) Il a travaillé jusqu'en 1925 (…) Mon père est né au Familistère, en 1890. Il a fait toute sa carrière chez Godin (...) Mon grand-père était employé de bureau, mon père était magasinier puis ensuite responsable du dépôt de pièces détachées (…) Ensuite, c'est moi qui naît au Familistère. J'ai fait toute ma carrière chez Godin. Au départ employé de bureau, j'ai terminé responsable des relations humaines. Entré en 1951, j'ai pris ma retraite en 1995 après 44 ans de travail. Ensuite, il y a mon fils qui est né au Familistère. Lui y a travaillé très peu : il est rentré en 1979, il est parti en 1984 parce qu'à l'époque l'usine n'allait pas très bien.”

Extraits des témoignages de Simone Dorge et de André Gravet sur la vie au Familistère recueillis en 2000 par Estienne Blécon et Frédéric Panni. Le témoignage de Jean Baudaux a été publié sous le titre : *Le Familistère par Jean Baudaux,* Laon, Conseil général de l'Aisne, 2000. ■



Jean Baudaux (en bas à droite), élève de l'harmonie du Familistère de Guise en 1935.
Coll. Familistère de Guise

Visages du

Portraits de familistériens à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle : habitants du Palais social, ouvriers

Photographies Coll. Familistère de Guise, composition Sabine Rosant-Cosmao et Romain Rachlin.

Familistère



et employés de l'Association coopérative du Capital et du Travail à Guise.



1968 : la

L'entreprise Godin disparaît dans sa forme coopérative en 1968. Au seuil des années 1960, face à la concurrence des productions italiennes, la manufacture de Guise, longtemps leader dans son secteur, paie des choix industriels et commerciaux erronés. Elle fait également les frais d'un essoufflement de l'état d'esprit coopératif fragilisé par les dissensions entre l'élite de l'association et les autres catégories qui la composent.

par Guy DELABRE

1968 : les membres de l'Association du Familistère de Guise acceptent de devenir les actionnaires d'une société anonyme afin de permettre le rachat de leur outil de travail par un investisseur (le groupe Le Creuset) ; l'entreprise "ouvrière" tombe ainsi dans la sphère capitaliste, l'ensemble du patrimoine social est dispersé, le théâtre, les écoles, les jardins sont achetés par la collectivité locale, le Familistère est vendu "à la découpe".

Après un siècle de cette fantastique épopée industrielle et de cette extraordinaire expérimentation sociale, seule subsiste la marque commerciale Godin, que quelques centaines de salariés continuent de faire vivre.

Simple avatar pour ceux qui jugent anecdotiques les expériences coopératives et mutualistes conduites en économie libérale.



Fête du travail dans la cour du pavillon central sous la gérance de Raymond Anstell vers 1960. Coll. Familistère de Guise

Vue aérienne du pavillon central. © Photographie Didier Tatin, 2010.



Avatar encore pour ceux qui considèrent, non sans exagération, à l'instar du psycho-sociologue Robert Pagès, que l'expérience du Familistère est morte en 1888 avec son fondateur. Un avatar pour le moins paradoxal en cette année 1968 de remise en cause exacerbée de la société libérale et de résurgence des idées autogestionnaires.

Dans tous les moments de l'expérience familistérienne l'économique et le social sont étroitement imbriqués. *"La Société du Familistère n'est pas seulement une société industrielle, mais (...) elle est aussi, (...) elle est surtout une fondation sociale inspirée par la fraternité,* répète Godin à son personnel. *Notre association cesserait bien vite d'être pour le travailleur un moyen d'émancipation et de progrès, si chacun se laissait aller à ne chercher que son avantage propre..."*

Dérive coopérative

Cette analyse s'est avérée prémonitoire. Le personnel n'a perçu que trop peu l'importance de la mission sociale qui lui était dévolue par le fondateur, il n'a pas su s'élever au-dessus des intérêts particuliers dans la gestion du patrimoine économique et social qui lui était légué pour embrasser les idéaux supérieurs de l'intérêt général. Bref, la morale communautaire a fait largement défaut.

En recréant des catégories au sein de l'association en 1880, Godin avait finalement mis en place un système à vocation aristocratique. Ainsi la catégorie des associés qui détenait la plénitude des pouvoirs, a multiplié les mesures et les attitudes de ségrégation vis-à-vis du reste du personnel, faisant preuve de conservatisme.

fonte... des rêves



Théâtre et écoles du Familistère. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

Quand les difficultés économiques surgissent, la sclérose des institutions familistériennes empêche tout dynamisme, toute vision prospective éclairée. Les décisions financières et sociales difficiles qui auraient dû être prises au carrefour des années 1960 laissent place à des choix étriqués (sur le partage des bénéfices) et à très courte vue (en matière d'investissement) alors que le fardeau des œuvres sociales met en péril la pérennité du système. En 1954, la mise en minorité de l'administrateur-gérant Rabaux annonce l'issue de 1968.

Tout cela se produit dans un contexte économique et commercial en pleine mutation. L'ouverture des frontières européennes aux produits bon marché de l'électroménager italien amène le secteur à de profondes restructurations. Peu d'entreprises de ce secteur sortent indemnes de ces bouleversements.

Erreurs stratégiques

A la médiocre compétitivité des produits Godin s'ajoutent des erreurs stratégiques conséquentes du conseil de gérance en matière de diversification des productions et d'approche commerciale des marchés en évolution.

Pas d'innovation, une confiance excessive dans la notoriété de la marque, autant d'éléments significatifs d'une entreprise vieillissante, repliée sur elle-même.

La disparition de l'entreprise socialiste sonne-t-elle le glas de tous les espoirs d'un autre mode d'organisation du système productif ? Assurément non tant les causes de "l'échec" familistérien sont multiples et complexes, mais elle souligne l'extrême difficulté de l'exercice et les limites de ce type d'expérimentation.

L'auteur - Guy Delabre est maître de conférences à l'Université de Reims Champagne-Ardenne, auteur notamment, avec J.M. Gautier, de *Vers une République du travail, J.-B.A. Godin, 1817-1888,* Les éditions de la Villette, 2000. Il est à l'origine en 1989 de l'Association pour la fondation Godin. ■

Un siècle de prospérité

La disparition de l'entreprise dans sa forme coopérative ne saurait occulter des décennies d'une incontestable prospérité. Le rayonnement industriel et commercial de l'entreprise Godin en a fait un leader mondial à la fin du XIXe siècle dans son secteur d'activité (l'entreprise comptera plus de 2000 salariés sur les sites de Guise et Bruxelles avant la première guerre). Jusque les années 1950, malgré les crises et les guerres, elle sera d'une efficacité redoutable par un parti pris permanent d'innovation, de recherche de la qualité, d'écoute des marchés.

L'entreprise, sous l'impulsion de Godin, sera très avant-gardiste dans son organisation, préfigurant à bien des égards les méthodes actuelles de management. Elle ne le sera pas moins sur le plan social, véritable phare et référence de l'économie sociale appliquée.

Au-delà des générations de familistériens qui ont bénéficié des innombrables réalisations sociales (du logement à la mutualité, de l'éducation à l'émancipation intellectuelle et morale), ce qui atteste du même coup de la rentabilité de l'appareil productif, ce sont les leçons de l'extraordinaire longévité de cette épopée industrielle et du système social associé qu'il importe de considérer.



Escalier nord-ouest de l'aile droite du Palais social.
Photographie Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise

VI

UNE UTOPIE VUE PAR…



Le théâtre du Familistère.
Photographie Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise



Michel CANTAL-DUPART

Godin,

Les leçons. Dans mon enseignement au Conservatoire national des Arts et Métiers, une leçon s'intitule "Ville et citoyenneté". Elle traite d'épidémiologie urbaine, de ville et de santé. La présentation s'appuie sur le livre des docteurs-médeçins nantais A. Guépin et E. Bonamy. De leurs observations sur le terrain, ils publient en 1835 *"Nantes au XIXe siècle, statistique topographique, industrielle et morale".* Ce livre historique en matière de santé publique est le premier élément de ce qui, en matière urbaine, prendra le nom d'hygiénisme.

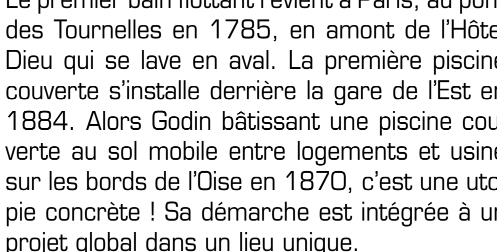
Dans cette leçon, l'application aux modes d'habiter décrit deux maîtres d'œuvre : Jean-Baptiste Godin et Le Corbusier. En illustration, je projette le plan d'ensemble du Familistère de Guise publié pour la section d'économie sociale de l'exposition Universelle de 1889 à Paris.

Les idées se déclinent, Godin inventeur, précurseur, fouriériste qui est passé de la théorie à la pratique, réalité d'un rêve inspiré, organisation sociale, coopérateurs, prise en charge des nouveau-nés, éducation, culture, égalité des femmes, fêtes et loisirs, et les familistères, ces immeubles très particuliers, au confort à tous les étages. Il peut être avancé qu'il a préfiguré à Guise les futurs H.B.M. qui deviendront H.L.M., l'instruction publique libre et gratuite, la culture et les sports.



L'entrée nord du pavillon central du Palais social. Photographie Georges Fessy, 2003. © Familistère de Guise

Pour comprendre l'innovation de notre industriel, analysons ses aménagements hydrauliques en matière d'hygiénisme. Les bains foisonnent dès l'Antiquité autour du bassin méditerranéen, Grecs et Romains jouissent de l'eau chaude et froide dans leurs thermes, les hammams du Sud méditerranéen et les bains de Budapest sont le témoignage de cette culture. Notre Moyen-Âge occidental pense que l'eau est porteuse de maladie, évident puisque c'est aux rivières et aux fleuves que l'on rejette les déjections ! Quelques sources, que l'on déclare miraculeuses, échappent à cette pollution. Le Moyen-Âge vante la toilette sèche et crée la culture du parfum.



Le premier bain flottant revient à Paris, au pont des Tournelles en 1785, en amont de l'Hôtel Dieu qui se lave en aval. La première piscine couverte s'installe derrière la gare de l'Est en 1884. Alors Godin bâtissant une piscine couverte au sol mobile entre logements et usine sur les bords de l'Oise en 1870, c'est une utopie concrète ! Sa démarche est intégrée à un projet global dans un lieu unique.

Un urbanisme durable donc futuriste.

Le voyage à Guise est une obligation pour les professionnels ou amateurs qui pensent, conçoivent ou améliorent la ville. Sentir sur place le génie et l'inspiration. Se rendre à l'évidence de la pensée d'aujourd'hui de Jean-Baptiste André Godin !

L'insertion urbaine de ce quartier industriel est remarquable. D'abord, pour le transfert de l'entreprise de fonderie d'Esquehéries à Guise en 1846 il profite de l'Oise navigable, connectée au canal de la Sambre à l'Oise ouvert depuis sept ans. Lorsqu'il imagine le quartier qui porte le nom de Familistère, il fait un urbanisme exemplaire en le greffant remarquablement dans le site. Il a un plan d'ensemble. Son œuvre se construit en 18 ans. Les premières constructions en 1859, le pavillon aile gauche, dès le pont sur les bords de l'Oise et le kiosque à musique implanté tout à l'Ouest, préfigurent l'ensemble du quartier. Il s'intègre à la composition urbaine de Guise. Le pavillon aile droite se poste dans l'axe de la place d'arme mettant en relation visuelle les demeures bourgeoises



Entrée de l'école maternelle Godin et entrée du théâtre, façade nord. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

de la ville et notre cité ouvrière. J.-B. A. Godin nomme cet ensemble "le Palais social", en référence au palais de Versailles qui l'aurait inspiré ?

Faux ! Le modèle est évident, il s'agit de l'ensemble de La Bourse à Bordeaux construit par Jacques-Ange Gabriel en 1755. Il a vu ce bâtiment lors de son voyage initiatique effectué à 20 ans tel un compagnon du tour de France. Cet édifice s'organise autour d'une cour centrale vitrée. Ce dispositif permet l'ensoleillement de tous les logements du Familistère. Les fenêtres variables, la ventilation intérieure, un poêle dans chaque pièce, voilà des bâtiments basses consommations !

L'intégration du "Palais" dans un environnement naturel, c'est aussi un concept moderne.

Que le quartier soit traversé par une avenue est un urbanisme que souhaiteraient bien de nos cités organisées en impasse.

Le comble de cette modernité est l'éclectisme inspiré de cet autodidacte.

Il reprend l'invention du foyer fermé imaginé par Benjamin Franklin en 1740, qui, par générosité, refuse de breveter son invention. La fonderie lui rend hommage en créant le "Godin Colonial" pour chauffer chaque pièce.

En architecte génial, il s'inspire plus, pour mettre en œuvre la brique, de la place Ducale à Charleville-Mézières que des cités du pays minier. Les immeubles intègrent services et commerces à rez-de-chaussée.

Cadres et patron sont sous le même toit, c'est une mixité sociale que nous avons peine à réaliser au XXIe siècle.

Homme privilégiant la fête sous toutes ses formes, en kiosque, en théâtre, en cour, en place, il crée une fête du travail. Aujourd'hui, théâtre populaire, repas de quartier et fête de la musique sont les échos de ce qui s'est installé là.

Un humaniste visionnaire qui investit l'éducation et l'école gratuite collées au théâtre pour prévenir l'avenir, lieu de tolérance sans cultes imposés, fondement d'une laïcité.

Je déambule dans des références architecturales Chartres, Ronchamp, Piazza San Marco, parc Güell, Acropole, Chandigarh trop plein de touristes modélisés, bardés d'objectifs un peu architectes, un peu japonais... Ici les visiteurs sont plutôt d'origine populaire avec leurs yeux pour goûter ce qui est un art de vivre.

Il est grand temps de prendre la route pour découvrir, voir ou revoir les leçons de Godin, savoir que c'est possible !

L'auteur - Urbaniste-architecte, Michel Cantal-Dupart est le créateur avec Roland Castro de la mission "Banlieue 89". Urbaniste à Bègles-Bordeaux, Saint-Paul les Dax, Perpignan, Montauban et Toulouse, il enseigne au Conservatoire national des Arts et Métiers où il est titulaire de la chaire "Urbanisme et Environnement". En association avec Jean Nouvel et Jean-Marie Duthilleul, il participe en 2008-2009 à l'atelier pour le Grand Paris lancé par le Président de la République. ■

un philosophe

Michel ONFRAY

Eloge de la pratique utopique

Plus personne n'ignore aujourd'hui que l'utopie nomme une vieille chose : un projet de société idéale. Thomas More qui excelle dans le genre, donne à son livre le titre d'**Utopie** et propose un signifiant neuf pour un vieux signifié - songeons à la **République** de Platon… More décrit ce lieu comme un espace clos dans lequel la société se trouve organisée, structurée, pensée dans le moindre détail. De l'organisation de l'île à celle des repas en passant par la machinerie du pouvoir politique, rien n'échappe à la furie planificatrice…

Après avoir rapporté les mœurs déplorables du temps, More propose ses solutions : soumission des sujets à un Souverain unique, abolition de la propriété privée, travail manuel pour tous, vêtements et maisons identiques, chasse à l'oisiveté, austérité et mœurs spartiates, organisation des mariages, prohibition de la sexualité avant les noces, punition de l'adultère par l'esclavage, interdiction du maquillage, pratique de l'eugénisme, justification du colonialisme et des guerres contre les nations oisives, légitimation de la peine de mort, gérontocratie, repas annoncés à la trompette et pris en commun, confinement des femmes à la cuisine, encadrement des voyages, proscription de la débauche, religion de l'intérêt général couplé à un déisme chrétien, usage d'une caste d'esclaves pour les tâches répugnantes, etc. On comprend que ce petit texte ait figuré jadis dans la collection "les classiques du peuple" des Editions Sociales, une filiale du PCF…

Mais une chose mérite d'être remarquée : l'étymologie témoigne, *Utopie,* le nom de l'île, désigne un lieu sans lieu. L'ouvrage propose des variations sur ce thème. Dans l'île, la capitale se nomme *Amaurote,* autrement dit : ville fantôme. Le fleuve a pour nom : *Anhydris,* un cours d'eau sans eau… Le chef est *Ademus* : sans peuple… Les habitants, *Alaopolites,* sans cité… Les voisins sont Achoréens : sans pays… Cette utopie procède du modèle platonicien et chrétien : elle suppose qu'on parte d'une Idée pure, d'une fiction, d'une vue de l'esprit, d'un ciel intelligible, et qu'on contraigne le réel sensible, le monde concret, la réalité empirique à lui ressembler coûte que coûte. On connaît l'issue de pareilles insanités intellectuelles dans l'histoire…

Et puis il existe des utopies anti platoniciennes, contre-idéalistes, des antidotes à ces vues de l'esprit dommageables, ce sont les utopies pratiques, celles qui ne se moquent pas du réel, mais partent de lui et construisent en n'ignorant pas la nature humaine - violente, jalouse, envieuse, méchante, agressive, cupide… Elles se déploient en connaissance de cause du caractère sombre de toute anthropologie car, Darwin aurait dû nous en convaincre depuis longtemps, l'homme est naturellement un mammifère gangster.

Certes on brille plus facilement chez les intellectuels, les mégaphones de toute révolution, en communiant dans l'idéal platonicien et en cherchant des solutions à la misère du monde chez Platon ou More, dans **La nouvelle Atlantide** de Bacon ou **La cité du Soleil** de Campanella , le **Voyage en Icarie** d'Etienne Cabet ou le **Manifeste du Parti Communiste** de Marx…

Tout à sa religion conceptuelle, la corporation des mandarins de la Révolution n'aura que mépris pour le phalanstère de Fourier comme cellule concrète à même d'assurer la faisabilité de la révolution avant d'y contribuer sur le principe d'une capillarité exemplaire. Elle regardera avec dédain l'usine de New Lanark de Robert Owen qui, en pleine Révolution industrielle, proposait en Angleterre une organisation socialiste de l'entreprise et ce avec un succès considérable. Elle ne donnera pas une seconde de son temps pour examiner les modalités de la création d'une banque populaire et mutuelliste chez Proudhon. Elle considérera avec morgue "La Ruche" de Sébastien Faure, une expérience concrète de pédagogie libertaire. Elle agira de même quand il s'agira de "Summerhill", une pratique utopique qui a montré la vérité d'une éducation anarchiste dans une école ici et maintenant. La révolution est affaire d'utopie pratique et non d'utopie idéale. Une formidable perspective s'en trouve offerte…

"Hommes, soyez-nous favorables". Plaque de fondation du Palais social dans la cour du pavillon central. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise



L'auteur - Philosophe, écrivain, Michel Onfray, 51 ans, a créé en 2002 l'Université populaire de Caen où il enseigne bénévolement la philosophie. Son cours fait salle comble. Egalement fondateur de l'Université populaire du goût à Argentan, il a publié une cinquantaine d'ouvrages dont un *Antimanuel de philosophie* en 2001 et, en 2010, *Le Crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne.* ■

Denis CLERC

Une réalité bien vivante

Crise ou pas, la majorité des économistes d'aujourd'hui continuent de croire que le ciment d'une société dynamique ne réside pas dans un projet social, mais repose sur l'intérêt, le calcul et l'égoïsme, dans la lignée d'Adam Smith, souvent considéré comme "le père de l'économie politique" : *"Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, mais de leur avantage."* Or c'est justement contre cette prépondérance de l'intérêt personnel que s'élevait le projet familistérien conçu par Jean-Baptiste André Godin : l'entreprise est une communauté de vie autant que de travail, et l'ensemble des richesses qu'elle crée doit servir à l'épanouissement des travailleurs, de leur famille et de la société dans son ensemble. Godin souhaitait donc remplacer *"l'économie politique, cette science de l'égoïsme qui a jusqu'ici oublié la pauvreté pour ne s'occuper que de la richesse"* par l'économie sociale, laquelle *"embrasse toutes les questions que comporte le gouvernement des choses humaines"*. Comme toujours, les fruits n'ont pas tous tenu la promesse des fleurs, mais, si le projet familistérien n'a pas essaimé, il a marqué de son empreinte une partie importante de notre système social.

En apparence, on pourrait parler d'un échec. Godin n'a pas réussi à faire école dans le monde patronal : il est resté très isolé et les employeurs, dans leur immense majorité, ont résisté pied à pied à l'idée même d'un partage du profit entre apporteurs de travail et apporteurs de capital, tout comme ils ont contesté que l'entreprise ait une responsabilité sociale, que le logement convenable et la formation fassent partie du contrat moral passé entre les salariés et les employeurs. Bref, le capitalisme demeure le capitalisme, même si, entre le XIXe siècle et aujourd'hui, des règles sociales et institutionnelles tempèrent désormais les conflits de répartition. Certes, il ne faut pas généraliser : chez Michelin, chez Japy, chez Schneider, chez Peugeot, et chez bien d'autres, peu après qu'ait été construit le Familistère, une certaine forme de paternalisme frotté d'hygiénisme a été à l'origine de cités ouvrières, de centres de formation et de santé dont leurs ouvriers ont bénéficié. Mais il s'agissait de contrôle social bien davantage que de volonté d'équité. Tandis que Godin s'inscrivait explicitement dans la lignée de Charles Fourier, et ambitionnait de construire une société harmonieuse, où pourraient être conciliées justice et liberté, le paternalisme visait avant tout à consolider l'ordre existant en le rendant plus acceptable aux yeux des travailleurs.



Eclaté de cuisinière dans le pavillon central. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

Toutefois, la force du projet familistérien est son ancrage à la fois productif et immobilier. Alors que les tentatives de création de sociétés alternatives ont toutes échoué, l'Icarie communiste d'Etienne Cabet aussi bien que La Réunion associationniste de Victor Considérant ou la Cécilia des anarchistes, Godin a compris qu'il fallait non pas bâtir la société parfaite, mais améliorer l'existant à partir d'une base productive solide. Et c'est justement cette démarche qui a permis à l'économie sociale - coopératives, mutuelles, associations - de s'enraciner solidement et de montrer que, au sein même de l'économie de marché, des formes de solidarité et de démocratie sociales étaient possibles. Les coopératives de participation (les Scop, ex-coopératives ouvrières de production [1]) sont les rejetons du Familistère, même si elles se sont centrées sur la seule activité productive, et non sur un projet de vie plus large comme ce fut le cas du Familistère. Toutes ces organisations portent témoignage qu'une autre façon de produire est possible, que le social n'est pas un sous-produit de l'économique, mais une de ses composantes essentielles. Grâce à elles, l'esprit familistérien est plus que jamais vivant.

L'auteur - Economiste, Denis Clerc, 68 ans, a enseigné à l'Université de Dijon. En 1980, il fonde *Alternatives Economiques,* revue devenue mensuelle, qu'il dirige à titre bénévole jusqu'en 1993. Il en est aujourd'hui encore conseiller de la rédaction. *Alternatives Economiques* est une entreprise coopérative. Auteur d'un manuel que les étudiants en sciences économiques connaissent bien, *Déchiffrer l'économie,* Denis Clerc a publié en 2009 un essai intitulé *La France des travailleurs pauvres.* ■

(1) Dont *Alternatives Economiques* s'honore d'être.



un coopérateur

Etre coopérat de l'expérim

Jean-François DRAPERI

On ignore à peu près totalement ce que l'expérience familistérienne est susceptible d'apporter au mouvement coopératif contemporain. Il n'en fut pas toujours ainsi : au début du XXe siècle, le Familistère était largement connu du mouvement coopératif. Le voyage à Guise était indispensable pour tout leader coopératif européen.

La salle des Equivalents de la richesse dans le pavillon central.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



L'actuel désintérêt des coopérateurs pour le Familistère signifie-t-il que l'expérience familistérienne n'a plus rien à nous dire ? Tout au contraire.

Ce qu'indique le Familistère aux coopérateurs du début du XXIe siècle, c'est une voie d'articulation des intérêts des producteurs et des intérêts des consommateurs : les familistériens sont à la fois producteurs à l'usine et usagers au Familistère. Le Familistère est la plus grande et durable expérience coopérative qui réalise cette articulation. Or celle-ci constitue, depuis deux siècles, une difficulté qui n'est toujours pas résolue à l'échelle du mouvement coopératif.

Au début du XIXe siècle, le mouvement coopératif français était animé par des ouvriers de métier qui s'appuyaient sur l'association coopérative pour lutter contre l'essor du salariat et de la grande entreprise. A la fin du XIXe, le mouvement coopératif était le fait de classes populaires qui créaient des magasins coopératifs pour lutter contre la vie chère, sortir de l'endettement, voire épargner et financer des activités de solidarité ou l'action politique.

Ces deux mouvements, l'un émanant des producteurs, l'autre des consommateurs ne se sont pas fortifiés réciproquement. Ils n'ont pas réussi à s'entendre dans le but de produire une forme d'entreprise associant salariés et usagers, ni une économie intégrant des coopératives de production agricole ou industrielle et des associations de consommateurs. Ils sont essentiellement restés dans leurs logiques respectives de défense du producteur ou du consommateur.

L'expérience familistérienne est donc précieuse et elle l'est particulièrement aujourd'hui. Pourquoi ?

Elle est particulièrement précieuse aujourd'hui parce que les pratiques coopératives contemporaines les plus innovantes sont précisément celles qui associent les producteurs et les consommateurs : les Sociétés coopératives d'intérêt collectif (Scic) qui associent en leur sein les salariés et les usagers sont un écho du Familistère ; de même les associations pour le maintien d'une agriculture paysanne (Amap) qui mettent en relation des consommateurs et un (ou des) agriculteur ; de même les coopératives d'activités et d'emploi (Cae) lorsqu'elles accueillent des porteurs de projets d'activités et qu'elle les invitent à mutualiser leur gestion, leur cadre juridique, des espaces de travail ; de

eur aujourd'hui au regard entation familistérienne

même les formes du commerce équitable qui relient des associations de consommateurs et des groupements de producteurs.

Dans ces exemples, on ne trouve pas - ou rarement - l'unité de lieu si prégnante au Familistère. Mais l'essentiel est ailleurs. J.-B. A. Godin est celui qui a réussi à penser et à résoudre concrètement le problème de l'exploitation du travail et celui de la consommation de masse, qui restent les deux problèmes essentiels posés par l'économie capitaliste. Or, les idéologies du changement social, y compris les idéologies coopératives, se sont centrées soit sur la question de l'exploitation du travail, souvent en s'ancrant dans une critique se situant dans l'héritage de Marx, soit sur la question de la consommation, qui débouche aujourd'hui sur la critique écologique.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, le Familistère apportait à sa façon des réponses à ces deux ensembles d'enjeux : sur le plan de l'exploitation du travail, en proposant l'association qui donnait aux travailleurs actifs le pouvoir sur l'entreprise ; sur le plan de la consommation responsable, en organisant un système très intégré d'accès aux biens fondamentaux : l'eau, l'air, la lumière, l'habitat, la santé, l'alimentation, le lien social, la culture. Si c'est sans aucun doute dans ce second domaine qu'il est le plus innovant, Godin a le mérite particulier d'avoir pensé simultanément l'organisation de la production, les activités sociales et culturelles et un système de distribution/consommation. On a pu lui reprocher ce caractère trop englobant. Mais, s'il n'est pas question de reproduire aujourd'hui l'unité spatiale et architecturale du Familistère, la considération qu'il avait pour la personne, saisie de façon globale, est indispensable pour lutter contre les risques de banalisations auxquels sont confrontées les organisations coopératives contemporaines. Une économie coopérative n'a d'avenir que si elle comprend l'homme dans sa globalité et non en tant que simple producteur ou simple consommateur.

Il est une autre leçon que le Familistère donne aux coopérateurs d'aujourd'hui, peut-être plus fondamentale encore : il ne faut pas avoir peur de nourrir une ambition de changement social d'envergure. Le mouvement coopératif est, par le nombre des ses membres, le premier mouvement social mondial. Mais il ignore qu'il l'est. Plus encore, l'évolution contemporaine du capitalisme rend indispensable l'essor de nouvelles formes économiques plus justes, agissant au service de la société dans son ensemble et respectueuses de l'espace. C'est exactement ce pour quoi luttait Godin. A travers le Familistère, Godin se voulait exemplaire. Certes et c'est sans doute sa plus grande faiblesse, il est resté splendidement seul. Mais, disait le fondateur du Familistère *"quand les murs de briques qui nous abritent seront tombés en poussière, les générations se transmettront le souvenir des enseignements qui auront été incarnés ici…"* Finalement, la principale leçon du Familistère est peut-être d'affirmer que la finalité des coopérateurs n'est pas de faire une entreprise coopérative, il est de rendre la vie plus vivable.



Le jardin de la presqu'île derrière le Palais social.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

L'auteur - Docteur en géographie, Jean-François Draperi est Maître de Conférences au Conservatoire national des Arts et Métiers et rédacteur en chef de la Revue internationale de l'économie sociale (RECMA) qui se consacre à l'édition et à la promotion de la recherche et des organisations et secteurs de l'économie sociale. En 2009, il a dirigé la publication de *L'année de l'économie sociale et solidaire. Une alternative à redécouvrir en temps de crise.* Il est l'auteur de : *Godin inventeur de l'économie sociale : mutualiser, coopérer, s'associer, éditions Repas* 2008. ■

un dessinateur

David FRANÇOIS

L'auteur - David François, 27 ans, est auteur de bande dessinée et illustrateur. Il cosigne, en 2006, avec Régis Hautière *L'étrange affaire des corps sans vie* (éd. Paquet) et, en 2007, avec Alain Grand et Gérard Moncomble, *Vilaine* (éd. Milan/Treize Etrange). Publie prochainement chez Casterman avec Régis Hautière : *De briques et de sang,* une affaire à suspense qui a pour théâtre… le Familistère de Guise.

VII



La coupe grandeur nature dans le pavillon central du Palais social.
B. Jullien et C. Frenak architectes. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

"UTOPIA ?... ça

par Alexandre VITEL

Comme tout projet ambitieux et unique, le programme de restauration et de valorisation du Familistère, baptisé Utopia en 1996, a eu du mal à s'imposer avant de devenir une évidence. C'était trop grand pour certains, trop cher pour d'autres ou encore trop audacieux. On pouvait comprendre le scepticisme provoqué par ce projet hors gabarit pour une ville d'à peine 6000 habitants. En 1968, le constat est amer pour le "tas de brique". L'Association Coopérative du Capital et du Travail a failli. Les usines Godin sont gérées désormais par une société anonyme. Le Creuset a repris les activités industrielles, laissant le soin à l'Association de vendre le reste des biens communs. A peine deux décennies, avec une gestion en copropriétés peu naturelles et inadaptées, auront suffi pour que la dégradation des lieux interpelle.

L'auteur - Alexandre Vitel est directeur de la Régie du Familistère, responsable de la communication et des services au public du Familistère de Guise. ■



Les organes de la "Machine à habiter" du pavillon central. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

Les familistériens étaient choyés. Trop peut-être au goût des "autres" sur cette île utopique. Cent années d'autogestion se terminent avec une sensation de gâchis et d'abandon. On n'a pas voulu voir les signes de faiblesse, il est trop tard pour guérir.

La tête dans le mur

Jusque 1968, la charge des travaux d'entretien des édifices du Familistère revenait à l'Association coopérative du Capital et du Travail. Après la Seconde Guerre mondiale cependant, les difficultés économiques de la Société du Familistère avaient déjà réduit sa capacité d'intervention et l'avait contrainte à user d'expédients pour maintenir en état le patrimoine immobilier. A la fin des années 1950, on substitua ainsi des tôles de plastique au verre de la couverture des cours du pavillon central et de l'aile droite pour en assurer l'étanchéité au mépris des prescriptions hygiéniques de Godin concernant la lumière et ses bienfaits.

Après 1968, une partie des annexes du Palais social est abandonnée : la buanderie-piscine, les économats, le kiosque à musique finissent par menacer ruine. Les nouveaux copropriétaires des pavillons d'habitation, en majeure partie propriétaires bailleurs, apprécient mal la nature particulière des constructions dont les parties communes représentent près de 50% des surfaces habitables et n'ont jamais pu faire face à l'entretien des couvertures, des cours, des coursives, escaliers et locaux collectifs. Les couvertures ne sont plus étanches et des désordres importants apparaissent dans les maçonneries et les structures de bois ou de métal. Les aménagements de confort individuel - sanitaires, cuisines, salles de bain -, en général réalisés avec un trop grand souci d'économie, génèrent une humidité importante dans les planchers qui compromet leur stabilité.

Le cœur n'y est plus. La rentabilité des locations attire des investisseurs à court terme et sans motivation patrimoniale. La réputation du Familistère se dégrade aussi vite que les communs et le bâti. La vacance des appartements se généralise. Les nouveaux habitants n'expriment aucune affinité sur le fait d'habiter au Familistère ; la notion de vie communautaire existante avant la dissolution de l'Association disparaît totalement. Les générations se croisent, se heurtent, mais ne partagent plus rien.

Tout au Familistère est histoire d'hommes

Il faut attendre la fin des années 80 pour que le Familistère retrouve un intérêt autre qu'immobilier. Comme souvent en matière de patrimoine historique, la sonnette d'alarme vient du milieu associatif. Guy Delabre, universitaire, co-auteur d'une thèse monumentale sur l'aventure du Familistère, fonde, avec plusieurs érudits locaux et familistériens, l'Association pour la fondation Godin en 1989. L'A.P.F.G. mène un long travail de réveil des consciences politiques et économiques, tout en assurant les premières visites guidées du site dès 1993. Les bénévoles tracent ainsi le sillon touristique et culturel et prouvent le potentiel d'une éventuelle valorisa-

marchera jamais !”

tion économique du lieu. De nombreuses initiatives redonnèrent l’envie d’en savoir plus sur le Familistère comme la sauvegarde des archives du Familistère par Robert Pagès à Paris, l’exposition des Archives d’architecture moderne organisée à Bruxelles en 1980 par Annick Brauman ou encore le film *Le Familistère de Guise : une cité radieuse au XIXe siècle* réalisé par Catherine Adda pour la série *Architectures* d’Arte en 1996.

Le classement au titre des Monuments Historiques en 1991 éclaire l’avenir patrimonial du Palais social et de ses annexes. Pas moins de sept études et projets de valorisation culturelle et touristique se succèdent entre 1993 et 1996, financés par la D.R.A.C. de Picardie, la ville de Guise, le Département de l’Aisne ou la Région Picardie. Elles se font parallèlement aux études de diagnostic des logements et des communs du Familistère qui préconisent une intervention rapide sur le bâti pour assurer la pérennité de l’usage d’habitation au Palais social menacée par des années d’entretien courant sans investissement à la hauteur de l’ampleur du Palais social. De toutes les façons, il faut agir ou le Familistère fermera. Mais que faire de cet héritage lourd à porter ?

Les études conduisent toutes, à différentes échelles, à une solution évidente (dans les textes) de restauration et de valorisation du site. Le caractère unique du lieu, son intégrité, la valeur symbolique de son architecture, sa renommée internationale, l’intérêt croissant pour l’économie sociale ou les utopies pratiquées constituent le socle des projets de valorisation. Le programme Utopia - ainsi nommé et pensé par le cabinet BICfl et Jean-Louis Pivin en 1996 - pousse les interlocuteurs locaux à voir plus loin et plus grand que ce qui avait été alors envisagé. Exit le centre d’interprétation basé dans 200 m² aux économats. Le Familistère est pour la première fois appréhendé dans sa totalité avec tout ce que cela implique en matière d’urbanisme, d’habitat, de services et… de financements. Le Familistère de Guise est doté depuis lors d’une ambition a minima nationale.

Quand l’initiative publique prend le relais

Le projet est pris à bras le corps par les pouvoirs publics. Jean-Pierre Balligand, alors président du Conseil général de l’Aisne et député, et Daniel Cuvelier, maire de Guise, mais également conseiller général, appuient le projet Utopia pour qu’il puisse devenir un programme départemental. En novembre 2000, le Syndicat mixte du Familistère Godin est créé pour assurer la maîtrise d’ouvrage du programme. Si les financements insuffisants sont souvent une cause d’échec des projets culturels et touristiques, l’absence d’une structure armée pour faire face à l’aventure administrative et financière est souvent source d’abandon. La nouvelle institution est créée par le Conseil général de l’Aisne et la Ville de Guise. Elle reçoit le soutien de l’État (ministère de la Culture et de la Communication), de la Région Picardie et de l’Europe (Fonds FEDER) pour l’investissement (voir ci-dessous). Une équipe professionnelle travaille en parallèle avec l’équipe associative. Un conservateur du patrimoine puis un coordinateur général sont engagés. Ils prennent la direction du programme, depuis l’écriture des projets jusqu’au choix des maîtres d’œuvre et à la réception des travaux. Les volets de l’acquisition foncière et de l’habitat sont confiés à la Société d’équipement du Département de l’Aisne, à qui est aussi déléguée la maîtrise d’ouvrage d’une partie des travaux. L’ensemble est gouverné au quotidien pour ainsi dire par le comité syndical du Syndicat mixte, son assemblée délibérante constituée d’élus représentant le Conseil général de l’Aisne et la Ville de Guise. L’équipe administrative du Syndicat mixte se renforce et l’équipe d’accueil des publics s’étoffe au fil des années en suivant les ouvertures du musée de site.

Le programme, de par sa complexité et ses ramifications, a toujours - et fort heureusement - suscité des questionnements. Les lieux sont habités. Le vécu est palpable. Il fallait déterminer des objectifs puis rassurer sur la mise en place des nouvelles donnes. Les inaugurations successives ont joué ce rôle auprès de tous les acteurs. En 2006, l’ouverture au public des économats - avant celle encore plus symbolique du pavillon central en mars 2010 - avait été sur ce point un véritable catalyseur pour tous les intervenants. Les expositions, les services et les emplois se concrétisaient. La voie Utopia est finalement apparue comme la bonne.

Utopia 1 / 2001-2008 - Financement		
Union européenne	2 838 065	11%
Etat	6 870 169	26%
Région Picardie	3 191 647	12%
Conseil général de l’Aisne et Syndicat mixte du Familistère Godin	13 774 002	51%
soit	**26 673 885**	**€ HT**

Utopia 2 / 2009-2013 - Financement		
Etat	5 999 800	34%
Région	5 974 848	34%
Conseil général de l’Aisne et Syndicat mixte du Familistère Godin	5 591 752	32%
soit	**17 566 400**	**€ HT**

Utopia en bref

1968 Dissolution de l’Association coopérative du Capital et du Travail

1970 Vente des logements et des bâtiments annexes du Palais social

1991 Classement des édifices du Familistère aux Monuments Historiques

1996 Rédaction du programme Utopia par Jean-Loup Pivin (BIC-FI)

2000 Création du Syndicat mixte du Familistère Godin

2003 Début de la réunification foncière du Palais social

2006 Ouverture au public des économats
Création de la Régie du Familistère

2007 Réouverture au public du kiosque à musique

2008 Ouverture au public de la Buanderie-Piscine

2009 Ouverture au public de l’Appartement de Godin

2010 Ouverture au public du Pavillon central du Familistère

2011 Réouverture au public du théâtre du Familistère (1er trimestre)
Début de la restauration de l’aile droite du Palais social
Début du réaménagement de la place du Familistère.

2012 Début de la restauration de l’aile gauche du Palais social
Début des travaux d’aménagement de la seconde tranche du Pavillon central

Utopia

par Alexandre VITEL

La profonde originalité du Familistère, utopie réalisée par Jean-Baptiste André Godin, en fait un site exceptionnel. Longtemps négligé, ce patrimoine unique est, par la volonté des partenaires locaux - Ville de Guise, Conseil Général de l'Aisne et Région Picardie -, de l'Etat et de l'Europe, l'objet d'un projet culturel et touristique au positionnement national et international. Il revêt à ce titre un caractère structurant pour le département de l'Aisne et la région picarde.

Restaurer dans l'art

Depuis 2000, plus d'une cinquantaine d'entreprises locales ou nationales collaborent aux multiples chantiers de restauration. La remise en état des bâtiments annexes du Palais social, propriétés publiques, constituent la première phase du programme (Utopia 1). Toitures et façades des économats, de la buanderie-piscine, du théâtre et des écoles sont restaurées à l'identique de l'état des édifices au XIXe siècle : couvertures de tuiles, huisseries réalisées d'après les anciens modèles, maçonneries de briques aux joints de chaux polychromes donnent un nouveau lustre aux services du Palais et contribuent à restituer l'unité de la cité. Après le pavillon central, dont la verrière et la cour ont été reconstituées, les deux autres ailes du Palais social vont suivre.

Un pôle touristique, économique et culturel

Sur le plan culturel, un premier objectif est le rétablissement de ce patrimoine exceptionnel et la création d'un vaste musée de site consacré au Familistère et aux expérimentations sociales. Avec les ressources de la muséographie contemporaine, des parcours sont créés dans les espaces d'habitat collectif ainsi que dans les différents bâtiments de service.

Faire du Palais social un centre d'éducation et de diffusion culturelle constitue un second objectif. Les salles d'expositions temporaires et le service culturel et pédagogique du musée ont à cet égard une fonction essentielle. Le théâtre restauré, avec une ouverture programmée fin 2010, permettra une programmation pluridisciplinaire au service du spectacle vivant, de l'éducation aux arts de la scène ou de rencontres sur le thème de l'expérimentation sociale et des utopies pratiquées.

La création du musée de site

Le musée du Familistère, ou Familistère de Guise, est reconnu Musée de France au sens de la loi de janvier 2002. Il propose une interprétation complexe du site, de son organisation matérielle et des différentes facettes de l'expérimentation sociale. Il prend en compte l'ensemble d'un territoire avec ses espaces bâtis et non bâtis : ainsi, le musée est aussi bien dans les jardins que dans les salles d'exposition permanente réparties dans les différents édifices ou dans la buvette. Tout devient acte culturel dès que l'on pose pied sur la place.

Le musée n'est pas une parenthèse dans la ville. Il est très fortement impliqué dans l'organisation urbaine, sociale, économique et culturelle de Guise. Au Familistère même, la mixité des usages est le principe directeur des aménagements. Au Palais social, les logements des particuliers cohabitent avec les salles d'exposition. Les écoles du Familistère sont municipales, le théâtre est l'unique salle de spectacle de la région de Guise, les jardins sont publics, les services comme la buvette et la documentation des économats ou la salle commune de repas de la buanderie, sont communs aux usagers quotidiens et aux visiteurs.

Les collections du musée se sont constituées à partir du fonds ancien du musée de la Société du Familistère, créé après 1918, qui comprend notamment plusieurs centaines de photographies anciennes du Familistère et un bel ensemble d'objets du fondateur. La politique d'acquisitions menée depuis 2000, permet d'enrichir le fonds de façon importante. Un soin particulier est apporté aux installations didactiques des expositions permanentes, essentielles à la compréhension des significations du Palais. Associant différents médias (textes en français et en anglais, images fixes, images animées, enregistrements sonores), elles sont conçues de façon à être accessibles à tous les publics.

Un projet social et économique

Parce que le programme Utopia appréhende

Buanderie du Familistère. Photographie Hugues Fontaine, 2002. © Familistère de Guise



Buanderie du Familistère. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise





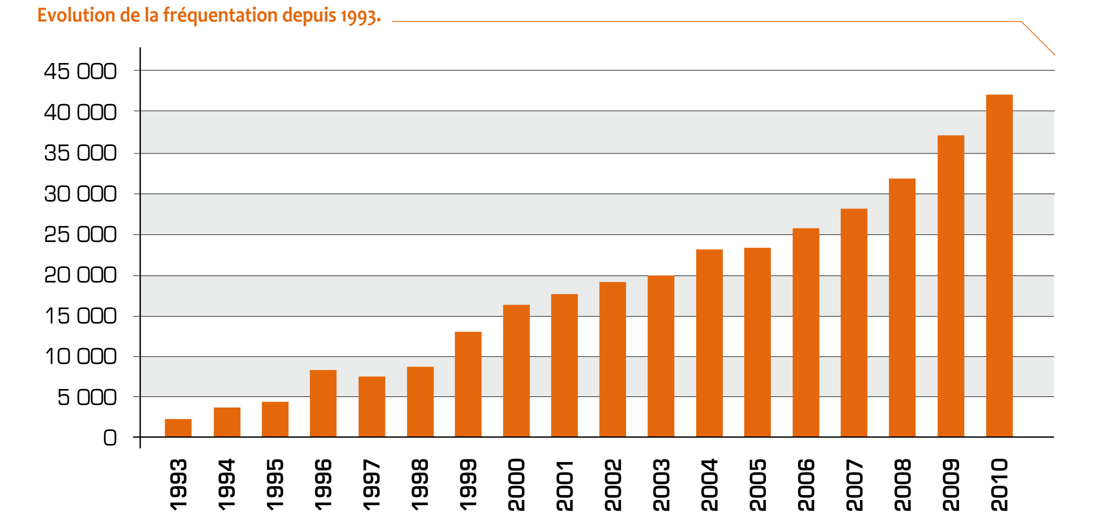
Esquisse du projet lauréat du concours d'aménagement de la place du Familistère organisé en avril 2010. H2O architecte et Michel Desvigne, paysagiste.
© Familistère de Guise

le Familistère dans sa globalité, il a une dimension sociale évidente. Le projet culturel a permis que soient envisagées les solutions pour l'amélioration des conditions de logement au Palais social. Le passage d'une propriété privée divisée à une propriété publique unitaire est la condition de la maîtrise publique des travaux de restauration d'édifices très dégradés et de la restructuration de l'habitat. En outre, les équipements et les services induits par le musée de site sont une opportunité pour conforter et enrichir les pratiques quotidiennes des résidents et usagers du site.

Le programme Utopia est un projet de territoire qui vise une meilleure intégration urbaine et sociale du Familistère à sa ville. La valorisation du Familistère a une ambition économique. À terme, le site doit attirer plus de 70 000 visiteurs par an avec un large public auquel un séjour d'une ou deux journées pourra être proposé.

La création d'emplois est une donnée essentielle. Un service public industriel et commercial, la Régie du Familistère, a été créé en décembre 2005 par le Syndicat mixte du Familistère Godin. Son fonctionnement est devenu effectif en avril 2006 avec l'inauguration des économats et la reprise des activités d'accueil et de guidage jusqu'alors prises en charge par les salariés et les bénévoles de l'Association pour la fondation Godin. Billetteries, visites guidées, librairie, boutique, buvette et service commercial sont gérés au sein de cette structure. Ce qui était à l'époque un pari structurel - proposé par Art Culture Développement suite à leur étude juridique - est devenu avec les années une norme dans beaucoup d'établissements culturels ; la recherche de recettes propres est synonyme de gestion à long terme et non plus un symbole de sacrifice culturel. Plus d'une trentaine de personnes travaillent aujourd'hui au Familistère de Guise auxquelles on peut ajouter les emplois induits créés à l'échelle de la ville et du canton.

Evolution de la fréquentation depuis 1993.



UTOPIA à venir…

Le programme Utopia - phase 2 (2007-2013) - continue avec la restauration Monument Historique de l'aile droite du Palais Social. Une fois le bâtiment restauré et les logements remis aux normes, plus de 70 appartements seront remis en location, l'aile étant dévolue - à l'exception de l'appartement de Godin - à la fonction d'habitat. Habiter au Familistère doit redevenir une expérience de vie à part entière. On n'habitera plus au Familistère fortuitement.

La deuxième tranche d'aménagement du pavillon central prévoit l'ouverture au public de 3100 nouveaux m² avec l'évocation de l'histoire contemporaine du Familistère, la présentation des "standards industriels de l'équipement domestique" et la création d'une salle de projection et de rencontre.

Enfin, la place du Familistère sera entièrement aménagée, ainsi que ses entrées, pour retrouver sa fonction monumentale tout en prenant en compte les usages actuels. Elle doit manifester l'unité du Palais avec ses annexes.

Toutes ces opérations, programmées jusqu'en 2013, s'intègrent, comme depuis le début du programme, à la visite du site. Les travaux de réhabilitation font partie intégrante de la visite, les visiteurs devenant des spectateurs de moments clefs de l'histoire du Familistère.

Promenade passée,

Le Familistère est musée et lieu d'habitation. L'utopie qui y prend corps naît dans la deuxième moitié du XIXe siècle et s'éteint sans bruit au cours des Trente Glorieuses, tandis que le Palais de briques, resté debout, abrite locataires d'aujourd'hui, rêves d'hier et idées pour demain. Dans ses coursives, ses pièces aérées inondées de lumière et ses jardins se croisent habitants, visiteurs et servants d'un musée où l'on cultive une histoire du vivre ensemble et des champs du possible. Reportage.

hier

par Bruno WALTER



La coupe grandeur nature dans le pavillon central.
Photographie F.-X. Dessirier, 2010. © Département de l'Aisne

Dans le passage entre l'aile droite et le pavillon central.
Photographie F.-X. Dessirier, 2003. © Département de l'Aisne





Tout en haut du jardin d'agrément, au bout d'une longue allée gravillonnée bordée de buis, se dresse, imposant, le mausolée de Jean-Baptiste André Godin. La statue du fondateur est entourée d'allégories de bronze, le travail sur sa droite, la famille sur sa gauche. Au-dessus de lui, flamme en main, une femme figure l'élévation de l'âme vers un autre monde. Il est 8 heures et le jardin est d'ordinaire fermé à cette heure-ci, mais les jardiniers, matinaux, vaquent déjà à leurs occupations. La lumière est belle et de là-haut, la vue embrasse l'ensemble du Palais social. Au pied du mausolée, l'œuvre de Godin se contemple dans toute la démesure de sa réalité. L'homme ne s'est pas contenté d'écrire, de théoriser, il a d'abord bâti. C'est auprès de sa tombe, dans ce jardin loin du tumulte, que l'on peut se recueillir, le silence à peine troublé par le chant des oiseaux.

Ce matin-là, une brume monte de l'Oise, qui enserre le Familistère dans les rets de ses méandres. L'ambiance est élégiaque. En redescendant du mausolée, on traverse de nouveau le jardin. On passe au pied d'un vénérable hêtre pleureur contemporain de Godin. Le jardin actuel a été repris en main d'une belle manière, et l'on goûte au parfum

présente et future au Familistère



L'appartement de Godin vu de la place. Photographie Hugues Fontaine, 2009. © Familistère de Guise

des roses, au garde-à-vous devant le visiteur, et l'on se perd dans les carrés potagers et aromatiques. Pour Godin, le jardin "de rapport et d'agrément" doit non seulement pourvoir en légumes les premiers familistériens, mais comme dans tout ce qu'il entreprend, il a aussi une fonction symbolique, celle de rappeler la nature primitive, non pas dans une vision rousseauiste, mais au contraire, d'exaltation du progrès humain. L'étrange hutte qui domine la rivière n'est pas récente, c'est bien Godin qui l'a voulue. L'homme primitif vivait dans une paillote, le nouvel homme, libéré de l'asservissement à la terre, habite le Familistère.

Traversons l'Oise, laissant à droite la buanderie–piscine. Nous pousserons ses portes plus tard. Il est tôt. Un homme entre dans le pavillon central comme une ombre, un filet à provisions dans la main, une baguette de pain dépassant à peine. Une femme sort et se hâte vers sa voiture. Il fait frais, encore. Ainsi donc, le voilà, le fameux Palais, le "Versailles" des ouvriers. Neuf cents fenêtres, mille trois cents portes, dix millions de briques. Ce n'est pas un concept, non. C'est du solide, cette "machine à habiter ensemble".

Dans la cour, le facteur passe. En face, c'est le musée. Derrière, ce sont les gens

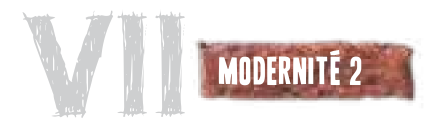
Familistère central. Pris en main par Frédéric Panni, le conservateur, qui travaille ici depuis dix ans et s'en trouve parfois transformé, comme habité par la machine. *"Il m'arrive, lorsque je lis Libé, de décrypter les événements actuels avec un regard différent, lié à l'œuvre de Godin",* sourit-il derrière ses lunettes rondes.

Dans la cour. Le facteur passe. En face, c'est le musée. Derrière, ce sont les "vrais" gens. Ils sont retraités, actifs. Ont des enfants. Ou pas. Ils vivent là depuis longtemps. Ou pas. C'est un immeuble d'habitation comme les autres, alors ? Certainement pas, pour Simone Dorge, 77 ans, qui demeure dans l'aile gauche depuis 1952, après son mariage avec un familistérien. Son parcours est jalonné de chiffres - ceux des appartements qu'elle a occupé. *"J'ai habité au 49, d'abord, dans l'appartement où est né mon mari, en 1911. Mes beaux-parents étaient à l'étage au-dessous, au 19."* Aujourd'hui, Simone habite au 33, au deuxième étage. Elle raconte, avec vivacité, son arrivée dans ce monde à part. Elle est née "en ville", mais connaissait bien le Familistère, pour aller y faire ses commissions, le jeudi. *"Lorsque je me suis installée là, je me suis dit qu'il fallait que je fasse bonne impression aux autres habitants. J'ai bien lu le règlement, et je l'ai toujours respecté. Je disais bonjour, avec un sourire, même aux gens qui ne me répondaient pas. C'était à moi de m'intégrer."* Simone constate vite qu'ici, *"ce sont les mêmes gens qu'en ville, mais ce n'est pas la même vie."* Les voisines qui donnent un coup sur le mur, pour indiquer que le café est chaud. Ça, Simone ne s'y est jamais fait, *"mais on ne m'en a pas voulu."* Simone est diserte sur la vie passée au Familistère, moins sur le présent. Le Central rénové lui plaît, c'est sûr. *"On s'est demandé ce qu'ils allaient faire, mais c'est bien. C'est propre, surtout".*

Retour au central. Sur trois étages, une explication de la rationalité déraisonnable de J.-B.A. Godin. Sans doute le père du Familistère aurait-il été satisfait de la trouvaille muséologique : une coupe, grandeur nature, de l'intérieur du bâtiment. Vertigineux. On y voit les entrailles de la machine, de la cave au grenier. De visu, on comprend le système de ventilation, qui recycle le vent du nord à partir des caves. Puis, on monte dans les étages, à plus de 18 mètres de haut. Ce matin-là, trois bus de retraités sont descendus du Pas-de-Calais. Sallaumines, au cœur du pays minier. Vivement intéressés par la comparaison avec le système des houillères - les petites maisons individuelles tant honnies par Godin. Exclamations devant la collection de poêles, que tous ont connu en fonctionnement, à la maison, à l'école. Leurs yeux sont attirés par les cimaises sur lesquelles se déploient des pensées de J.-B. A., extraites de son ouvrage, *Solutions Sociales.*

Dans la cour du pavillon central. Juin 2010.
Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne





Promenade passée,



Le terrain de foot derrière l'aile droite du Palais social. 2009. Photographie D.B., 2009. © Département de l'Aisne



Mini-conférence du Premier mai 2009 dans le pavillon central en chantier. Photographie D.B. © Département de l'Aisne



Les murs sont bavards, au Familistère. *"Il est temps de se demander si ceux qui créent la richesse n'ont aucun droit aux bienfaits et aux splendeurs qu'elle procure."* On se le demande encore aujourd'hui.

Jardin de la presqu'île au nord du Palais Social. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne



Socialiste, Godin n'était ni révolutionnaire, ni tenant d'un égalitarisme absolu. La salle consacrée à la démocratie au Familistère est éclairante. Au sein de la société, certains étaient plus égaux que d'autres. Plus de la moitié des ouvriers avaient le statut d'auxiliaire. Premiers licenciés en cas de crise économique, ils pouvaient se considérer comme la "variable d'ajustement" de l'entreprise coopérative. Le musée explore l'étendue de l'aventure familistérienne jusqu'à ses limites, sans jamais omettre de la replacer dans son contexte historique. Quant au personnage de Godin, il n'est pas ici dans un mémorial, ce qui est abordé c'est l'histoire et l'œuvre du personnage. La place de la statue, le lieu de la commémoration demeurent à l'extérieur, entre pavillon central et théâtre.

D'autres pièces, à d'autres étages. La journée approche de son mitan et, depuis les coursives, on admire le jeu du soleil à travers l'immense verrière restaurée. Godin ne néglige rien. Le banal banc d'écolier en témoigne. *"Il a pris les mesures sur un échantillon d'enfants de familistériens et, à partir de là, il crée quatre types de mobilier scolaire adapté"*, explique Fréderic Panni. *"Pour Godin, le confort participe à l'émancipation de l'individu."* Dans le même esprit, le piétement des toilettes, en fonte, est joliment ouvragé. Jusque dans les détails, il faut rappeler que le Familistère est un Palais. On l'a même un temps surnommé "les Tuileries", en ville.

Une coupe, grandeur nature, de l'intérieur du bâtiment. Vertigineux

Direction les anciens économats. Retour au temps présent pour calmer les revendications de son estomac. La salle de restauration est pleine. Des cadres encravatés ont tombé la veste pour partager le plat du jour, suprême de volaille et tagliatelles. Les séminaires fonctionnent bien au Familistère. *"Avec la boutique et les entrées, il s'agit du troisième pôle de recettes pour nous. Nous parvenons, avec ces recettes, à équilibrer nos dépenses de fonctionnement"*, reprend le conservateur. La restauration est gérée en interne. *"Nous sommes comme Godin : nous regardons ce qui est le plus économiquement et socialement intéressant. Il se trouve que d'assurer la restauration par nous même est rentable et nous a permis de créer des emplois."* Trente personnes travaillent aujourd'hui au Familistère.

présente et future…



La buanderie-piscine. Photographie Georges Fessy, 2010. © Département de l'Aisne

Eric Florenty, originaire de Bretagne, est un pilier du site, qu'il fait visiter depuis plus de vingt ans. Il est partout, Eric. En cuisine, s'il le faut, comme ce midi, où le séminaire de cadres de banque a nécessité la mobilisation de tous. Lorsqu'il parle du Familistère, ses yeux s'animent d'une flamme passionnée. *"Vous comprenez, c'est une page de notre histoire, une page où l'on parle de solidarité, de fraternité. Nous sommes dans un lieu complètement humain. C'est d'autant plus important aujourd'hui, alors qu'on est en train de faire éclater notre société. Le message de Godin, c'est que l'homme a besoin de l'homme".* Eric est là *"par conviction".* Peut-il en être autrement en ce lieu où chaque centimètre carré est imprégné d'une histoire hors norme ? Les emplois sont polyvalents, ici, et en cas de coup de feu en cuisine, les guides peuvent se transformer en serveur. Chacun peut venir en aide aux autres. C'est ce qui rend le travail "attrayant", au sens fouriériste du terme.

"Le message de Godin, c'est que l'homme a besoin de l'homme"

Peu avant 14 heures, le Familistère prend l'allure d'une ruche. Les visiteurs se pressent. Des collégiens profitent du soleil au pied de la statue, dehors. Dans la librairie, se croisent les groupes d'adultes et d'enfants. Un coup d'œil aux ouvrages proposés. *Sur la route des utopies,* de Christophe Cousin, qui est parti enquêter sur les expériences de vie collective un peu partout dans le monde. Mais aussi des livres d'histoire, *Les grandes luttes de la France ouvrière,* et bien entendu, toute la littérature sur Godin, Fourier et ceux que l'on a appelé les utopistes. On vend aussi des cocottes en fonte. Histoire de rappeler que Godin, sans son entreprise, n'aurait rien entrepris.

C'est Jérôme le guide. La visite proposée est rapide, trois quarts d'heure, et permet d'aborder l'œuvre de Godin dans ses différents aspects, social, architectural, industriel, philosophique. Jérôme est habité par le lieu, lui aussi, et ses mains dansent devant le plan-relief, ses doigts se déchaînent, sa voix enfle.

Comme Eric Florenty, comme Frédéric Panni, il fait partager au groupe, une dizaine de personnes - un jeune couple et quatre plus âgées -, sa sincérité face à une telle œuvre. *"N'oubliez pas d'aller voir l'incroyable bâtiment de la buanderie–piscine !"* conseille-t-il. Visite libre. Incroyable, en effet. Scénographie impeccable pour rappeler l'importance de l'hygiène chez Godin, et stupeur du visiteur, interdit devant l'ingéniosité de la piscine, dont le fond mobile permet de varier la profondeur, en fonction de l'âge des baigneurs.

Le jour décline. Pierre Pothron, l'artiste peintre qui a son atelier dans l'aile gauche, repart avec ses chevalets. Le centre des visiteurs ferme ses portes. Le Familistère est rendu à ses habitants et à ses ombres.

L'auteur - Journaliste de formation, Bruno Walter est rédacteur en chef du magazine du Département de L'Aisne. ■

Habiter, travailler,

D'autres lieux de patrimoine ou événements qui font sens au regard de tout ou partie de l'aventure architecturale, industrielle, sociale du Familistère de Guise.

par Damien BECQUART

Documentation :

Adeline Cheutin et Sophie Levert

Vivre au "Corbu", la "cité jardin verticale" de Firminy

A partir de 2001 et pendant trois ans, à de nombreuses reprises, Noël Jouenne [1] a parcouru en ethnologue les "rues" de l'unité d'habitation Le Corbusier à Firminy, la dernière et la plus grande des "cités jardins verticales" conçues par le célèbre architecte. Carnet en main, ce chercheur attaché au CNRS, a consigné ses observations et interrogé les habitants de cet ensemble pour mettre en lumière la perception qu'ils ont de leur vie collective en ce lieu et la mémoire qui s'y est constituée.

Orientée Nord-Sud, se déployant sur sept étages, 130 mètres de long, 21 mètres de large et 55 mètres de haut, la cité jardin de Firminy offre à son achèvement, en 1967, deux ans après la mort de son concepteur, 414 appartements traversants programmés pour la lumière et l'espace. Cette unité est prévue pour 1800 habitants qui disposent pour leurs enfants, comme s'ils habitaient un village, d'une école maternelle. Elle s'inscrit dans un quartier nouveau baptisé Firminy-Vert dont le plan d'urbanisme a été confié par le maire de la ville, Eugène Claudius-Petit, à un jeune architecte, Charles Delfante et les équipements, centre social, maison de la culture, stade et église dessinés par Le Corbusier [2].

Quand Noël Jouenne enquête à Firminy, seuls 120 logements de la cité jardin sont encore habités. L'école maternelle est fermée depuis deux ans, le toit-terrasse depuis 20 ans et le turn-over représente d'une année sur l'autre près de 30 % des habitants. En dépit des *"multiples attaques ou mutilations dont l'UH a été victime depuis trente ans"* "le Corbu" demeure un espace de relative *"unité sociale"* dont les ciments sont la mixité sociale, les pratiques collectives passées et présentes et l'attachement à un patrimoine.

(1) Noël Jouenne, *La Vie collective des habitants du Corbusier*, Paris, L'Harmattan, 2005, 160 p.

(2) Parcours d'interprétation et visites, rens. *www.lecorbusier.ville-firminy.fr*

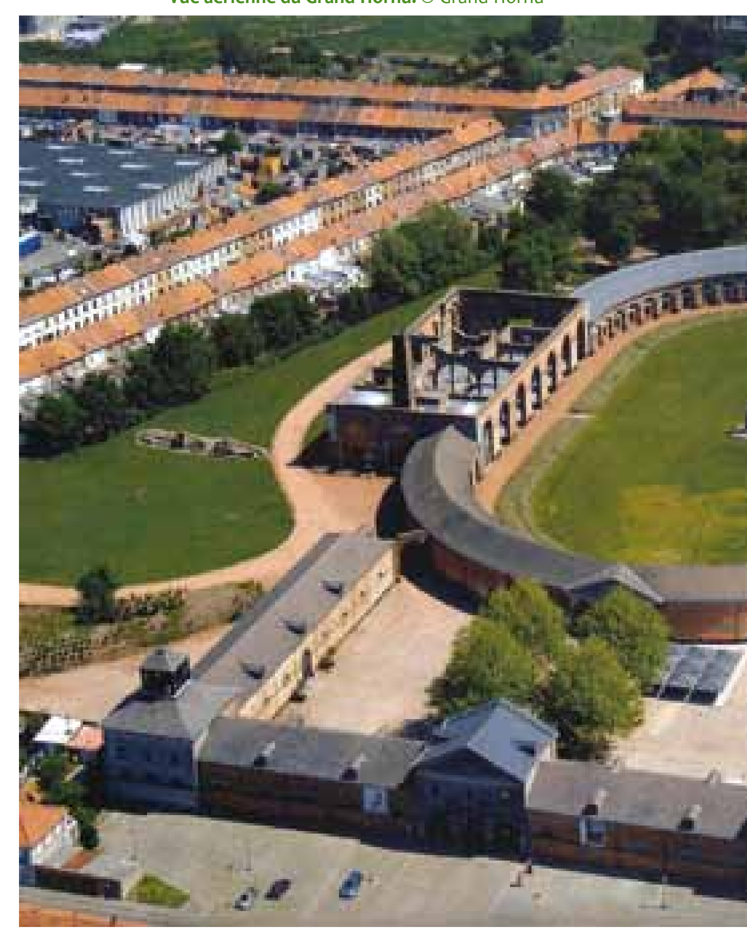
Le Grand-Hornu entre mémoire industrielle et création contemporaine

La reconversion de l'ancien complexe industriel du Grand-Hornu, situé près de la ville de Mons dans le Hainaut belge, est une réussite. Elle démarre au seuil des années 1970 alors que l'activité des charbonnages a cessé en 1953. Il faut alors l'intervention quasi providentielle d'un architecte pour assurer le sauvetage des bâtiments promis à démolition, puis le relais des pouvoir publics à partir des années 1980. Cette reconversion s'achève en 2002 par l'ouverture sur le site, du Mac's, un Musée des arts contemporains de rayonnement international. Entre-temps l'œuvre du plasticien Christian Boltanski, *Les registres du Grand-Hornu* qui rend une visibilité et une identité aux anciens mineurs, aura donné le ton du "nouveau" Grand Hornu : dans cet ensemble industriel et urbain du premier tiers du XIXe siècle dont la conception architecturale unitaire intègre à la fois le travail, l'administration et l'habitat, un pont est jeté entre mémoire ouvrière, patrimoine industriel et création contemporaine.

S'il ne reste plus guère de traces au Grand Hornu de l'activité de charbonnage, l'atelier de construction des machines, les bureaux de la direction, les différents magasins agencés autour de la grande cour en ellipse et les bâtiments de façade avec belvédères suggèrent assez par leurs dimension et majesté la prospérité de l'entreprise développée par l'industriel français Henri de Gorge entre 1810 et 1832. La statue du fondateur au beau milieu de la cour, mais aussi et surtout le quadrilatère que forment, autour des ateliers, les 435 maisons ouvrières alignées dans des rues pavées complètent ce témoignage architectural d'une épopée industrielle.

Le Grand-Hornu sollicite le classement au Patrimoine mondial de l'UNESCO. Réponse probable en 2012.

Vue aérienne du Grand-Hornu. © Grand-Hornu





24 janvier 2008, veille de la fermeture définitive du puits, mineurs de Tower Colliery.
© Dimitrios LEGAKIS/ EPA/MAXPPP



L’aventure autogestionnaire de la mine de Tower Colliery

Le 25 janvier 2008, à Tower Colliery, la plus ancienne mine en activité au Pays de Galles, l’extraction de charbon cesse définitivement. Avec elle prend fin une expérience autogestionnaire singulière qui aura duré 14 ans.

Début de l’histoire en 1994. Le démantèlement de l’entreprise nationale de charbonnage British Coal, décidé par le gouvernement de Margaret Thatcher, semble alors condamner Tower Colliery. Les mineurs, auxquels on a promis, en contrepartie de la fermeture du puits, une prime de 9 000 livres s’ajoutant à des indemnités de licenciement équivalentes, acceptent, pour la plupart, d’être licenciés. C’est alors que les leaders syndicaux ont l’idée de proposer aux gueules noires de racheter la mine, leur mine. Une courte mais très intense campagne pour convaincre du bien-fondé du projet, récolter des fonds et élaborer une offre de rachat crédible démarre. Et fin 1994 la SARL Tower Colliery est installée. Ses actionnaires sont ses salariés. De 239, ils passent rapidement à 400. Ils ont l’obligation de souscrire au capital à hauteur de 8 000 livres. Les actions ne peuvent être cédées qu’aux salariés de la mine et les retraités qui demeurent actionnaires perdent leur pouvoir de vote. De 440 000 t de charbon, Tower Colliery passe à 600 000 t en 1998. Les profits sont réinvestis. Faisant mentir tous ceux qui doutaient de sa viabilité économique, l’entreprise s’avère florissante tout en conservant ses ambitions sociales. L’échelle des salaires y est de 1 à 2 : l’équivalent de 1 700 € mensuels pour un mineur et de 3 400 € pour les directeurs-gérants, au nombre de six élus pour trois ans. Les mineurs travaillent 7h15 par jour, bénéficient d’une mutuelle et d’une semaine de congés payés supplémentaire.

Tout n’est cependant pas rose à Tower Colliery : le travail y est dur, des conflits et oppositions internes subsistent ou se font jour au fil des années, notamment à propos des heures supplémentaires et d’un projet de reconversion du site. L’aventure industrielle est néanmoins conduite jusqu’à son terme ne s’arrêtant que devant une réalité géologique incontournable : la fin du filon. Elle sert aujourd’hui de modèle et de symbole. Le charismatique Tyrone O’Sullivan l’un de ses initiateurs, devenu PDG de l’entreprise, déclarait : *“Posséder le charbon ne le rend pas plus léger (…) Comment l’alléger ? Avec du repos, des congés payés”* [1] et un salaire garanti.

(1) Cité par Cyrille Chrétien et Jacques Renard, “L’économie sociale : souffrance et charbons ardents, le cas de Tower Colliery,” *Revue internationale de l’économie sociale,* n° 279, 2001.

Habiter, travailler, s'asso



Salines de Salins-les-Bains, vue extérieure du musée du sel.
© Musées des techniques et cultures comtoises /Cl. Y. Goux.

Un hommage universel à la mémoire des *"modestes tireurs de sel, des chauffeurs, bûcherons, débardeurs et charrons"* [1]. C'est ainsi que l'inscription officielle au Patrimoine mondial de l'UNESCO des Salines de Salins-les-Bains, intervenue en juin 2009, a été ressentie par ceux qui œuvrent depuis de nombreuses années en Franche-Comté pour une reconnaissance de ce site unique.

Salins-les-Bains : 1200 ans de travail du sel

Ici, des hommes ont extrait le sel de la saumure puisé dans le sous-sol pendant… 1200 ans ! L'exploitation n'a cessé qu'en 1962.

"Haut lieu millénaire du travail humain", les salines de Salins-les-Bains sont aujourd'hui l'écrin d'un beau musée qui raconte la très longue histoire du sel et des sauniers dans un ensemble architectural où la construction contemporaine dialogue avec éloquence avec les édifices industriels historiques.

(1) *www.salinesdesalins.com* et *www.musees-des-techniques.org*

Un Familistère juste sous le ciel de Bruxelles

Le Quai des usines incarne la vocation industrielle de Bruxelles. C'est là, sur quatre hectares dans le quartier de Laeken en bordure du canal de Willebroeck, que se déploient les bâtiments de l'ancienne fonderie Godin, ouverte en 1858, qui employa jusqu'à 459 ouvriers, ainsi que l'immeuble d'habitation unitaire édifié en 1887 sur le modèle du Palais Social de Guise.

C'est là aussi que pourrait être construit un gigantesque centre commercial. 30 000 m², 1 800 places de stationnement. Baptisé *Just under the sky,* ce projet, annoncé bien en amont de son éventuelle réalisation par son promoteur, entraînerait la destruction de l'ensemble des bâtiments industriels, dont une partie est occupée par des entreprises artisanales depuis la cessation de l'activité de fonderie en 1960. Partant, il supprimerait toute trace dans la capitale belge de l'expérience industrielle et coopérative conduite simultanément à Guise et à Bruxelles. Comme le relève Jessica Dos Santos [1], pointant les liens entre Godin et ses contemporains du mouvement socialiste coopératif belge : l'œuvre du fondateur du Familistère est franco-belge.

Quant au pavillon d'habitation transformé en hôtel d'entreprises au début des années 1970, protégé par son classement au titre des monuments historiques à la différence de l'ancienne usine, il devrait faire l'objet d'un programme de restauration. Il retrouverait ainsi sa fonction initiale avec la création de 88 logements sociaux. En décembre 2009, la Région bruxelloise a fait savoir qu'elle attribuerait une subvention de 2,3 M€ à ce programme soulignant qu'il permet de *"conjuguer sauvegarde d'un patrimoine emblématique d'un idéal social généreux et réponse au besoin en logements sociaux"* [2].

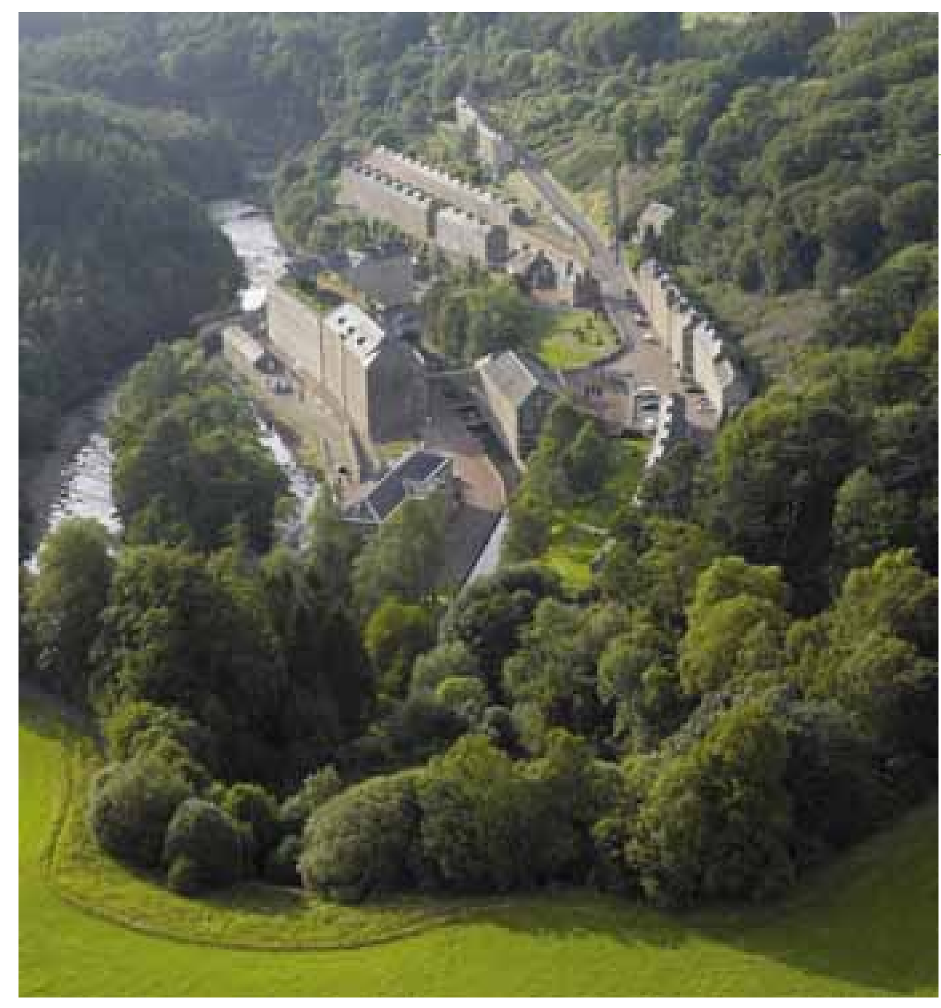
En arrière-plan de cette décision qui apparaît comme une concession aux défenseurs de la mémoire sociale, veut-on rendre plus acceptable le futur *Just under the sky* Quai des Usines ?

(1) Jessica Dos Santos, "Le Familistère de Guise ou l'utopie réalisée", *Mosaïque,* revue des jeunes chercheurs en SHS Lille Nord de France-Belgique francophone, janvier 2010.

(2) Fabrice Voogt, *www.lesoir.be,* archive du 16 décembre 2009.

Vue intérieure du Familistère Laeken/Bruxelles en 2007. DMLG Productio





Vue aérienne de New Lanark.
© New Lanark Trust
www.newlanark.org

New Lanark : la verte vallée de Robert Owen

Sublimé par la rivière Clyde qui coule à ses pieds et dont les chutes ont inspiré de grandes figures artistiques et littéraires britanniques tels William Turner ou Sir Walter Scott, le village de New Lanark en Ecosse accueille 400 000 visiteurs par an.

Classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2001, il doit sa notoriété - au-delà du charme romantique de son paysage de gorge - à l'œuvre de Robert Owen (1771-1858), père du premier socialisme. De 1800 à 1825, Owen y dirige la colonie industrielle que son beau-père, l'entrepreneur et marchand de coton David Dale, a fondée en 1786 dans cette vallée afin de bénéficier de l'énergie hydraulique que la Clyde pourrait fournir à ses métiers à tisser.

Pendant 25 années, alors que New Lanark est devenu l'une des plus grandes manufactures de coton au monde, le Gallois Owen y met en œuvre les éléments d'une réforme sociale à contre-courant des pratiques en vigueur au commencement de la grande révolution industrielle britannique. Il agrandit le village afin que chaque famille puisse bénéficier d'un logement convenable. Il construit une école pour les 400 enfants de New Lanark où l'on enseigne en suivant une pédagogie bienveillante et crée, pour assurer la permanence de l'éducation, un institut pour la formation du caractère comprenant bibliothèque, salles de réunion, de lecture et de musique. Il met un terme au travail des plus jeunes dans ses ateliers. Et inaugure, enfin, un système de coopérative de consommation avec le village store, magasin dont les profits sont ristournés, qui permet aux villageois de se procurer des produits de qualité à des prix abordables.

"Preuve tangible du nouveau monde moral pensé par Robert Owen", d'où doivent être absents le crime, la pauvreté et la misère, New Lanark est aujourd'hui conservé dans *"l'aspect"* qu'il présentait *"à son âge d'or"*[1]. Il s'en est pourtant fallu de peu, après la cessation de l'activité textile en 1968, que ce patrimoine disparaisse. C'est une association à but non lucratif, la New Lanark Conservation Trust, qui a mis en œuvre à partir de 1974 une stratégie permettant d'en assurer la sauvegarde et la valorisation. Aujourd'hui 200 personnes habitent le village. On y produit encore de l'électricité, il possède un hôtel, une auberge de jeunesse, offre différents services commerciaux et se visite en masse sur un mode très british avec force outils de mise en scène de l'utopie d'Owen.

n photographe. © Familistère de Guise

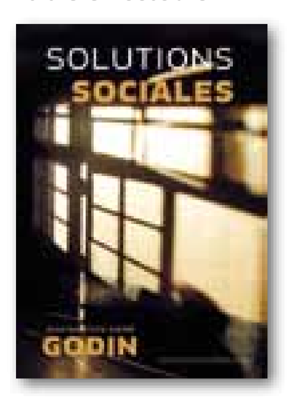


(1) Première moitié du XIXe siècle, voir sur le site web de l'UNESCO la justification du Royaume-Uni, en date du 28 juin 2000, pour l'inscription de New Lanark au patrimoine mondial de l'Humanité, n° 429 rev.

Dans la bibliothèque

Ouvrages de Jean-Baptiste André Godin

Solutions sociales, Paris, A. Le Chevalier éditeurs et Guillaumin et Cie éditeurs / Bruxelles, Office de Publicité, 1871 - 663 p., 33 illustrations, 8 planches hors texte. **Nouvelle édition annotée en préparation aux éditions du Familistère, à paraître en octobre.**



Mutualité sociale et Association du Capital et du Travail ou Extinction du paupérisme par la consécration du droit naturel des faibles au nécessaire et du Droit des Travailleurs à participer aux bénéfices de la production, Paris, Guillaumin & Cie / Auguste Ghio, 1880, 275 p.

Le Gouvernement, ce qu'il a été, ce qu'il doit être. Et le vrai socialisme en action, Paris, Guillaumin & Cie / Auguste Ghio, 1883, 568 p., portrait de l'auteur.

La République du travail et la réforme parlementaire, Paris, Guillaumin & Cie, 1889, XV-595 p., portrait de l'auteur. Ouvrage posthume édité par Marie Moret Veuve Godin.

Godin et le familistère de Guise : une utopie socialiste pratiquée en pays picard, Vervins, Société archéologique de Vervins et de la Thiérache, 1983, 330 p. Textes de Jean-Baptiste Godin choisis, présentés et annotés par Guy Delabre et Jean-Marie Gautier.

Lettres du Familistère, Guise, Editions du Familistère, 2008, 160 p. Lettres de Jean-Baptiste André Godin choisies et annotées par Frédéric Panni, photographies de Hugues Fontaine.

Ouvrages sur Godin et le Familistère

OYON Alexandre, ***Une véritable cité ouvrière,*** le Familistère de Guise, Paris, Librairie des sciences sociales, 1865.

BERNARDOT François, ***Le Familistère de Guise, Association du Capital et du Travail et son fondateur, Jean-Baptiste André Godin. Etude faite au nom de la Société du Familistère de Guise Dequenne & Cie,*** Guise, Imprimerie de E. Baré, 1889 [deuxième édition : Guise, Imprimerie de E. Baré, 1893].

MORET Marie, ***Documents pour une bibliographie complète de Jean-Baptiste André Godin,*** 3 volumes, Guise, Société du Familistère de Guise, 1901-1910.

DESROCHE Henri, ***La société festive : du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués,*** Paris, Le Seuil, 1975 (collection "L'Esprit").

DELABRE Guy et GAUTIER Jean-Marie, La régénération de l'utopie socialiste : ***Godin et le Familistère de Guise,*** 3 volumes, thèse de doctorat des sciences économiques, Université Paris I, 1978 [cette thèse, non publiée, reste l'ouvrage de référence sur le Familistère].

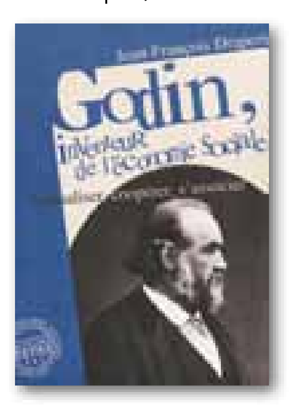
BRAUMAN Annick, ***Le Familistère de Guise ou les équivalents de la richesse,*** Bruxelles, Archives d'Architecture Moderne, 1980 [2e édition revue et augmentée ; catalogue de l'exposition organisée par les Archives d'architecture moderne à Bruxelles].

PAQUOT Thierry et BÉDARRIDA Marc [dir.], Habiter l'utopie. ***Le Familistère Godin à Guise,*** Paris, Editions de la Villette, 2004.

FOURNIS Frédéric et PANNI Frédéric, Guise, ***Du château ducal au Palais Social. Aisne,*** Paris/Amiens, Inventaire Général/AGIR-Pic., 2006 (collection l'Itinéraires du patrimoine").

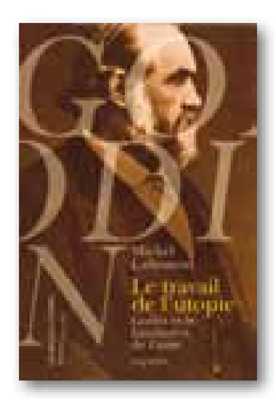
WISCART Jean-Marie [dir.], ***Les patrons du Second Empire, Picardie,*** Paris, Picard / Le Mans, Editions Cénomane, 2007.

DRAPERI Jean-François, ***Godin, inventeur de l'économie sociale. Mutualiser, coopérer, s'associer,*** Saint-Pierreville, éditions Repas, 2008.



Marie Moret et l'éducation au XIXe siècle, Actes du Symposium de Guise du 16 novembre 1996, Reims, Presses Universitaires de Reims, 1998, réédition 2008.

LALLEMENT Michel, ***Le travail de l'utopie, Godin et le Familistère de Guise. Biographie,*** Paris, Les Belles Lettres, janvier 2009.



Sur Charles Fourier et les fouriéristes

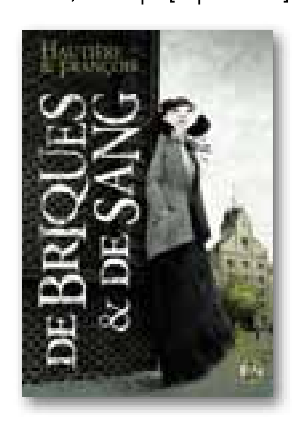
BEECHER Jonathan, ***Fourier - le visionnaire et son monde,*** traduit de l'américain par H. Perrin et P.-Y. Pétillon, Fayard, 1993, 624 p.

BEECHER Jonathan, ***Victor Considerant and the Rise and Fall of French Romantic Socialism,*** Los Angeles, University of California Press, 2001 [traduction française à paraître en 2010 aux Presses du Réel].

DESMARS Bernard, ***Militants de l'utopie. les fouriéristes dans la seconde moitié du XIXe siècle,*** Dijon, Les presses du réel, 2010, 423 p.

BD

HAUTIERE Régis (scénario) et FRANÇOIS David (dessin), ***De briques et de sang,*** Casterman, 140 p. [à paraître].



Filmographie

MARTIN Paul-Louis, ***Un aventurier nommé Godin,*** Lille, FR3 Lille, 1984 (téléfilm avec Jean-François Garreaux dans le rôle de Godin).

ADDA Catherine, *"Le Familistère de Guise : une cité radieuse au XIXe siècle",* 1996, dans ***Architectures*** vol. 1, Paris, Réunion des musées nationaux/ La Sept vidéo, 2000 (DVD, 26 mn).

ROBERT Jean-Luc, GERBER Jean-Michel et FULIGNI Bruno, *"Jean-Baptiste André Godin, patron en Utopie",* épisode de la série ***Les aventuriers de la République,*** Paris, Grenade Production, 2004 (26 mn, avec la voix de Michael Lonsdale).

MORVAN David et LE GUILLERMIC Erwan, ***Une aristocratie populaire ?,*** Guise, Syndicat mixte du Familistère Godin, 2006 (DVD, 26 mn, entretiens avec anciens Familistériens et employés de l'usine).



Le Familistère de Guise. © Photographie Didier Tatin. 2010.



Ouvert de 10h à 18h

Septembre - juin : tous les jours sauf le lundi.
Juillet - août : ouvert tous les jours.
Ouvert les jours fériés.
Fermeture annuelle : fêtes de fin d'année.

Permanences de visites guidées

Tous les jours d'ouverture
à 10h30, 11h30, 14h30, 15h30 et 16h30
Demandez le programme des visites guidées thématiques et des animations à l'accueil-billetterie des économats.

Buvette des économats

Restauration et boissons **tous les jours d'ouverture de 11h à 17h30**
Sur réservation pour les groupes. Formules tout compris.

Librairie des économats et boutique du pavillon central

Ouvertes tous les jours d'ouverture de 10h à 18h

Tarifs / Entrée du Familistère de Guise

Plein tarif : 8,5 €
Tarif réduit : 6 €
(6-18 ans, étudiants, demandeurs d'emploi).
Tarif famille : 25€ (valable pour 2 adultes et 2 enfants, enfant supplémentaire 6 €)

Groupe à partir de 20 personnes.
Sur réservation uniquement.
Tarif : 7 €/personne.
Tarif scolaire : 3 € visite libre ou 5 € en visite guidée.

Pour vos séminaires, réunions, repas

Contactez le service réservation au **03 23 61 35 36**
ou ***reservation@familistere.com***



www.familistere.com

4[e] de couverture : la cour du pavillon central et le jardin de la presqu'île vus du belvédère.
Photographie D.B., 2010. © Département de l'Aisne



CONSEIL GÉNÉRAL
L'AISNE